

# le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence ; ce numéro triple réalisé par Daniel Vuataz est entièrement consacré à l'écrivain Charles-Albert Cingria (1883-1954) ; il contient des inédits de l'auteur, des hommages et des contributions diverses, et coûte :

15 CHF ou 12 Euros

Dessin de Géa Augsburg paru dans la *Gazette des Lettres* le 12 juin 1948.



## Pourquoi faut-il relire Charles-Albert Cingria ?

# Ah, sacré Charles-Albert !

A l'occasion du lancement, aux Editions de l'Age d'Homme, des nouvelles *Œuvres complètes* du « fantasque amateur », le journal *Le Persil* a souhaité faire revivre l'écrivain, son style et son œuvre, au travers des mots de ceux qui le connaissent le mieux : ses lecteurs ! Anecdotes, premiers éblouissements, témoignages, conseils de lecture, bréviaires, images, souvenirs, analyses ou simples évocations composent ce numéro.

Pour donner corps à cette pérégrination en forme d'hommage, *Le Persil*, comme à son habitude, a ratissé large : spécialistes, professeurs, collectionneurs, écrivains, journalistes, cétoines, amateurs, bouquinistes, critiques, chemisiers de luxe... Mais, pour tout dire, si Cingria a sans le moindre doute – nous les avons vus à l'œuvre ! – ses fidèles et ses gardiens du temple, il n'est pas simple de les faire parler. Leur chasse est bien gardée !

Il nous est arrivé, premièrement, de nous tromper de cible. Zut, celui-ci n'est pas du groupe des *initiés* ? C'est en tout cas ce qu'il nous explique : « **Le problème est que j'incarne une position totalement exceptionnelle, dans l'hémisphère Nord en tout cas, à propos de Charles-Albert. Il m'agace à peine en ai-je lu dix lignes. Pour le dire en sept mots : je ne supporte pas sa digressivité pathologique.** » Un autre s'exclame à sa suite : « **Me solliciter pour parler de Charles-Albert, quelle affaire... J'ignore si vous en feriez une si je vous prenais au mot !** » Il y a aussi, c'est de bonne guerre, une excuse d'époque : « **L'âge me rend incapable de plus rien faire de bon ; et, en particulier, de rien écrire de nouveau à propos même de ce que j'admire le plus.** »

A côté de ceux-ci – les trop « usés », les trop dubitatifs –, nous avons rencontré nombre de *soucieux* : « **Je suis partagé entre le bonheur de faire connaître Cingria et la crainte de le voir devenir un article du super marché de la littérature.** » Oui, Charles-Albert est de ces écrivains qu'on aime à garder sous le coude. Et sous aucun prétexte on le voudrait trop renommé. Ou pire : trop diffusé ! Vous voulez le relire ? Eh, bien ! Procurez-vous l'une de ces vieilles éditions hors de prix qu'on s'arrache en bouquinerie (car, allez nous expliquer pourquoi, il semble que la cote de l'auteur auprès du public *spécialisé* soit inversement proportionnelle à celle de sa véritable popularité...).

Evidemment, dans le lot, il y a tous ceux (« **fervents lecteurs de ce poète si fantasque et merveilleux flâneur** ») qui restent persuadés « **qu'il faut absolument relire Cingria** » mais n'ont cependant « **guère le temps** » ni « **le loisir de travailler sur Charles-Albert** ». Et que dire des grands *modestes* ? Celui-ci n'est « **en effet lecteur de Cingria que très occasionnellement** », celui-là « **qu'un lecteur amateur de Charles-Albert** »... La palme revient cependant à un autre, dont l'excuse a le mérite est d'être... *cingriesque* : « **Je ne vois pas comment j'arriverais à parler dignement de cet immense écrivain sans l'avoir beaucoup relu – ce qui serait déjà une belle compensation – or mon temps est absolument vide de la moindre disponibilité – ce tragique et imbécile constat ne constituant même pas une bonne excuse quand on songe à la royale indifférence aux horloges humaines de CAC...** »

Oui, (re)donner envie de lire « CAC » impose de commencer par le reprendre soi-même : « **Je vais donc m'y essayer, ce qui suppose des lectures et des relectures** ». Combien, au juste ? « **Quatre semaines de lecture... mais quel plaisir !** » Hélas, certains, dans l'aventure, ont dû baisser les bras : « **J'ai essayé en août à la montagne... Je n'arrive pas... Je reviendrai à CAC ultérieurement, j'y reviens toujours, à moins que je l'aie retrouvé dans les nuages reflétés dans quelque canal exutoire...** »

Alors, quoi ? (Presque) tout le monde s'accorde à le dire : Charles-Albert est exceptionnel. Mais pourquoi cette gêne, cette retenue ? Comme nous l'a symptomatiquement expliqué un ami tricoteur de mots : « **Il faut lire et relire indéfiniment ce fichu Cingria afin de ne pas être tenté d'écrire le moindre mot sous sur pour ou contre lui sans prendre le risque de faire de l'ombre à sa prose éblouissante. Pardon d'en avoir déjà trop dit.** »

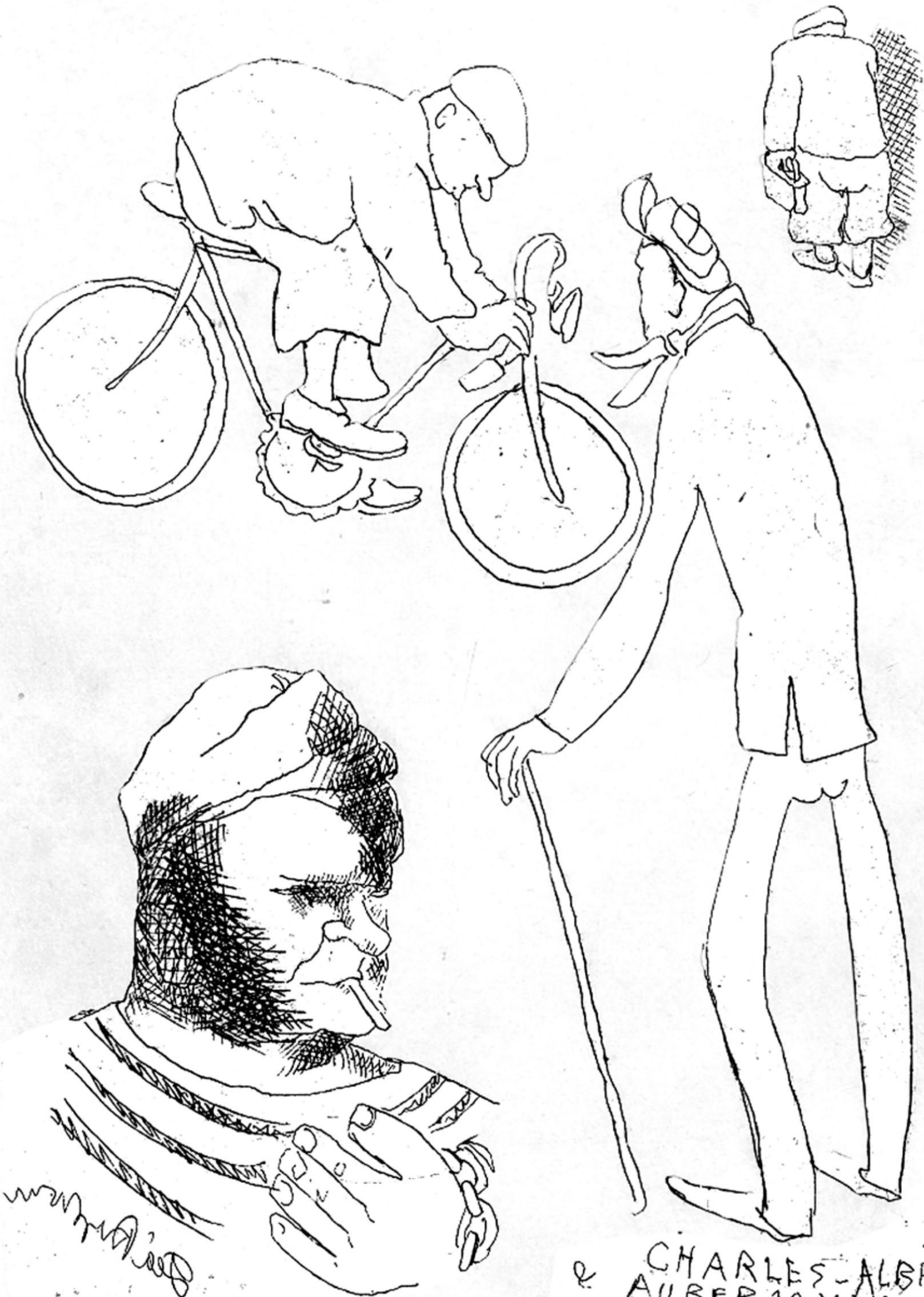
Au *Persil*, on a voulu prendre le risque d'en dire un brin plus. Et nous remercions au passage tous ceux qui, malgré leurs certitudes, leurs craintes chronophages ou leur chère chasse-gardée, se sont prêtés au jeu !

Vous apprendrez ainsi, en parcourant ce journal, qu'il faut (re)lire Charles-Albert Cingria pour toutes sortes de raisons. Et entre kyrielles d'autres : – **Parce qu'il est aussi fou que roi.** – **Parce que sa conversation a la richesse, la grâce, la légèreté des contes de l'Orient ou des chroniques médiévales.** – **Parce que sa langue est du caillou.** – **Parce qu'il n'est pas Suisse mais qu'il parle de la Suisse comme personne.** – **Parce que son esthétique est baroque (ou pas)** – **Parce que son écriture est libre, et que c'est un mot bien faible.** – **Parce qu'il digresse et vagabonde avec art sur toutes sortes de bicyclettes.** – **Parce que son profil est exquis et ses foulards à la mode.** – **Parce que tout le monde l'appelle « Charles-Albert », sauf ceux qui ne le lisent pas (encore).** – **Parce que son œuvre coule et déborde et que ses bibliothèques s'écroulent.** – **Parce qu'il a une veine (et une déveine) fantastique.** – **Parce qu'il est un funambule qui ne (re)tombe jamais.** – **Parce qu'il aime égratigner les insectes romanistes et retourner les cétoines.** – **Parce qu'il odore les choses subtilement rares.** – **Parce que tout, chez lui, est essentiellement nouveau et inattendu.** – **Parce qu'il est aussi minutieux que spirituel.** – **Parce qu'il vous emmène en ballade.** – **Parce qu'il vous déroute.** – **Parce qu'il sait comparer l'incomparable.** – **Parce qu'il touche au plus juste.** – **Parce qu'il aime l'herbe, l'herbe verte et grasse sous les pieds.** – **Parce qu'on le lit comme on nage entre deux eaux, en totale apesanteur.** – **Parce qu'il vous requinque, vous remet, vous découvre comme jamais.** – **Parce qu'il est poète (de profession)** – **Parce qu'avec lui, la Suisse alémanique c'est déjà la Chine.** – **Parce qu'il a l'art du raccourci qui vous éloigne.** – **Parce qu'il vous provoque des fous-rires mémorables.** – **Parce qu'il revient bientôt, tout beau, tout neuf, en bleu et en doré.** – **Parce que personne ne le lit (ou peu s'en faut).** – **Parce qu'il a de l'allure, du chien, du chat.** – **Parce que ses premières phrases galvanisent métaphysiquement.** – **Parce que son monde n'est de loin pas qu'un théâtre mobile.** – **Parce qu'avant qu'on le relise, il mérite qu'on se mette vraiment à le lire...**

Au boulot, donc !

Daniel VUATAZ

le persil journal le persil



Charles-Albert & Auberjonois. Gravure de Géa Augsbourg, sans date. Collection particulière.

CHARLES-ALBERT  
& AUBERJONOIS

## Chronique carapacée

J'avais quand j'étais au collège un camarade de banc qui s'appelait Karapatninsky. Je ne sais pas, s'il vit encore, s'il suppose que je vis encore. Quelqu'un le rencontra semble-t-il en Transylvanie, au sein brûlant de blés plus hauts que la tête, en train d'aiguiser une faux. Il se tenait en équilibre debout sur une de ces grosses tortues de terre qu'il y a en abondance dans ces régions. Et il bougeait parce que cette tortue bougeait. Et c'est cet humain et fraternel bruit qu'il faisait avec cette faux et une pierre qui attira l'attention de cet autre également camarade de ce même collège situé si loin qu'il faudrait faire tourner le globe ou un engin en solennel carton plâtre le représentant d'au moins cent quarante degrés de latitude sous [*espace laissé blanc*] de longitude pour en émettre rationnellement l'hypothèse. De ni l'un ni de l'autre ce point incommensurablement perdu n'était le point d'attache, mais ils se rencontraient, comme les étoiles veulent qu'on se rencontre. C'est un pays orthodoxe où, quand on arrive à repérer un habitant, l'on s'aperçoit qu'il parle un mélange de slave et de latin. Et il y a aussi quelques indispensables mots turcs comme tabac (*tutun*), mais un regard céleste dans une charpente mythologique, bien mieux que l'élocution, favorise les rapports. Cet ensemble de contrées réalise l'antique Dacie fondée par Trajan, abandonnée par Aurélien et qui appartient ensuite aux Goths, aux Huns, aux Avars et qui était encore il y a quelque temps un vilayet turc. Mais surtout c'est l'océan du blé, et il fallait que là ces deux êtres se rencontrassent. L'un cria et, comme dans cette cour autrefois au collège (l'on avait rien à lui dire, mais c'était le plaisir d'articuler ce nom parfaitement satisfaisant) :

– Karapatninsky !

L'autre ne répondait pas, parce que probablement il ne voyait pas à cause du soleil qui l'aveuglait, et il n'entendait non plus peut-être pas à cause de ce bruit qu'il faisait lui-même en aiguisant sa faux, soulevé un petit peu et retombant et reprenant de l'assise à cause de cette tortue qui faisait de faibles mouvements gênés pour se dégager de son poids et lui le maintenait pour avoir de la hauteur parce que, comme nous l'avons dit, les blés, ces blés sont à ce point généreux dans ce pays-ci dans leur exaltation qu'ils sont plus hauts que la tête. Et cette voix qui l'appelait en le nommant de son propre nom (Karapatninsky, Kar... Kar.) et avec l'intonation de ses camarades de ce temps déjà vieux de sa cour de collège il en discernait peut-être bien quelque chose mais il s'imaginait que c'était une obsession, un rappel impossible engendré par la fumée de la tête et qu'il convenait de n'y pas faire attention. Oui, cette cour qui était une cour pavée en têtes de chats était située dans une ville au cœur de la vieille Europe qui définit le plus l'Occident chrétien dans ses régions les plus vétustement policées, donc à six mille kilomètres au moins de ce lieu là précis, avant quoi il y a des cimetières turcs longtemps encore, des fiacres à huit chevaux qui roulent dans la poussière, des ruisseaux où se prélassent assoupis des buffles. C'est de Mésie en suivant ce parcours que sont venus les Wisigoths, allant en Vénétie. Ils prirent Ravenne puis Arles, puis l'Espagne où ils sont encore. Et c'est la race la belle race ces barbares. Karapatninsky. La chair blanche supérieurement laiteuse sur quoi nous puissions compter.

Karapatninsky !

Ces barbares, ces vétustes et fins barbares blancs – trop blancs – c'est une erreur de les qualifier avant de les avoir éprouvés dans ce qu'ils valent qui est incontestablement supérieur.

Charles-Albert *CINGRIA*

Inédit non daté, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/370/1). A paraître, dans une version annotée et commentée par Pierre-Marie Joris, dans le deuxième volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).

---

« Je ne puis comprendre par exemple que l'on ne se rende pas compte que chaque minute est une concession de pulsation divine dont nous avons le bonheur de pouvoir nous servir, et que c'est donc non un état ordinaire, non un état naturel, mais un état miraculeux dont nous bénéficions ou plutôt dont nous ne bénéficions pas assez. Une chance sur cent milliards de probabilités ou le néant absolu. »

(« [Je suis peut-être différent...] », sans date)

## Note sur Charles-Albert Cingria

par  
Philippe JACCOTTET

On nous répète un peu trop que Cingria était un « original », un « fantaisiste » ; en fait, ici comme ailleurs, on ne l'a jamais digéré ; ce qu'on ne digère pas, on le rejette ; et c'est, maintenant qu'il est mort, une manière polie de le rejeter encore que de louer sa fantaisie.

Il faudrait comprendre que les hommes graves ne s'habillent pas tous chez Albion ; mais on se lasse de répéter toujours les mêmes choses. Parlant de la mort, dans *Le Canal exutoire*, Cingria écrivait : « Cette secousse – car ce n'est qu'une secousse ou, si vous le voulez, un coup de poing ou de nageoire sur le tambour de l'âme – il est inutile d'en décrire les effets si on ne les éprouve pas. On ne fait alors que de rire, et l'heure, je le répète, n'est pas du tout à cela, ni à rien qui soit du temps ou de l'élégance perdus sur le papier, ni à des caniches, ni à des dames, ni à du thé, ni à des verbiages et des radotages de hauts politiciens. Les temps n'appartiennent plus qu'à ceux qui se passent en silence des cartouches dans leurs poches, cherchant à droite et à gauche un masque ferme et ne le trouvant pas ; pensant alors à plus tard, à bientôt... mais il vaut mieux n'en pas parler. Elles étaient bien belles, à vrai dire, ces montagnes où s'appesantissait le train presque sur l'eau, entrant et sortant presque tout le temps des tunnels, ce jour-là où je fis tant de réflexions sur l'homme... etc. ». Si Cingria était le fou du roi, c'était, comme toujours, un fou autrement sage que roi, ministres et courtisans. Mais on décèle dans cette seule citation sa réserve : on a le devoir d'être graves, mais aussi celui de n'en pas faire état : de sorte qu'au moment où la réflexion confinait, brusquement le monde est ramené au premier plan, les montagnes, le lac, un petit café où l'on joue aux boules. Tout Cingria est là : ce n'est pas un orateur.

Je l'ai trop peu vu (mais nous n'étions pas du tout faits pour nous entendre). Une seule fois, j'ai pénétré dans cette chambre de la rue Bonaparte si bien décrite dans *Bois sec Bois vert* : il nous avait joué du Mozart sur son petit harmonium, mais la partition était le négatif d'une photocopie, avec les notes en blanc sur fond noir, et cela rendit le déchiffrement difficile. J'ai gardé de cette chambre un souvenir trop confus pour la décrire ; il semble pourtant qu'une topographie précise de ce lieu serait révélatrice de la nature profonde de cet homme qui, malgré ces innombrables amis, devait être essentiellement solitaire.

Je rappellerai seulement un souvenir ; au coin de cette même rue Bonaparte et de la rue du Vieux-Colombier, il y avait un café-tabac ; nous nous étions attablés dans ce café pour attendre un ami avec qui nous devions passer la soirée. L'ami ne venait pas ; son retard devenait presque insolent, Cingria, qui était fort susceptible, s'en affectait, tandis qu'un orage s'était abattu assez brusquement sur Paris, avec une grande violence. Cingria, inquiet, m'avait vivement incité à nous garer dans le fond de la salle : « Il y a comme ça des éclairs, vous savez, hein ! des éclairs en boule qui se précipitent tout à coup dans les cafés, comme des consommateurs... » Mais qui rendra l'accent inimitable de la phrase ? Tous ceux qui ont connu Cingria pourront ainsi citer mille phrases que je devrais dire « poétiques », mais que j'ai scrupule à définir ainsi, tant cet adjectif a été affadi par des dames qui confondent la poésie et les palpitations de leur cœur, ou enflé par de prétendus philosophes complètement détachés de la vie. Il n'en reste pas moins vrai que la conversation de Cingria, ou plutôt ses monologues, avaient la richesse, la grâce, la légèreté des contes de l'Orient ou des chroniques médiévales. Par bonheur, tout cela n'est pas absolument perdu, puisqu'il réussit, contrairement à bien d'autres « causeurs », à adapter le langage parlé au langage écrit et, si l'on peut dire, à improviser savamment.

Que *Stalactites* à la Guilde du Livre, que les « Pages sur Rome », *Enveloppes*, *Le Bey de Pergame* chez Mermod, que *Bois sec Bois vert*, enfin, chez Gallimard, n'aient jamais été des succès de librairies, nous ne nous en affligerons pas trop. La langue de Cingria, comme celle de Ramuz qui l'a d'ailleurs influencée, c'est du caillou, c'est une musique rude de ruisseau ; les gens aiment mieux le style bougie. Tant pis. Cingria n'est pas fait pour avoir jamais beaucoup de lecteurs, mais il en aura toujours ; tandis que beaucoup de « gloires » à grand tirage seront depuis longtemps enterrées. Inutile donc de s'égosiller pour obliger les gens à des plaisirs dont ils ne veulent pas, et dont on ne s'étonne pas qu'ils les refusent quand on connaît leur esprit.

Cependant, puisque j'écris dans un journal suisse, pour des lecteurs suisses, je m'en voudrais de ne pas insister sur un point : Cingria n'était pas Suisse, bien qu'il nous eût en quelque sorte adoptés, mais personne, depuis bien longtemps, depuis certains voyageurs fort antiques, n'avait parlé comme lui de ce pays. Ramuz n'avait pas parlé de la Suisse : il en a tiré les éléments d'une frise de pierre ; Roud fait du Jorat le complice d'une quête magique. Mais si l'on veut retrouver des lieux, des figures, des scènes, on tombe tout de suite dans le tourisme, le folklore, la sentimentalité, tout ce qui finit par rendre inhabitable un pays. A travers Cingria, au contraire, tout homme doué de sens se remettrait à désirer la Suisse ; voyez, à la page 21 des délicieuses *Florides helvètes* (Aux portes de France, éd.), comment il évoque la « Zytglock » de Berne et le sérieux des demoiselles de magasin dans la dite ville ; comment il remonte le Flon dans ses *Impressions d'un passant à Lausanne* (Mermod, éd.) ; comment il parle, un peu partout, du Valais, de Genève, de la Savoie... Cingria avait le don, vraiment rare et admirable, de voir toutes sortes de choses très précises, très concrètes, et de les restituer dans leur fraîcheur à leur juste place, sans jamais tomber ni dans l'anecdote, ni dans le

le persil journal le persil

réalisme. La seule chose à faire pour parler dignement de lui, ce serait d'analyser son grand style, mais on n'a jamais le temps, hélas ! d'une étude sérieuse, et déjà il faut passer à autre chose. Pourrais-je pourtant citer la fin de ces quelques pages d'*Enveloppes* intitulées « Les Chèvres » ? Cingria, ayant découvert quelques chèvres au pied d'une cascade, attend le berger : « Ce petit visage triangulaire d'enfant ne parut pas. Vint à sa place une dame. Elle sortait de l'église et avait un voile ; un petit réchaud à charbon en terre cuite entre les doigts. Elle les appelait d'un registre clair et fêlé, comme ferait un archet qui jouerait sur du verre, et elles défilaient une à une ; et elle leur adressait des discours en les vousoyant, à chacune individuellement ; car si une politesse est urgente, c'est surtout dans de tels lieux et au contact de tels êtres, au sein des eaux, dans ces bruissantes éperdues campagnes. » Voilà ce qui s'appelle écrire. J'ai entre les mains le manuel que l'Université remet aux étudiants des Cours de Vacances pour l'étude du français : vite, qu'on y remplace les touchantes mais anales réussites d'un Saint-Exupéry, par quelque-une de ces pages merveilleuses (il en est beaucoup que ne gâchent pas certaines préciosités) dont la Suisse a de multiples raisons de s'honorer !

J'aurais dû citer pour finir les dernières pages de *Stalactites*, ce difficile départ d'Annemasse : « Après quoi je ne regretterai rien. Il y aura autre chose. » Ces mots prennent aujourd'hui tout leur sens. Nous sommes tristes en pensant à ce troubadour qui s'est tu.

Philippe JACCOTTET

Cet article, reproduit avec l'aimable autorisation de son auteur, a paru pour la première fois le mardi 17 août 1954, deux semaines après la mort de Cingria, dans *La Nouvelle Revue de Lausanne*.

## Ceux que son verbe vivifie

par  
Jean-Louis KUFFER

Celui que la première phrase qu'il en a lue a physiquement et métaphysiquement galvanisé et c'était par exemple celle-ci sur laquelle il était tombé par hasard vers 1970 à la devanture de la Librairie Marguerat de Lausanne où se trouvaient empilés des centaines d'exemplaires du *Canal exutoire* à 25 francs pièce (on en veut 250 ou 2500 aujourd'hui selon les brigands), et voici donc : « Un archange est là, perdu dans une brasserie. Personne ne s'en doute. Lui-même se laisse écraser les doigts de pieds qui ne font qu'une bouillie sous l'ongle dans l'asphalte sale. C'est la triste condition de la vie ! » / Celle qui découvre ces lignes aujourd'hui en lisant *Le Persil* / Ceux qui se savent douze ou au max douze cents à percer son délire / Celui que le tonique de son écriture et son incantation et sa bandaison a délivré de tout discours gris à caractère idéologique ou philistin / Celle qui le voit toujours en petit roi que Dieu (le père, le fils, le frère ou la mère polonaise) avait plaisir à voir régner sur la Terre et environs / Ceux qui reviennent à lui comme à la source claire de la forêt métropolitaine / Celui qui le sait à la fois Romain et Chinois par l'alcool et le verbe fusé / Celle qui sourit doucement à ceux qui se disent ses spécialistes / Ceux que le froid saisit à l'écoute de sa basse continue de laquelle jaillit soudain le chant de l'alouette spirituelle dite Lulu / Celui qui partage son horreur du nordisme genre aujourd'hui Wellness Design Fitness et autres abaissements lisses / Celle qui n'a pas reçu de plus beau cadeau que ses soliloques d'impérial pique-assiette toujours un peu *schlass* / Ceux qui annotent ses textes et en seront heureusement contaminés en tout cas on l'espère pour ces enfarinés de poussière de bureau / Celui qui se rappelle les sept petits moines vietnamiens surpris dans le vallon du Gottéron à pépier comme dans une de ses digressions de *Musiques de Fribourg* / Celle qui lui vendait à Cully des boîtes de cachous / Ceux enfants qui le poursuivaient dans les ruelles de Saint-Saphorin en lui criant Cachou ! Cachou ! / **Celui qui l'a vu pioncer seul et saoul comme un tas sur les sacs de sucre empilés derrière la gare de Cornavin** / Celle qui a conservé son clavier muet dont sa belle-mère bernoise a fait du petit bois / Ceux qui l'ont blessé ce jour-là en finissant sans lui la bouteille de Gigondas que son ami Wayland avait ouverte *pour lui* comme il disait / Celui qui pense que l'humiliation a été l'un de ses moteurs puissants / Celle qui a incendié sa cousine femme de notaire qui lui recommandait de ne pas le laisser seul avec les enfants avec ce qu'on sait / Ceux qui évoquaient « sa sexualité » avec le ton basement « à l'écoute » des diplômés en psychologie et autres cafards *concernés* / Celui qui s'est déconsidéré aux yeux de l'Eternel en parlant de l'aspect compulsif de son écriture / Celle qui relit *Enveloppes* avec la satisfaction plus-que-réelle d'être physiquement et métaphysiquement bien baisée comme la chèvre par le berger sarde / Ceux qui savent qu'avec un tel corps on boit plus facilement qu'on ne baise mais qu'est-ce qu'on sait au juste de ces choses-là non mais des fois / Celui qui a toujours estimé que les critères de gauche ou de droite lui allaient aussi difficilement qu'à Pétrarque ou Virgile ou Tchouang-tseu sans parler de Little Nemo / Celle qui suçait son pouce à lui pour s'endormir mais il faudrait un collège d'experts pour conclure à la pédophilie n'est-ce pas / Ceux qui retrouvent son évidence mystérieuse en revenant au *Canal exutoire* où il est écrit : « L'être ne peut se mouvoir sans illusion, mais il a cette secousse : *il est de toute autre nature et il est éternel*. Je crois même qu'une fille de basse-cour pense ça : tout d'un coup elle pense ça. Après elle oublie. Tous, du reste, continuellement, nous ne faisons qu'oublier », etc.

J.-L. K.

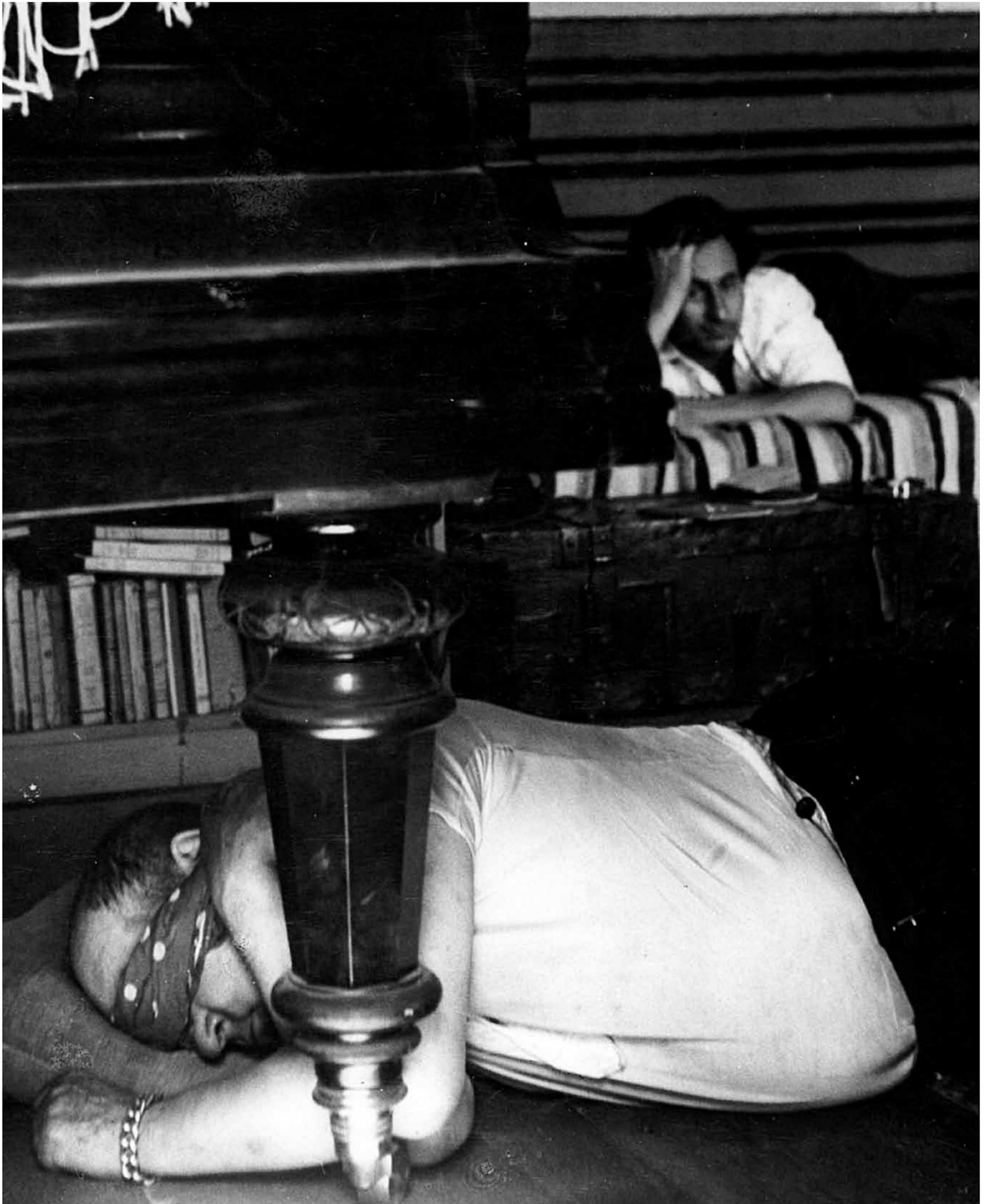
Les amateurs et connaisseurs retrouveront d'autres de ces listes en se connectant au Multimonde : <http://carnetsdejlk.hautetfort.com>

le persil journal le persil

« J'adore le Tessin, mais je trouve qu'il faudrait arriver dans ce canton avec une armée – par exemple la troupe qui ne nous quitte pas – pour les obliger à chanter des chants en quinte ou en quarte ou en seconde. »

(*Le Parcours du Haut-Rhône*, 1944)

Charles-Albert sous le piano. Photographie de Henriette Grindat, mars 1947. Fonds C.-A. Cingria, CRLR, Lausanne (originale au musée de l'Elysée).



## Impressions d'un civiliste à Lausanne

par  
Daniel VUATAZ

### Septembre

Les Cèdres. Radiateur de peinture beige bouillant. J'ai deux bouteilles en verre et une tasse à café remplie de thé très noir. Premier jour : il faut se familiariser, me dit Rudolf, avec ce bon vieux Charles-Albert. On me tend quelques livres, de la paperasse, les dossiers annotés de l'ancien civiliste. On me donne une clé. Un accès au « serveur » tout-puissant. J'ai un bureau pour moi : rempli de punaises et de fascicules – une bibliothèque de bois grinçant contenant derrière ses très vieilles vitres plusieurs centaines de Ramuz en désordre. On m'apporte une pile de feuilles volantes. J'ai le choix. J'entame *Le Camp de César*. Charles-Albert ? Dois-je déjà, alors que je n'ai toujours rien lu de lui, l'appeler, comme tout le monde, par son prénom ?

### Septembre, encore

Les volumineux *Dossiers H* contiennent un cahier iconographique. Je n'avais pas idée. **Une photographie me frappe. Charles-Albert y est légèrement avachi, un foulard à pois et à lignes sur la tête – à mi-chemin entre la maraîchère stambouliote, le cycliste de fortune et le corsaire à la retraite. Son sourire, tiré naturellement vers le bas, est très fiable. Son ventre est bien rond, sous sa chemise ouverte.**

Je lis des inédits en mal d'annotation : *Une éclipse au Louvre*. Terrible histoire de jeudi férié, de bateaux de guerre, d'immenses Assyriens aux yeux de chat et d'un flacon d'encre – ou de sang ? – renversé sur un pantalon (et tout ça devant des Sabines éventrées). Le texte est dispersé en cinq ou six fragments à remonter. Rien ne colle. Une seule certitude, jusqu'à présent : une éclipse, partielle, a bel et bien assombri la capitale : le 24 janvier 1925. Vers 15 heures. Charles-Albert, cette année-là, suivait Ramuz à Paris pour l'*Histoire du soldat*...

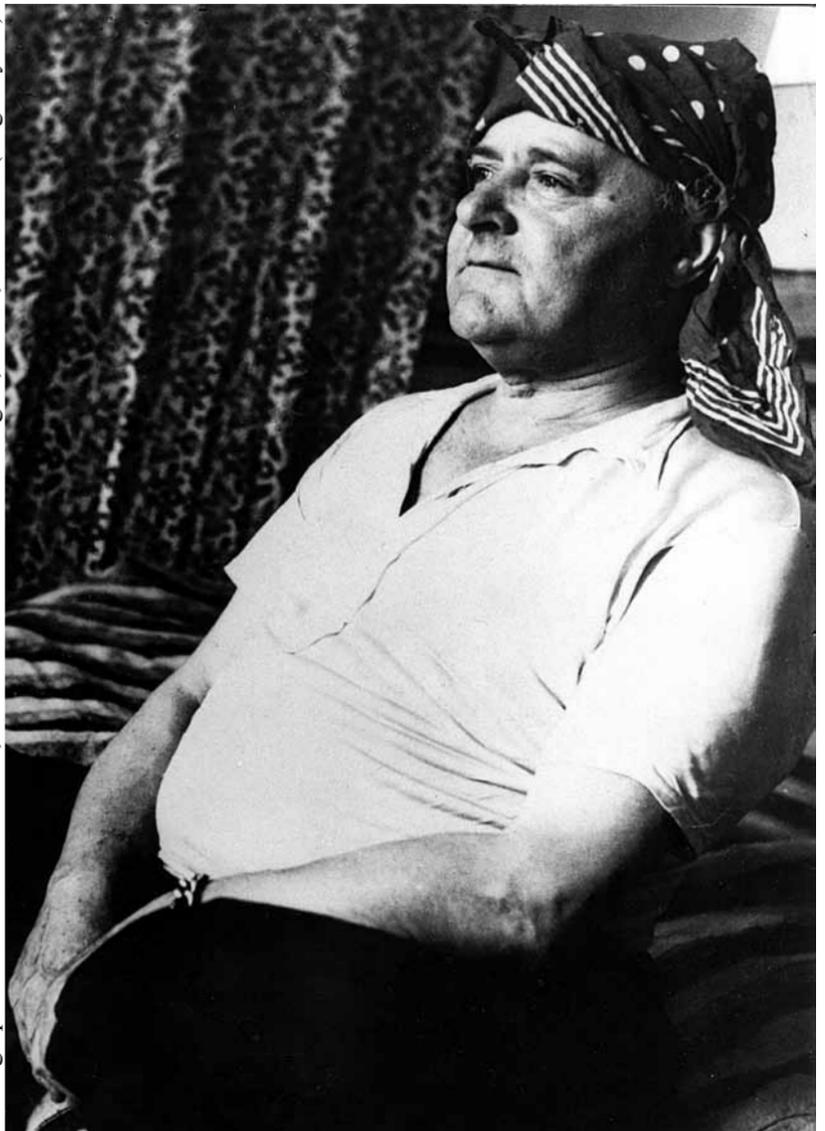
Les pieds sur le radiateur, la fenêtre entrouverte sur octobre, je relis. Ça me fascine, ces doubles adjectifs antéposés, cette encre fuchsia dans des prototypes de stylos-bille, ces coupons mal collés, cette façon de vous abasourdir, de vous sonner puis de vous perdre dans un texte d'à peine cinq cents signes...

### Octobre (c'est tout le temps octobre que j'ai voulu dire)

Sur l'avenue des Cèdres, je sors une thune pour un vinyle de jazz. Dans mon porte-monnaie, une liste pliée en quatre, sur papier quadrillé. « Néologie cingrienne. » J'avais presque oublié : « *bicyclétades, démantibulation, frusticité, itinération, littératuraille, puterie, surhumanisme, insensément, vétustement, siroper, prédilectionner, révolvériser, carapacer, cressonner, engélatiner, paroxyser, pachydermiser...* »

J'hésite à répondre aux bons vœux du vendeur. Qui sait quel mot pourrait jaillir...

Photographie de Henriette Grindat, mars 1947. Fonds C.-A. Cingria, CRLR, Lausanne (orig. Elysée).



### Novembre

A la boulangerie artisanale de la rue de l'Ale, je sais pourtant que c'est une femme – une Bohémienne, genre voyante, foulard penché sur la tête, avec un petit verre de rosé entre les doigts, l'œil très fixe – mais je ne peux m'empêcher de penser que c'est lui, Charles-Albert, exactement comme sur cette photo des *Dossiers H*, ou comme sur cet autre dessin d'Augsbourg. Je ne me retourne qu'une seule fois : l'image est fragile.

### Fin novembre

J'écris sur un porte-document noir de la taille d'un petit bureau, rempli de manuscrits de Ramuz (qui me regarde d'ailleurs faire, suspendu très bas au mur, juste au-dessus de la poubelle). Le cartable est sur mes genoux et par la fenêtre – j'écris parce que c'est atroce de travailler sur Charles-Albert dans ces conditions – un homme fluo dans le jardin privé souffle son air sonore sur les feuilles de platanes. Il ménage des chemins, creuse des tranchées dans la masse orange et brune qui recouvre l'herbe : on jurerait des mains sectionnées, palmées, boursoufflées par la pluie, qui rouleraient mollement les unes sur les autres, paumes contre paumes, paresseusement. Celles qui sont près de la sortie d'air sont projetées en chiffons trempés sur les suivantes qui collent aux brins jaunes, et progressivement le souffleur dégage du vert à l'aide de la tuyauterie qu'il tient dans la main droite et qu'il déplace au raz du sol comme un détecteur de métaux. Les couches se retroussent en couvertures, se plient, modelées dans une masse

le persil journal le persil

qui se concentre en tas de plus en plus profonds. L'homme n'oublie rien derrière lui, il pousse les paquets en direction du chemin de graviers où un autre homme, en jaune, remplit une immense cuvette de plastique noire, brasée après brassée, puis tasse la matière dans l'arrière d'une camionnette. Le hurlement de l'air propulsé ne faiblit jamais, les deux hommes fluo ont des Pamir qui les font ressembler à des commentateurs sportifs, le carré de gazon est maintenant presque propre, les vagues brunes s'écrasent et roulent sur les graviers, il y a du poids sous les pieds du piétineur, le tube en plastique doit parfois déloger du sol les membranes les plus anciennes, l'homme suit une stratégie d'encerclement, harcèle les derniers îlots de feuilles et les livre aux outils du ramasseur qui remplit sa camionnette. Ils auront bientôt l'année entière d'un arbre dans leur benne. Le ramasseur saute à pieds joints et fait de grands pas pour faire baisser le niveau de la masse. Les feuilles restantes, en tas de plus en plus petits, sont des laboures de feu qu'ourle le jet d'air de l'homme, qui se fait plus délicat. Le chant de son sac à dos descend d'une octave, il caresse à présent le flanc de cette grande taupinière, la travaille à sa guise, la pousse sans à-coups vers la cuvette de son collègue des parcs et jardins. Dans quelques minutes, quand les hommes seront partis vers un autre espace vert de la ville, il ne restera que les os des sept grands platanes gris et cette herbe vert-sombre qui ne poussera plus pendant quatre mois. La ville sera nettoyée de son feu mou et l'hiver pourra enfin commencer. Je les regarde s'éloigner.

Rudolf m'apporte une nouvelle pile d'épreuves à corriger. Je sors mon *Guide du typographe* romand. Demain, on déplacera la table ronde en fer rouge sur les graviers nettoyés.

### Décembre

« Pour rappel : en Suisse, en hiver, il fait froid ! Mieux vaut se faire une raison. » J'hésite à sourire à Madame Bertrand qui me tend la monnaie de ma pièce, aux anges derrière ses amoncellements de pâtisseries roses et vertes (comme à Blois !). Un homme de la voirie sort dans la neige, un sandwich à 5 francs 95 dans la main. « Ils font chier, avec leurs 5 centimes ! J'ai jamais vu un prix pareil ! » Sur le mur, je le vois à présent depuis la vitrine très propre, un papier A3 recense, par coches, le nombre de remarques météorologiques endurées depuis le début de la saison par les caissières. Je ramène une tranche viennoise, un Karak et un croissant aux framboises pour le dessert. Cyrille et Laura passent prendre le café aux Cèdres.

Pour les vacances, j'ai choisi *La Grande Ourse*, trouvée d'occase à Neuchâtel.

### Janvier

Il y a encore quelques décorations de Noël dans la bibliothèque universitaire. Sur mon coin de bureau du CRLR, un jeudi d'annotation froid, je considère ma tour de livres : Chaucer, *Les Contes de Canterbury* (en traduction française). O. Roth, *Studien zum « Estif de fortune et vertu » des Martin Le Franc*. Petrarca, *De remedis utriusque fortuna*. Pétrarque, *Canzoniere* (deux versions très différentes). Pétrarque, *Mon secret / Secretum meum*. Dante, *Œuvres complètes* (vol. 2). Quintilien, *Institutions oratoires*. Ramuz, *ses amis et son temps*. Rémy de Gourmont, *Le Latin mystique*. Rimbaud, *Œuvres*. *Continent Cendrars* (n° 13). *Pour ou contre C. F. Ramuz*. Les

*Pénates d'argile*. Aristote, *Politique*. Eric Godeau, *Le Tabac en France de 1940 à nos jours*. Dante, *De l'éloquence vulgaire*. Trois tomes de la *Patrologie latine*, de Migne. Quatre volumes des *Monumenta Germaniae historica*. Et un dernier – mais celui-ci, tout en latin, est pour Alain : *Monumenta Historiae Patriae* (vol. 8), qui contient les annales de Padoue et, peut-être, le secret de la reine Berthe fileuse. Attention les plâtras !

Le tas de livres dépasse de loin celui que Stéphane a rassemblé contre sa lampe articulée. Lui annote Roud, consciencieusement, et ses plaquettes sont d'un bleu-vert très délicat.

### Derniers jours du mois

La vitre simple ne retient pas janvier  
c'est énervant ce bruit de radiateur  
un vieux glisse et répand son cabas.

### Février

Contre le mur jaune écru, fixé à même le crépit par deux punaises à tête plate de la couleur exacte de ce mur – de sorte qu'on dirait, à regarder depuis ma chaise, que les pages ne sont pas punaisées mais seulement trouées, et qu'elles tiennent tout là-haut par miracle – deux listes de symboles typographiques se balancent doucement au-dessus du radiateur beige. Le bas des feuilles est clairement soulevé par le flux de chaleur nuisible qui, presque aussitôt échappé du radiateur, se dilue et se perd dans la vastitude de la vieille pièce. Plus haut, une publicité, découpée d'un journal (1935) : « E. Jacquet, chemisiers, 2 rue du Rhône. La grande liquidation continue. Suppression définitive du rayon dame ». Décidément, le persan-poiret n'est plus « à la mode ».

Le téléphone sonne. C'est pour Rudolf : Maryke revient aux nouvelles.

### Février, toujours

Du pain sur la planche, cette semaine, pour *La Grande Ourse* qui livre petit à petit ses secrets sur manuscrits. Mentionnons, entre autre : Oanès, Dagon et les bas-reliefs du Louvre dans lesquels flottent de gros cèdres du Liban. Les éléments rythmiques et harmoniques d'Aristoxène (dans la restitution de Klein bien sûr). La théogonie d'Hésiode et le ciel qui vient sur la terre, trouvé dans une dissertation des années quatre-vingt (1800, s'entend). L'apologie d'Apulée et l'*apeiron* des Grecs (avec un oméga ou un omicron ?). Léon Reiter, *Les Hommes contre les hommes*, et Ferdynand Ossendowski, *Bêtes, hommes et dieux*. Rousseau aux Charmettes, tout près de Chambéry, dans les sapins exquis. L'histoire du monde depuis Adam jusqu'à Louis XV, en un nombre indéfinissable de volumes affalés. Cendrars – cette infâme grenouille asexuée, ce *raté* – et l'hermaphrodisme des pâtres foudroyés. La réception de Béla Bartók en France après la Seconde Guerre mondiale. Le centenaire de la mort de Beethoven, à Vienne, et la liste des invités du buffet de la gare de Berne (vrai lieu de l'authenticité occidentale). Les indications de jeu en musique classique – avec ou sans les pieds. La rue Denis-Pépin à Blois, et ce carrefour qui n'existe nulle part au monde. Le sommeil dans la sixième Méditation métaphysique de Renatus Descartes (dans l'édition hollandaise pirate). Les princesses

le persil journal le persil

Czartoriska en Suisse romande et les fondateurs anglais de la théosophie. Les Aloïdes et les Niobides. Les inscriptions sur les boîtes aux lettres hollandaises. La traduction de la *Vulgate* par Isaac-Louis de Sacy. Toutes sortes de Bibles traduites par toutes sortes d'hommes de toutes sortes de fois. L'aide des bons Thurgoviens (Escher, ce diable d'embrocheur !) dans les campagnes slaves de Charlemagne. Les arrêts détaillés de l'omnibus Berne-Lucerne. Les dédicataires des sonates pour piano de Ludwig van. Frédéric Sauser, sa petite mère et les mèches de cheveux des grands compositeurs gardés au frais dans des musées californiens. La mère de Pouchkine, sa bonne, sa jument et les Stryjenski. La première hécatombe et les cinquante bœufs de Jupiter volés par Mercure. L'orthographe dixneuviémiste des toponymes suisses-allemands (Altorf). Les entreprises de pousses à Hué, etc.

### **Le même jour**

Trois tanagras fêlés  
sur ma table bureau lisse  
je les entends traduire.

### **Début mars**

Ce matin, aux sous-sols du Centre de recherche, à côté d'un garçon très sage qui s'occupe du fonds Suzi Pilet, ces mots de Charles-Albert, essentiels, trouvés sur un petit manuscrit de papier millimétré (« Système Guiguet ») :

« Ce que je fais, c'est des petits livres sur le plein air et les ferrailles et un peu de pensée – dialectique pure –, et des voyages dans l'histoire quand cette passion me prend et me reprend. Ma poésie est bien furtive, aussi j'arrête dès que le flot s'arrête. Et s'il continue, j'arrête néanmoins. Je ne sais véritablement pas qui je suis ni ce que je fais, et mes contemporains sont trop bons, véritablement trop bons d'accorder à ces assemblages de syllabes une attention qui me confond et surtout qui m'encombre. »

### **Mars**

Je crois que ça déteint sur moi. J'y pense régulièrement, je me mets à les voir, moi aussi : les couleurs qui se délavent, sauf le noir et le vrai blanc qui ne sont que mirages, et le bleu de l'encre qui est une sensation scolaire. J'y pense par moments, aux petits os qu'on a sous les épaules et qui tiennent les muscles. Aux arbres contre lesquels a haleté le Christ, à l'abri d'une colline. Aux infusoires qui ne vivent que le temps d'un *laghu matra*. Aux animaux morts dans l'Arche et qu'on ne connaîtra plus. Aux échographies qui nous font oublier le ventre si proche et projettent des images mentales. Aux graines universelles coffrées dans le béton en terre de Béring. A l'achat de toute l'Alaska pour une poignée de dollars. Aux îles Diomède depuis lesquelles, pour autant qu'on possède un balcon, la Sibérie s'offre au regard. A Pavuvu et à l'enfer des rats. A la paonne qui crie le nom d'un pape ancien et prophétique juste sous mes fenêtres d'enfance. Aux gens qui nous sourient et qu'on laisse derrière nous, parce que c'est impossible, on ne peut pas faire autrement, on n'aurait pas le temps, on n'aurait pas le courage. Même si on le voulait. Même si on leur courait après, ils auraient disparus. Il reste alors les livres, gros, remplis de pages terribles et de couleuvres dans les flaques. On y pense

en marchant, puis les couleurs se fanent. On y pense comme des reptiles : roulés en bandes sur des murets, seuls au soleil qui est une étoile lointaine.

### **Avril ou mai**

Trouvé ces vers de Charles-Albert, ténus, sur un minuscule papier conservé dans les caves précieuses de la bibliothèque. J'ignore pourquoi mais ça me touche, ça me touche en plein ventre :

*il n'y a ni terre ni ciel  
il y a quatre murs  
il y a encore quatre  
puis encore jusqu'à l'infini*

*sur chaque mur un miroir  
sur chaque miroir une réflexion  
je n'existe que d'après ceci*

### **Mai**

Lausanne (ville qui a tourné). Grande salle à velours bleu-gris sur les tables et colombes clonées de l'Hôtel de la Paix. Sous-verre, lustres et hautes frises. Cristal étincelant, partout, entre les mains qui se serrent, les épaules qui se touchent. En face de moi, Olivier Cingria : à part le costume, trop noir, trop repassé, c'est un Charles-Albert stupéfiant ! Ceux qui ne connaissent pas le Neveu, dans la courte assistance, ont de la peine à penser à autre chose qu'à ce prodige, cette petite résurrection touchante. Le grand miroir carré, derrière la présidente (et ses plus beaux colliers) et son vice-président (serré rougeaud dans son col droit, rasé de près), renvoie l'image d'une assemblée parallèle et totalement désintéressée de celle qui se déroule ici : car l'heure est venue, et les amis de Charles-Albert sont venus voir *le* livre. Curtet – on ne les aperçoit pas parce qu'il est à présent assis, mais je le sais – a des shorts marron, des Burlington de golf et parle en doubles adjectifs antéposés. Ses lunettes rondes lancent des glaces alors qu'il bouge doucement la tête au discours appliqué (cette voix qui ne sera plus entendue) de Dimitrijevic.

Lorsque les gros volumes, bleu et or, apparaissent sur les tables, sortis d'un immense baise-en-ville – se fondant à merveille dans les replis des nappes de velours gris-toile – l'assemblée s'emballe, remue et papillote. Le livre ? On dirait un *Who is who in Switzerland*, un gigantesque œuf de caille frais. Une topaze brute, autour de laquelle les yeux ronds s'agglutinent.

### **Juin, derniers jours aux Cèdres**

Passé la journée à brasser du vent : rien trouvé sur l'exquise Caroline de Carolis, la seule visite, d'après Walzer, de Charles-Albert en prison romaine. Atroce.

Et si c'était ça, la clé du style de Charles-Albert. Une *atroce exquisité* ? Une *exquise atrocité* ? J'appelle Rudolf, il faut tenter le match : « – Disparaître atrocement. – Le bitume est exquis. – Atrocement insipide. – Une exquisite bibliothèque. – Il est atroce d'être en chemise et nus pieds dans la rue. – Dieu ce que ce bain glacial du Rhône était exquis ! – Rien de plus atroce que de scier. – Du mouton froid aromatique exquis. – Atrocement seul et vide comme après le coït. – Un goût sobre

le persil journal le persil

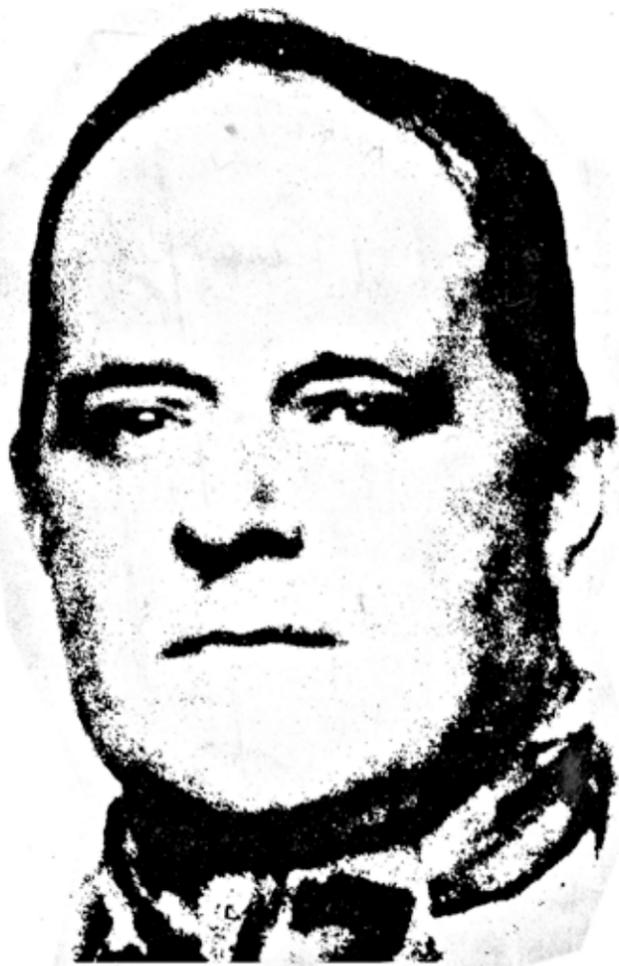
exquis. – Cette force atroce. – Un exquis goût de varech. – Une mêlée atroce. – Comme un exquis goût de toile à voile. – Une atroce constatation. – Une fine lumineuse exquisite dégringolade d’astres... »

Les pages défilent, on se regarde, l’écran scintille :  
« – Atroce et sublime époque. – Quelles glaces exquis ! – Une faim atroce de n’importe quoi, par exemple de ces sardines. – Poissons exquisément frits. – L’eau atroce et bouillonnante. – De proportions et de dimensions exquis. – Cette atroce tempête – Ce tumulte exquis. – C’était continu et atroce. – L’herbe est exquisite. – Une atroce façon de tuer les langoustes. – Age exquis pour la vigueur. – D’atroces coups comme sur les ânes. – D’exquises petites chèvres. – Il n’y a rien de plus atroce que d’être obligé d’endurer des rapports avec des êtres incurablement bêtes. – Un exquis champ de trèfles. – Ce lac atroce. – L’eau était si exquisite. – Il est atroce de se tromper. – L’exquis prolongement de l’oubli. – Voyez cet homme atroce. – Exquis jusqu’au délire. – Il est atroce de se lever. – C’est exquis un réveil. – Une atroce foison d’orties. – Faute de mieux elles sont exquis. – La plus atroce calamité. – Une exquisite vieille laitue. – C’est trop atroce ! – Il n’y a rien de plus exquis que l’odeur du neuf. – C’est atroce, en effet, même chez un animal, ce sentiment d’être isolé de la conversation. – Enfin ça me tord le cervelet dans un sens biologique exquis... – C’est atroce ... – C’est exquis... C’est donc fini. »

C’est donc fini... J’ai rangé mes paperasses, nettoyé le bureau – un nombre invraisemblable de tasses à thé ! et cette très grosse cétoine, morte, retournée derrière le radiateur. Le prochain civiliste arrive dans deux semaines. Ne reste plus qu’à partir, et puis relire. Il paraît qu’on y revient toujours. Charles-Albert, tout beau, tout neuf !

Daniel VUATAZ

Photographie de Jacques Rouiller, 1932. Collection particulière.



« Je me dis : si dans la rue – car il y a cet auxiliaire puissant qu’est le contraste de cette tenue de ville – tout le monde se mettait à faire de ces choses étonnantes-là l’humanité si basse subirait un regain digne des frémissants élans qui ont salué ses origines. Ce serait la joie de nouveau, la joie vive des scintillations d’argent le long des plantes dans les aquariums. Oui, concevez une dame à qui la dignité confère de l’âge – des ratines et certains atours – qui, au lieu d’attendre les signaux pour traverser la rue, filerait en l’air comme prise par une main pour atteindre le trottoir d’en face, et, du même coup un monsieur qui, au lieu de rentrer chez lui par la porte, prendrait d’abord un repos sur la tête de cette dame pour gagner une fenêtre. Ce serait la folie ! Non ce serait la liberté – non la liberté démagogique, la liberté aquatique paradisiaque virtuose à l’état le plus pur. »

(« Chronique soliloquée », 1953)

## Profession : poète

Cingria ou l’art sublime des petits riens ; une voix inimitable qui chante, vitupère, module ses humeurs, ses cris et sa grâce : un enchantement.

Puisque nous sommes dans une revue qui s’intitule, pour la plus grande joie des lecteurs, *Le Persil*, arrêtons-nous sur l’attention que l’écrivain porte aux brins de la plante potagère, aux couleurs, à l’escargot qui, dans le même texte, « pagayait véhémentement » :

« C’est bien beau du persil sur de l’andrinople, mais pas à l’état de nature morte : au moment où on le lance et où il roule, comme les sons gras d’une flûte, excitant tout un Moyen Age forain. Je dis roule, car c’est rond, chaque petite branche câline, dans son déploiement qui se recroqueville. C’est un peu comme des perruches qu’on ferait dégringoler sur ce rouge... des perruches évanouies, bien vertes, et le rouge à tout casser... »

Tout est là : formules fulgurantes surgissant du chaudron d’un alchimiste, chromatisme précis et délirant, vagabondage fou dans un imaginaire mêlé au réel, humour discret, délectation universelle. C’est bien lui, Charles-Albert Cingria, profession : poète.

Anne Marie JATON

L’extrait de Cingria est tiré du texte « Rue Denis Papin ».

Le haut n'est pas infini, une plaine n'est pas  
infinie, la mer n'est pas infinie.  
L'horizon de la mer est court, j'ai remarqué. On voit ~~pas~~  
quand on est assis au bord et qu'on est assis sur  
des pierres devant de ce coque d'acier appelé corbeaux  
pour pèche en fait la forme, on voit un bon grand squelet  
surgir à l'est puis macher en ayant l'air de se bannir  
devant vous — en réalité il va ~~très vite~~ — puis vous oubliez  
de regarder parce que c'est ennuyeux, puis vous le cherchez :  
il a disparu. Cela prouve la terre est ronde et que le champ  
visuel est court. Autant dans la mer que dans un lac. Un  
lac, si vous n'en voyez la côte, ne produit pas un sentiment  
d'infini. La mer non plus.  
Le sable ? Oh il y a beaucoup à observer là-dessus.  
D'abord ce n'est pas du sable pour commencer, c'est des  
pièces assez méchantes avec un peu de verdure saougnée.  
Ensuite, quand c'est du sable, on ne peut faire le voir,  
après qu'on est à monter et à descendre dans des  
dunes. Voulez-vous vous arrêter, essayer de contempler un effet

jaune, comme le miel des dattes, ou bien le rose qui commence <sup>2</sup>  
sans les trous, Les chameliers ne vous le permettent  
pas. Deux journées sont comptées. Voulez-vous ~~être~~  
planter la tente au dehors des étapes, ils croient que  
vous devenez fou.  
Cependant vous arrivez bien un beau jour à  
contempler des plaines. Mais moi je ne puis pas contempler.  
Fixer mon regard avec insistance sur quoi que ce soit  
qu'on me dit être infini alors que je constate seulement  
qu'il n'y a rien, m'est ~~ce~~ une fatigue insupportable.  
On regarde une seconde et puis on pense à autre chose  
le vraiment excitant que vous représentent vos  
lecteurs ou votre imagination. Le paysage est fait pour  
accompagner, non pour être vu, satisfaisant à cela une  
coupure contrainte d'immobilité et de station. C'est  
stupide surtout cette station. Je crois que les gens qui sont  
autour de moi qui ne sont que des indigènes — deux  
d'entre eux sont instruits car l'un est marchand de livres et  
l'autre poète — sont entièrement de cet avis. Le soir, même

## Le Désert n'est pas infini...

Le désert n'est pas infini, une plaine n'est pas infinie, la mer n'est pas infinie.

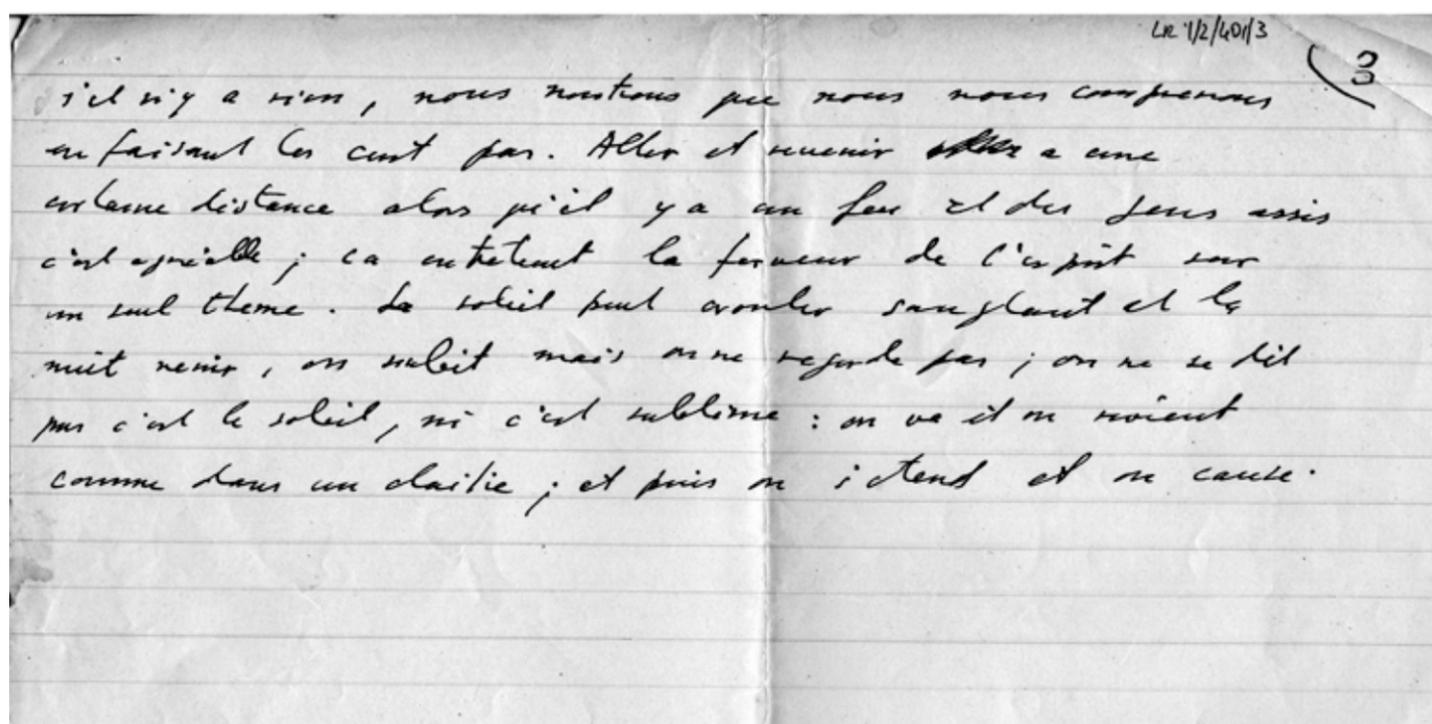
L'horizon de la mer est court, j'ai remarqué. On voit quand on est au bord et qu'on est assis sur des pierres devant de ces coquillages appelés couteaux parce qu'ils en ont la forme, on voit un très grand paquebot surgir à l'est puis marcher en ayant l'air de stationner devant vous – en réalité il va assez vite – puis vous oubliez de regarder parce que c'est ennuyeux, puis vous le cherchez : il a disparu. Cela parce que la terre est ronde et que le champ visuel est court. Autant dans la mer que dans un lac. Un lac, si vous n'en voyez la côte, ne produit pas un sentiment d'infini. La mer non plus.

Le sable ? Oh il y a beaucoup d'illusion là-dedans. D'abord ce n'est pas du sable pour commencer, c'est des pierres assez méchantes avec un peu de verdure rabougrie. Ensuite, quand c'est du sable, on ne peut guère le voir, appliqué qu'on est à monter et à descendre dans des dunes. Voulez-vous vous arrêter, essayer de contempler un effet jaune, comme le miel des dattes, ou bien le rose qui commence dans les trouées, les chameliers ne vous le permettent pas. Leurs journées sont comptées : voulez-vous planter la tente en dehors des étapes, ils croient que vous devenez fou.

Cependant vous arrivez bien un beau jour à contempler des plaines. Mais moi je ne puis pas contempler. Fixer mon regard avec insistance sur quoi que ce soit qu'on me dit être infini alors que je constate seulement qu'il n'y a rien, m'est une fatigue insupportable. On regarde une seconde et puis on pense à autre chose de vraiment excitant que vous représentent vos lectures ou votre imagination. Le paysage est fait pour accompagner, non pour être vu, sacrifiant à cela une longue contrainte d'immobilité ou de station. C'est stupide surtout cette station. Je crois que les gens qui sont autour de moi qui ne sont que des indigènes – deux d'entre eux fort instruits car l'un est marchand de livres et l'autre poète – sont entièrement de cet avis. Le soir, même s'il n'y a rien, nous montrons que nous nous comprenons en faisant les cent pas. Aller et revenir à une certaine distance alors qu'il y a un feu et des gens assis c'est agréable ; ça entretient la ferveur de l'esprit sur un seul thème. Le soleil peut crouler sanglant et la nuit venir, on subit mais on ne regarde pas ; on ne se dit pas c'est le soleil, ni c'est sublime : on va et on revient comme dans un cloître ; et puis on s'étend et on cause.

Charles-Albert *CINGRIA*

Inédit datant vraisemblablement des années 1930, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/402/1-3). A paraître, dans une version annotée et commentée par Marie-Thérèse Lathion, dans le premier volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).



# L'évidence mystérieuse de l'être

## Lire et relire *Le Canal exutoire*

par  
Jean-Louis KUFFER

*Le Canal exutoire* est à mes yeux le texte le plus mystérieux et le plus sourdement éclairant de toute l'œuvre de Cingria, qu'on ne peut appeler ici Charles-Albert. Nulle familiarité, nul enjouement, nulle connivence non plus ne conviennent en effet à l'abord de cet écrit dont la fulgurance et la densité cristallisent en somme une ontologie poétique en laquelle je vois la plus haute manifestation d'une pensée à la fois très physique et métaphysique, jaillie comme un crachat d'étoiles et aussi longue à nous atteindre dans la nuit des temps de l'esprit, jetée à la vitesse de la semence et lente autant dans son remuement qu'un rêve de tout petit chat dans son panier ou sur son rocher.

Cette image est d'ailleurs celle qui apparaît à la fin du texte, par laquelle je commencerai de le citer, comme un appel à tout reprendre ensuite à la source :

**Je viens de voir, dans la maison où je loue des chambres, un chat tout petit réclamer avec obstination un droit de vivre. Il est venu là et il a décidé de rester là. C'est étrange comme il est sérieux et comme ses yeux, malgré son nez tatoué de macadam par les corneilles, flamboient d'une flamme utilitaire. Il a forcé la compréhension. On le lance en l'air, il s'accroche à des feuilles. Il miaule, il exige, on le chasse ; il rentre ; une dame qui a des falbalas de peluche bleue l'adopte pour deux minutes. Il ronronne à faire crouler les plâtres. Bien mieux, il fait du chantage. Des gens qui ont une sensibilité arrivent et s'en vont si on le maltraite. Aux heures de bousculade il grimpe sur une colonne et se tient en équilibre sur un minuscule pot de fleurs où un oignon des montagnes lui pique le ventre. Il s'arrondit alors, par-dessous, il fait une voûte avec son ventre. Ainsi, à vrai dire, est ce petit Esquimau qui jette des yeux pleins d'or dévorant sur la vie. La vie est bonne et le prouve. Surtout, cependant, dans la raréfaction glaciaire, ou tout ailleurs, dans le martyre, les affres, les combles. L'être est libre, mais pas égal, si ce n'est par cette liberté même qui ne chante sa note divine que quand la tristesse est sur toute la terre et que la privation ne peut être dépassée. Mais je crois avoir déjà dit cela plusieurs fois.**

C'est cela justement qu'il faut et avec l'obstination ventrale d'un animal au front pur : c'est lire et relire *Le Canal exutoire* et d'abord mieux regarder ce titre et se compénétrer de sa beauté pratique et de sa raison d'être qu'une notice en exergue explicite : « On appelle canal exutoire un canal qui favorise l'écoulement des eaux, pour empêcher qu'un lac ou une étendue d'eau que remplit par l'autre bout une rivière, ne monte éternellement. »

Il est bel et bon que l'eau monte et fasse parfois des lacs, mais il n'est pas souhaitable qu'elle monte « éternellement » car alors elle noierait tout et bien pire : deviendrait stagnante et croupissante et forcément malsaine à la longue autant qu'une pensée enfermée dans un bocal sans air.

Le canal, comme celui par lequel on pisser, est là comme la bonde qu'on lâche pour l'assainissement des contenus avant le récurage des cuves, des reins et des neurones. Certes on est enfermé dans son corps, et sans doute se doit-on tant soit peu à la société, fût-elle « une viscosité », comme on l'apprendra, ou même une « fiction », mais l'échappée passera par là, sans oublier que la liberté et la tristesse ont partie liée.

Le premier barrage que fait sauter ici le poète est celui d'un simulacre de société perçu comme un empêchement vital de type moralisant, dont le dernier avatar est aujourd'hui l'américaine *political correctness*, ce politiquement correct que Charles-Albert eût sans doute exécré.

Cette première attaque, et fulminante, du *Canal exutoire*, vise évidemment ces dames de vigilante vertu dont les ligues agissaient bel et bien dans la Genève bourgeoise et calviniste de ces années-là, mais il faut voir plus largement ce que signifie l'opposition des « ombrelles fanées » et de la vertu romaine qu'invoque le lecteur de Virgile et de Dante et qui fait aussi écho, peut-être, à la fameuse formule de Maurras dont les frères Cingria partageaient le goût en leurs jeunes années : « Je suis Romain, je suis humain : deux propositions identiques ».

Sur quoi l'on relit la première page du *Canal exutoire* avant de penser plus avant :

**Il est odieux que le monde appartienne aux virtuistes – à des dames aux ombrelles fanées par les climats qui indiquent ce qu'il faut faire ou ne pas faire –, car vertu, au premier sens, veut dire courage. C'est le contraire du virtuosisme. La vertu fume, crache, lance du foutre et assassine.**

**L'homme est bon, c'est entendu. Bon et sourdement feutré, comme une torride chenille noire dans ses volutes. Bon mais pas philanthrope. Il y a des moments où toutes ces ampoules doivent claquer et toutes ces femmes et toutes ces fleurs doivent obéir. Il suffit qu'il y ait quelqu'un...**

Or cette vitupérante attaque ne serait qu'une bravade rhétorique genre *coup de gueule* si son geste ne débouchait sur ce *quelqu'un* qui révèle précisément l'être dans sa beauté et dans sa bonté, son origine naturelle (de femme-fleur ou d'homme-tronc, tout est beau et bon) et de ses fins possiblement surnaturelles, on n'en sait rien mais Cingria y croit et bien plus qu'une croyance c'est le chemin même de sa poétique et de sa pensée.

L'être n'est pas du tout un spectacle, comme l'a hasardé certaine professeure ne voyant en le monde de Charles-Albert qu'un théâtre, pas plus qu'il ne se réduit à une déambulation divagante juste bonne à flatter l'esthétisme dandy d'autres lettrés sans entrailles : l'être est une apparition de terre et d'herbe et de chair et d'esprit dans les constellations d'eau et de feu, et tout son

le persil journal le persil

mystère soudain ce soir prend ce visage : « Un archange est là, perdu dans une brasserie ».

La condition de l'être a été précisée : « Il suffit qu'il y ait *quelqu'un* ». Et pas n'importe qui cela va sans dire. Réduire *quelqu'un* à n'importe qui fixe à mes yeux le péché mortel qu'on dit contre l'Esprit et qu'évoque cette pensée inspirée des carnets inédits de Thierry Vernet : « D'ailleurs c'est bien simple : ou bien les hommes sont ouverts, autrement dit infinis, ou bien ils sont fermés, finis, et dans ce cas on peut les empiler. Ou en faire n'importe quoi ».

L'évidence mystérieuse de l'être se trouve à tout moment perçue et ressaisie par Cingria à tous les états et degrés de la sensation. Tout est perçu comme à fleur de mots et tout découle, et tout informe à la fois et revivifie ce qu'on peut dire l'âme qui n'a rien chez lui de fadement éthéré ni filtré des prétendues impureté du corps.

Voici l'âme au bois de la nuit : « La chouette est un hoquet de cristal et d'esprit de sang qui bat aussi nettement et féroce que le sperme qui est du sang ».

Tout communique !

« Il suffit qu'il y ait *quelqu'un* », notait-il sur une feuille d'air, et ce *quelqu'un* fut de tous les temps et partout sans considération de race ou de foi ni de morgue coloniale ni de repentir philanthrope :

**Une multitude de héros et de coalitions de héros existe dans les parties noires de la Chine et du monde qui ne supportera pas cette édulcoration éternellement (en Amérique, il y a Chicago). Déjà on écrase la philanthropie (le contraire de la charité). Un âpre gamin circule à Anvers, à qui appartient la chaussée élastique et le monde. Contre la « société » qui est une viscosité et une fiction. Car il y a surtout cela : l'être : rien de commun, absolument, entre ceci qui, par une séparation d'angle insondable, définit une origine d'être, une qualité d'être, une individualité, et cela, qui est appelé un simple citoyen ou un passant. Devant l'être – l'être vraiment conscient de son autre origine que l'origine terrestre – il n'y a, vous m'entendez, pas de loi ni d'égalité proclamée qui ne soit une provocation à tout faire sauter. L'être qui se reconnaît – c'est un temps ou deux de stupeur insondable dans la vie n'a point de seuil qui soit un vrai seuil, point de départ qui soit un vrai départ : cette certitude étant strictement connexe à cette notion d'individualité que je dis, ne pouvant pas ne pas être éternelle, qui rend dès lors absurdes les lois et abominable la société.**

On entend Monsieur Citoyen toussoter. Tout aussitôt cependant se précise, à l'angle séparant « l'être qui se reconnaît » et, par exemple, l'employé de bureau ou la cheffe de projet – de la même pâte d'être cela va sans dire que tout un chacun –, la notion de ce que Cingria définit par la formule d'« homme-humain » qu'il dit emprunter aux Chinois.

Charles-Albert le commensal affiche alors les termes de son ascèse poétique :

**L'homme-humain doit vivre seul et dans le froid : n'avoir qu'un lit – petit et de fer obscurci au vernis triste. – une chaise d'à côté, un tout petit pot à eau. Mais déjà ce domicile est attrayant : il doit le fuir. À peine rentré, il peut s'asseoir sur son lit, mais, tout de suite, repartir. L'univers, de grands mâts, des démolitions à perte de vue, des usines et des villes qui n'existent pas puisqu'on s'en va, tout cela est à lui pour qu'il en fasse quelque chose dans l'œuvre qu'il ne doit jamais oublier de sa récupération.**

Ce mot de *récupération* est essentiel, mais attention : ne voir en Charles-Albert qu'un grappilleur d'observations ou qu'un chineur de sensations fait trop peu de cas de cette « œuvre », précisément, de transmutation du physique en métaphysique, comme il fait une icône de cette nouvelle apparition du plus banal chemineau : « J'ai vu hier un de ces hommes-humains. En pauvre veste, simplement assis sur le rail, il avait un litre dans sa poche et il pensait. C'est tout, il n'en faut pas plus ».

Grappiller sera merveilleux, c'est entendu, et chiner par le monde des choses inanimées et belles (cette poubelle dont le fer-blanc luit doucement dans la pénombre de la ruelle du Lac, tout à côté) ou bien observer (car « observer c'est aimer ») de ces êtres parfaits que sont les animaux ou des enfants, qui le sont par intermittence, et des dames et des messieurs qui font ce qu'ils peuvent dont le poète récupère les bribes d'éternité qui en émanent – tout cela ressortit à la mystérieuse évidence de *l'être qui se reconnaît* et s'en stupéfie.

**Une énigme entre toutes me tenaille, à quoi mes considérations du début n'ont pas apporté une solution suffisante. J'ai beau lire – et, puisque je vais vers des livres, c'est encore mon intention – je n'apprends rien. Un mot seulement de Voltaire : *Il n'est pas plus étonnant de naître deux fois que de naître une fois*, m'apprend que *quelqu'un* a trouvé étonnant de naître une fois ; mais est-ce que beaucoup, lisant cela, ont été secoués par cette évidence ? Je m'exprime mal : par la *nature* de cette évidence. Je m'exprime encore mal... il n'y a pas de mots, il n'y en aura jamais. Ou bien on est saisi d'un étonnement sans limites qui est, dans le temps de la rapidité d'un éclair, indiciblement instructif (je crois qu'on comprend quelque chose : on gratte à la caverne de l'énigme du monde ; mais on ne peut se tenir dans cet état ; immédiatement on oublie) ou bien on lit cela sans être effleuré et on passe à autre chose. Comme s'il y avait autre chose !**

Cette impossibilité, pour les mots, de dire ce qu'il y a entre les mots et derrière les mots, Charles-Albert la ressent à proportion de son aptitude rarissime à suggérer ce qu'il y a derrière les mots et sous les mots. Il note simplement : « Le sol est invitant, fardé, aimable, élastique, lunaire », et c'est à vous de remplir les vides. Mais qui suggère autant au fil de telles ellipses ?

On lit par exemple ceci à la fin du *Canal exutoire* après de puissants développements qui, comme souvent dans cette œuvre, forment la masse roulante et grommelante d'un troupeau de mots qui vont comme se cherchant, et tout à coup cela fuse :

**Ainsi est le cri doux de l'ours dans la brume arctique. Le soleil déchiqueté blasphème. Le chien aboie à théoriques coups de crocs la neige véhémence qui tombe. Les affreuses branches noires s'affaissent. La glace équipolle des fentes en craquements kilométriques. Un vieux couple humain païen se fait du thé sous un petit dôme. Un enfant pleure. C'est le monde.**

« Relire » aujourd'hui Cingria pourrait signifier alors qu'on commence à le lire vraiment. Or le lire vraiment commande une attention nouvelle, la moins « littéraire » possible, la plus immédiate et la plus rapide dans ses mises en rapport (on lira par exemple *Le Canal exutoire* à Shanghai la nuit ou sur les parapets de Brooklyn Heights en fin de matinée, dans un café de Cracovie ou tôt

le persil journal le persil

l'aube dans les brumes d'Anvers, pour mieux en entendre la *tonne* par contraste), à l'écoute rafraîchie de cette parole proprement inouïe, absolument libre et non moins absolument centrée et fondée, chargée de sens comme le serait une pile atomique.

« C'est splendide, à vrai dire, d'entendre vibrer, comme vibre un bocal dangereusement significatif, cet instrument étourdissant qu'est un être. » Or tout un chacun, il faut le répéter, figure le même vibrant bocal que les derviches font vrombir en tournoyant sous le ciel pur.

Lire Cingria est une cure d'âme de tous les matins, après le dentifrice, et ensuite partout, au bureau, au tea-room des rombières poudrées à ombrelles, aux bains de soufre ou de boue, chez la coiffeuse Rita « pour l'homme » ou au club des amateurs de spécialités.

L'injonction de relire Cingria suppose qu'avoir lu Cingria fait partie de la pratique courante, et c'est évidemment controuvé par la statistique. Et pourtant c'est peut-être vrai *quelque part*, comme on dit aujourd'hui dans la langue de coton des temps qui courent car il est avéré qu'on lit et qu'on vit cette poésie depuis des siècles et partout et que ça continue : on a lu Pétrarque et Virgile, on a lu Mengtsu et les poètes T'ang, on a lu l'élégie à la petite princesse égyptienne morte à huit ans il y a vingt-cinq siècles et tout le grand récit d'inquiétude et de reconnaissance que module le chant humain, on sait évidemment par cœur Aristote et Augustin de même qu'on lit dans le texte la *Commedia* de Dante et la *Cinquième promenade* de Rousseau, on a lu Max Jacob, on a lu *Dimanche m'attend* de Jacques Audiberti ou *Rien que la terre* de Paul Morand, plus récemment on a lu *Testament du Haut-Rhône* de Maurice Chappaz que Charles-Albert plaçait très haut aussi et qui participe également de ce qu'on pourrait dire le chant et la mémoire « antique » du monde, étant entendu que cette Antiquité-là, qui est celle-là même du *Canal exutoire* et de toutes les fugues de Cingria, est de ce matin.

Baudelaire l'écrit précisément : « Le palimpseste de la mémoire est indestructible ». Or c'est à travers les strates de mille manuscrits superposés et déchiffrés comme en transparence qu'il faut aussi (re)lire Cingria en excluant toute réquisition exclusive et tout accaparement.

Charles-Albert reste et restera toujours l'auteur de *quelques-uns* qui se reconnaissent dans l'être de son écriture, sans considération de haute culture pour autant. « L'être ne peut se mouvoir sans illusion », écrit-il encore dans *Le Canal exutoire*, mais il a cette secousse : *il est de tout autre nature et il est éternel*. Je crois même qu'une fille de basse-cour pense ça : tout d'un coup, elle pense ça. Après elle oublie. Tous du reste, continuellement, nous ne faisons qu'oublier ».

On oubliera le Cingria des spécialistes, même s'il fut de grand apport pour ceci et cela. On oubliera le musicologue et l'historien, on oubliera plus ou moins la prodigieuse substance si modestement dispersée par l'écrivain dans cent revues et journaux, de la NRF jusqu'aux plus humbles, mais jamais nulle fille de basse-cour n'oubliera la découpe de cette écriture, sa façon de sculpter les objets, de les révéler sous une lumière neuve, de faire luire et chanter les mots.

On n'a pas encore assez dit, à propos de cette écriture, qu'elle consommait la fusion de l'apollinien et du dionysiaque, du très sublimé et du très charnel avec ce poids boursier sexuel et sa fusée lyrique – on est tenté de dire *mystique* mais on ne le dira pas, sous l'effet de la même réserve que celle du poète.

C'est encore dans *Le Canal exutoire* qu'on lit ceci, dans la seconde séquence marquée par cette vertigineuse ressaisie de l'être en promenade quelque part en Bretagne. Or il faut tout citer de cette hallucinante prose :

**On se promène ; on est très attentif, on va. C'est émouvant jusqu'à défaillir. On passe, on se promène, in va et on avance. Les murs – c'est de l'herbe et de la terre – ont de petites brèches. Là encore, on passe, on découvre. On devient Dante, on devient Pétrarque, on devient Virgile, on devient fantôme. De frêles actives vapeurs, un peu plus haut que la terre, roulent votre avance givrée. Je comprends que pour se retrouver ainsi supérieurement et ainsi apparaître et ainsi passer il faut ce transport, cet amour calme, et ce lointain feutré des bêtes, ce recroquevillement des insectes et cette nodosité des vipères dans les accès bas des plantes ; ces bois blancs, légers, vermoulus ; cette musique tendre des bêtes à ailes : ces feux modiques et assassins d'un homme ou deux arrivés de la mer, qui ont vite campé et qui fuient.**

**Les arbustes s'évasent, font de larges brasses à leurs bases. Il y a là des places où des oiseaux ventriloques, simplement posés à terre, distillent une acrobatie infinitésimale. C'est à perdre haleine. L'on n'ose plus avancer. Pourquoi se commet-on à appeler ça *mystique* ? C'est dire trop peu. Bien plus loin cela va et bien plus humainement à l'intérieur, au sens où ce qui est humain nécessite aussi un sang versé des autres, dont le bénéfice n'est pas perdu puisqu'il chante et appelle et charme et lie ; véritablement nous envahissant comme aucune écriture, même celle-là des orvets, cette anglaise pagayante, appliquée, construite, rapide, fervente, au couperet de la lune sur le doux trèfle, n'a le don de le faire. On a cru tout découvrir : on a poétisé la note subtile avec des coulements persuasifs entre les doigts. Ce n'était rien. Le cœur n'était pas en communication avec d'autres attaches profondes, ni le pied avec une herbe assez digne, ni ce cri enfin, ce cri désarçonnant de l'Esprit qui boit l'écho ne vous avait atteint, malgré de démantibulés coups de tambour, faisant véhémence votre âme, marmoréens vos atours, aimable votre marche, phosphorescente votre substance, métallique votre cerveau, intrépide votre cœur, féroce votre conviction, apaisé, concentré, métamorphosé votre être. Il fallait cette avance, ces lieux, cette modestie, ces atténuations, la paix, la mort des voix, l'insatiable fraîcheur du silence et de l'air et de l'odeur de mousse et de terre et d'herbe de ces nuits saintes. Sans retour possible, sans lumière, sans pain, sans lit, sans rien.**

Tel étant *l'homme-humain*.

Or, nul aujourd'hui n'a élevé l'abstraction lyrique à ces sidérales hauteurs sans s'égarer pour autant dans les fumées ou le glacier cérébral tant le mot reste irrigué de sang et gainé de chair.

Ensuite on retombe de très haut : j'entends à la radio suisse que Cingria serait réactionnaire ? Stupidité sans borne ! J'entends une voix de pédant rappeler qu'autour de ses vingt ans il aurait été maurassien comme son frère Alexandre ? Ah la découverte et la belle affaire, mais qui fait encore se tortiller certains comme en d'autre temps certaines ombrelles évoquaient ses mœurs. Et quelles mœurs ? Y étaient-elles ? L'ont-elle vu de leurs yeux lancer du foutre sur le piano de leur enfant ?

L'être qui se reconnaît échappe aux accroupissements et c'est donc en fugue que doit s'achever cette lecture du *Canal exutoire*.

le persil journal le persil

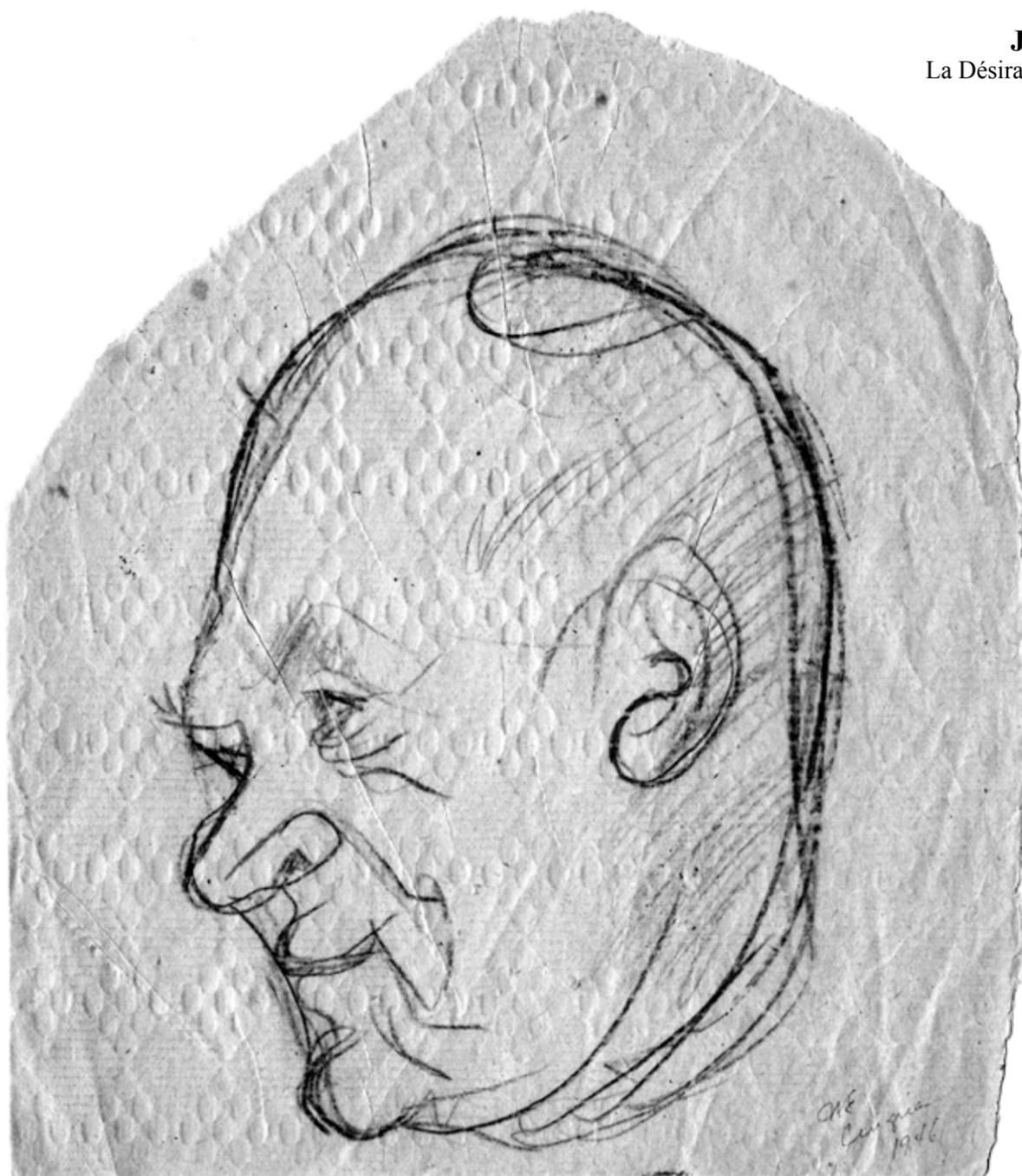
Ce jour d'août 1939 la mode était à la guerre et tout le monde en portait l'uniforme, sauf Charles-Albert qui s'apprêtait, du moins, à quitter Paris pour la Suisse.

Il avait tout préparé pour partir – « et vous savez ce que c'est émouvant, ce moment terrible » –, il avait hésité « sur le palier du vieil escalier qui craque », il était revenu sur ses pas afin de vider le vieux thé de la théière et de mieux fermer le piano de crainte que des papillons de nuit ne viennent s'étrangler et sécher dans les cordes « comme c'est arrivé la dernière fois », puis un télégramme lui était arrivé pour lui annoncer que des amis le prendraient le lendemain matin à bord de leur « puissante Fiat vermillon réglée pour l'Angleterre », et alors il s'était dit ceci : « Ah mais quel bonheur d'avoir encore un jour pour méditer tranquillement et ranger mieux ses livres. Et puis refaire une de ces fabuleuses sorties le soir dans ces quartiers terribles pleins de chair angoissée très pâle, rue des Rosiers, rue des Blancs-Manteaux, impasse ardente de l'Homme Armé, place des Archives où il y a tant de civilisation farouche et tendre. Là il y a un bar qui sanglote la lumière. J'y retrouve un petit cercle d'amis, un Madrilène racé qui a l'air d'un lévrier découpé dans du papier. Il veut savoir tout. Ah non, je ne veux pas qu'on parle d'art ni de poésie ce soir ! On a le cœur trop plein d'angoisse. La poésie, elle est là tout entière dans les cris qui sonnent de ces gosses qui ressortent après neuf heures pour jouer en espadrilles sur le bitume... »

**Jean-Louis KUFFER**

La Désirade, ce 16 septembre 2011

© Collection particulière.



Croquis de Charles-Albert Cingria. Auteur inconnu, crayon fuchsia sur nappe en papier, 1946

« Autre recommandation – je crois jusqu'ici ne vous en avoir fait aucune, mais il n'importe – renoncez à ces vitesses automobilistiques qui alarment vos proches et épouvantent les bergers de pendules dans les prairies. Consentez à une honnête moyenne qui serait du 280, par exemple. N'usez pas d'huile française dans un moteur américain, ni réciproquement. Vous massacrez vos pistons. Purgez votre moteur aussi souvent que vos moyens vous le permettent. »

(Six petites lettres, 1950)

## En vadrouille – pas sans Charles-Albert Cingria

par  
Pierre VOÉLIN

Maintenant, ils sont assis à des millions d'exemplaires, séparés mais pourtant identiques, enfermés dans leurs cages tels des ermites – non pas pour fuir le monde, mais plutôt pour ne jamais, jamais manquer la moindre bribe du monde en effigie.

Günther Anders,  
*L'Obsolescence de l'homme*

Il est des pages de Charles-Albert Cingria, les plus inattendues, qui nous forcent, par je ne sais quelle magie, à nous ressouvenir que nous sommes là, bien là, vivants, présents au monde, et comme inscrits, pour tout dire, dans la faille minuscule de chaque instant. Ses proses, transparentes et contournées, dynamiques, admirablement pulsées comme dans certaines galettes à la gloire du « syncopé anglo-nègre », sapides, raides de ton parfois, enjouées à d'autres, provoquent en nous des sortes d'heureuses commotions. A bonne distance du camp de Rivarol, des phrases qui s'essuient les pieds – sans morfler – sur les basques de la « phrase française ».

En vadrouille – pas sans lui, grâce à lui, l'esprit se réveille ; ranimé, il s'ébat : un poulain livré à sa prairie du mois de mai ! Assurément poète, Cingria nous donne à croire que nous appartenons tous à un ordre, à ce rayon de gloire de l'instant, là où la vérité de la vie, pour le meilleur ou le pire, se laisse non seulement envisager mais reconnaître un bref instant. Je songe à la main de Thomas, le disciple, quand elle touche la plaie du Christ. Une fulguration, une soudaine attestation de la vie réelle, la signature de la vie enfin reconnue.

Bien sûr, personne ne le lit – ou peu s'en faut. Malgré les efforts de quelques-uns (et rendons hommage, sur ce point précis, à l'éditeur Vladimir Dimitrijević), sa gloire est très loin d'atteindre celle de Ramuz, toute chose égale d'ailleurs, comme si le retard pris dans les années trente ne se rattrapait pas. Et puis, qui aurait le moindre goût, de nos jours, pour le bitume ? On se rappelle que cette pâte, dense et magnifique, odorante, parfaitement indigeste, représente, dans l'œuvre l'équivalent symbolique de *l'être*, celui-ci postulé avec ferveur. Tout proche Rimbaud, le pur et dur grand frère :

*Si j'ai du goût, ce n'est guère  
Que pour la terre et les pierres.  
Je déjeune toujours d'air,  
De roc, de charbons, de fer.*

*Mes faims, tournez. Paissez, faims,  
Le pré des sons.*

Il n'est pas difficile de voir que nous sommes loin, dans les pages susdites, des explications de la psychologie, ces suites d'entrechats ; loin des galipettes de la sociologie ; plus loin encore des contorsions d'une certaine poésie ; aux yeux du poète, seule compte la vérité, encore qu'on ne l'atteigne, cette vérité, que de biais, par le truchement du rire ou, c'est du pareil

au même, avec ruse, en circulant sur l'échelle des hyperboles. Seule la vérité est digne d'être poursuivie – nul doute que cette vérité ne soit offerte à l'esprit qui ne renonce pas à sa part de lumière. Et déjà son plaisir d'homme libre est de crever des baudruches dans un monde qui tirera le sien de les voir proliférer. Son pouvoir est tout de lucidité joyeuse, joueuse, à vrai dire étincelante. Les quelques pages dans lesquelles il se plaint, rares, somme toute, n'en sont que plus poignantes.

Comprenons peut-être qu'il aura été le dernier à parler au nom d'une civilisation – romano-byzantine, s'il est besoin de préciser. Mais rien de fermé, chez lui, ses vues sont si larges, unissant les enluminures de Saint-Gall aux images miraculeuses du jeune cinématographe. Aux temps fascistes, mais nous avons changé de monde, Cingria eût volontiers déposé dans les mains barbares, avec quelque pitié, non sans dérision, sa jolie lanterne tout à fait digne de celle de Diogène. Juste un peu de lumière, voyez-vous, de quoi éclairer à peine la nouvelle et monstrueuse humanité... Après quoi, les mains vides, le geste las, titubant, il eût enfourché peut-être sa bicyclette...

\*

Aux être profondément enracinés, il appartient d'user d'une telle liberté de ton, de manière, de style, d'allure. Cingria aura su incarner une Europe buissonnière quand l'esprit circulait beaucoup plus vite que les marchandises. Aussi, à bien considérer l'entame de ce vingt et unième siècle, l'on ne trouvera pas dix écrivains plus inventifs que lui dans notre langue. A coup sûr, une œuvre intraduisible : les textes qui la composent ne sont pas de ceux que l'on déplacera d'une langue à l'autre comme de vulgaires produits de consommation.

D'un autre côté, cette œuvre singulière, sans même que l'on y prenne garde, adresse au vent notre « culturelle » agitation – qui est si peu de choses.

Il nous reste donc à le rencontrer là où il nous a donné rendez-vous : au vif, au secret de ses inventions de langue. J'ai idée qu'il faut savoir l'attendre, comme les chats, et mieux, savoir le laisser revenir aux heures où on l'attendrait le moins. Voudrait-on enfin le lire ? Il y faut la disponibilité royale qui fut la sienne devant sa minuscule Remington, analogon de son attitude devant la vie splendide.

Alors, il est certain que les multiples enjambements des minutes ne nous soient rendus, à titre gracieux.

P. V.

21 juillet 2011

Une version de ce texte a été publiée une première fois le 25 décembre 1992, dans l'hebdomadaire *Construire*.

---

« Entre le néant et le surnaturel, ce qu'il y a de stupéfiant est le réel. Entre bouger le petit doigt et faire tomber une cheminée d'usine il n'y a pas une différence si grande. »

(Le Seize Juillet, 1929)

« Et je me souviens à ce propos de chats qui dormaient sur un radiateur : cinq, les yeux presque fermés, c'est-à-dire juste ouverts assez pour laisser percer l'indice infini-simal d'une contrariété extrême. Pourquoi ? Parce que cette chaleur qui augmentait et ne devait pas cesser de le faire jusqu'à devenir intolérable (mais ils aimaient mieux cet intolérable que le cruel froid) était mise en conflit avec le bien-être – qu'ils éprouvaient et approuvaient – qu'engendrait cette chaleur, c'est à savoir ce même agent qui précisément les faisait souffrir, et que c'était d'un comique inénarrable. »

(« La Lettre », 1938)

## L'incomparable

par  
François *DEBLUË*

Cingria n'est pas de ces auteurs qui exigent de vous que vous les lisiez sans partage, corps et âme, sans les quitter avant longtemps. En cela, il est moins « totalitaire » que Proust, Ramuz ou Céline, par exemple.

Si vous le fréquentez, il vous est permis de n'en faire ni une crise ni une cure, de sorte qu'il devrait être possible de lui rendre hommage sans se mettre à « faire du Cingria ». Le risque existe pourtant, comme avec tous ceux qui ont un style, une voix, un rythme : à trop les fréquenter, on se mettrait bientôt à parler à leur manière.

Chez Cingria, les portes sont ouvertes, on peut entrer et sortir quand on veut et par où l'on veut. Le lecteur se sent aussi libre que l'auteur. Contagieuse liberté !

Le lecteur feuillette (une pratique qui aurait convenu à Amiel !), il papillonne, il butine. Cingria, lui aussi, papillonne, d'un texte à l'autre comme à l'intérieur d'un même récit. L'unité ne s'en révélera souvent qu'à son terme, quand ce n'est pas après coup.

Avec Cingria, il faut s'attendre à tout : c'est un des bonheurs qu'il y a à le lire – et d'une nature peu répandue. Il faut s'attendre à le voir surgir là où on ne l'attendait pas. Il entre en scène en bondissant (son embonpoint ne le gêne nullement) et l'on ne sait jamais trop de quelles coulisses il surgit ni de quels cintres il peut bien dégringoler, *deus ex machina* tombé d'un ciel dans lequel il ne tardera pas à s'éclipser. Ses récits ne durent pas. Ils ne pèsent pas par excès de tragique et ses discrètes mélancolies sont bientôt écartées : une pirouette y suffit.

Ce magicien nous enchante, pour peu que l'on ait gardé en soi assez d'esprit d'enfance pour être enchanté. On lui pardonne ainsi son catholicisme romain ; on lui pardonnerait presque son côté obstinément réactionnaire, tant ces postures paraissent folkloriques (mais on sait aussi que le folklore n'est parfois que déguisement ou alibi). « Je suis révolutionnaire », lance-t-il, dans un Dialogue par la pluie ». Cela pourrait être vrai, dans la mesure où (que je sache) l'individualiste anarchiste qu'il est ne se sera jamais laissé embrigader dans aucun parti, dans aucun mouvement ni aucune chapelle : il s'y serait senti à l'étroit.

C'est que Cingria a toujours besoin d'espaces. Son vrai théâtre est de paysages, terres, ciels, fleuves et rivières. Les bourgs le fascinent autant que les capitales. Tout ce qu'il parcourt (et les livres et les partitions lui sont aussi de grands espaces), il le parcourt en roue libre, à bâtons rompus, ce qui nous vaut d'intempestifs zigzags. Mais cela n'empêche ni la cohérence ni la ligne. Le cap est sûr. C'est le moyen d'y parvenir qui est sujet à mille variations et improvisations.

Cingria *déroute* ainsi son lecteur. Il ne l'égare pas, sinon provisoirement. Il ne le trompe pas sur la marchandise : il saute les obstacles. Tant pis pour les esprits chagrins et académiques.

Reste que ce ne sont pas seulement les itinéraires qui surprennent, ce sont aussi les rapprochements. Sans cesse, Cingria compare l'incomparable (cela vaudrait d'être examiné de près, si cela n'a pas déjà été fait). Voyez par exemple « ces arbres qui sont comme des griffons aplatis et délabrés par la pluie » (*Enveloppes*, « La Synagogue »). Ou ce dandy semblable à des « singes blancs » qui, eux-mêmes, font penser à « de grandes demoiselles aquarellistes racées dans un tea-room-librairie de la préhistoire » (*Enveloppes*, « Le Dandysme »). Aux yeux de Cingria, l'humanité ressemble à un cheval en liberté, lequel, à son tour, rappelle « une valse contenue dans une valise » (*Enveloppes*, « La Route active »). Les images dansent devant nous, et les valises que le prestidigitateur trimballe avec lui en débordent. L'analogie, la métaphore, la comparaison surprennent et rassemblent. Elles font tenir dans la main toute la scène du monde.

L'humour, enfin, est inimitable, et ses ressources paraissent inépuisables. Collisions, décalages, incongruités : ce ne sont là que quelques-uns de ses moyens les plus efficaces. Lisez ou relisez les passages où Cingria décrit un coucher de soleil sur le Pincio (*L'Eau de la dixième milliaire*) ; voyez sa façon d'évoquer un harmonium : « J'écoute ce qui sort. De très beaux sons, dans une haleine de poussière et de vieil os (...) » (*Petit labyrinthe harmonique*). Lisez ou relisez son évocation de la sirène d'un bateau sur le Léman, aux dernières lignes de « La Couleuvre » dans *Bois sec Bois vert*, ou encore, au même recueil, celle de coups de tonnerre avant l'orage : « Le tonnerre avait diminué puis augmenté, c'est-à-dire qu'il y en avait plusieurs à la fois diversement faibles et forts, les uns brefs et comme ratés, comme en velléité, passablement haut dans le ciel, d'autres féroces, plus rares, presque sur nous ; et toujours il ne pleuvait pas » (« Vair et Foudres »).

Au cœur de la fantaisie, Cingria touche au plus juste.

Hors de là, point de salut en poésie.

F. D.

# Un mot à dire ou De l'art de tenir conférence sur des sujets divers ou encore Déraillement

par  
Patrick *AMSTUTZ*

Cette bagatelle aurait tout aussi bien pu s'intituler *Venez-y voir*, mais enfin, il faut choisir un titre, et tout digressionnaire que je suis, je ne peux pas non plus faire du chef de mon texte un carrefour sans visibilité. Prenons donc le droit chemin du discours qui zigzague. Parlons de cette digression qui, comme une reine, traverse les siècles en faisant lever derrière sa traîne toute une armée d'ennemis considérables ; déjà si peu en odeur de sainteté auprès de l'évêque de Meaux, parodiée ensuite par l'encyclopédiste, et raillée enfin par ceux que fatigue le trop bavard buveur de café.

Aux côtés des exégètes, il faut toujours un béotien dont à la fois la simplicité ne masque aucune modestie (qui n'est que le visage de sainte nitouche de la fausseté) et la jobardise (souvent feinte) ne vise qu'à confondre les pondeurs de formules censées constituer des remparts au verbiage. Mais postures, tout aussi bien (à la mode à la mode). Brisons-là.

Que des lectricelecteurs aient plaisir aux digressions ne me déplaît pas. Et cela diffère du sens commun. Il n'est, hélas ! que de consulter autour de soi pour constater rapidement que le terme de « digression » est le plus souvent employé dans une acception négative, sinon péjorative. Ne dit-on pas de quelqu'un qui parle à tort et à travers qu'il « digresse à l'infini » ? Ou, pour tel autre qui s'éloigne de son sujet, qu'il « se perd dans des digressions » ? Or, pédagogiquement – puisque nous avons le cœur charitable –, la digression n'est peut-être pas sans utilité. Pourquoi, alors, continuer d'entretenir à son égard la plus grande méfiance ? Serait-ce que la digression a part liée avec le vague, l'indéterminé, le flou, bref : avec ce qui menace une cohérence, une logique, une technique ? N'avons-nous donc plus loisir de perdre (prendre ?) du temps pour mieux circonscrire son sujet après s'en être apparemment éloigné ? Il y a là peu de foi dans la caprine capacité (travail serait torture) de lecture de sellezéceux qui aiment à parcourir de manière plus tabulaire (à la mode à la mode) les lignes qui défilent.

Pour y goûter, il faut certes une disponibilité. Une intelligence libre peut probablement être identifiée comme l'un des facteurs prédictifs (*no comment*) d'une grande tolérance aux digressions, et même d'une dilection à leur égard. Ou disons : une intelligence plastique. La digression se sirote, comme un Ardon sec ou un thé bien infusé.

C'est que la digression excède la nécessité et fait fi de l'économie ; elle déränge le programme et bouscule le phrasé. Mais elle n'a rien à voir avec l'ouverture (le mot d'ordre) : elle est générosité. Elle désigne ce qui est, car ce qui existe surgit. Nous surprenant, c'est-à-dire nous prenant par défaut, elle nous articule, et accroît notre vie. C'est, somme toute, faire chose simple et œuvre complexe ; ou, pour le dire avec les mots dont use Cingria à propos de Chesterton : « faire usage de sens commun pour dire magistralement ce qui est ».

Ne s'agit-il pas avant tout d'éviter la scotomisation d'une importante part de la réalité du monde, à la connaissance duquel la littérature contribue dans une merveilleuse mesure ? La digression épouse la multiplicité. Elle déplace sur un autre plan. Elle stimule, par capillarité, toute l'étendue du champ (aïe !) qu'elle explore. Bénéfique ballon-sonde, cet OTMI – Objet Textuel Mal Identifié, ainsi que l'avait défini par cet amusant acronyme le Grand Narratologue-Sémiologue Philémon Hype, bien avant que les informaticiens ne le reprennent pour désigner l'Open Text Mining Interface – est le lieu stratégique de l'imprévu. Sa fonctionnalité esthétique est celle de l'écart, en accord avec la pluralité du réel.

Si le terme de « digression » avait tout son sens dans une réflexion critique sur ce qu'a été la période stylistique ou sur ce qui a constitué ou non le pacte romanesque traditionnel, que pouvons-nous en faire quand, dans une écriture éclosée au vingtième siècle, tout y « digresse » ? On sait combien ce mot peut agacer le Grand Cingrophage Ilan Cabriolle (appelé familièrement « le Lévinas du palimpseste » et, plus rarement, « le Doolittle de l'ecdote ») : « Il faudrait peut-être cesser une bonne fois de parler de l'esprit « digressif » de Cingria ! », l'a-t-on entendu naguère s'exclamer du haut d'une lacustre estrade, à un auditoire stupéfait.

Il faut conclure. On dira que la digression, telle que nous l'avons envisagée, ressemble au contour du col que gravit le cycliste. On a tous éprouvé cette joie dans l'effort d'entrapercevoir le sommet, qui nous est soudain caché, puis qui resurgit, plus proche, différent, et qui disparaît à nouveau, et ainsi de suite. Il y a grand plaisir à perdre de vue ce que l'on aime pour le retrouver. Sans compter quelque arrêt salutaire provoqué par la chaîne qui déraile, par la pierre qui fait chuter, et qui vous offre de cueillir, dans le pré de votre regard, de petites épiphanies.

Son incongruité nous décentre et nous dégage des lois du discours. La digression, c'est un thé qui tire, c'est un vin qui repose, c'est... du temps, où la clarté afflue.

Ce n'est pas le « déraillement onirique » dont parle Gracq dans un carnet de grand chemin. C'est bien plus celui du funiculaire de Renfer : un art poétique de l'écriture comme du vagabondage.

« Et je marche dans ma rue », résumait le poète de l'Erguël...

le persil journal le persil

Dessin de Jean-René Moeschler, *Vélo* (n° 6), crayon aquarelle sur papier, 2011. © Collection particulière.



JRM 01

le persil journal le persil

LA 1/2/365/1

une carte  
de la St Louis  
petite de 17. si tu es

a  
Un trois mats en perdition avit été signalé sur ~~XXXXXXXXXX~~  
~~XXXXXXXXXX~~ enrochements ferrugineux des atolls secondaires de la  
petite baie ~~XXXXXXXXXX~~ de San-Luis-de-Marignon, île située à quelques milles  
de distance de la côte atlantique sud ~~XXXXXXXXXX~~ Brésil ~~XXXX~~, et des é-  
quipes s'étaient portées à son secours. Ce fut laborieux, héroïque et réi-  
téré ~~XXXX~~. Bien surprenant devait ~~être~~ être le résultat. L'épave ~~XXXXXXXXXX~~  
~~XXXXXXXXXX~~, fort seccouée et en  
semblait ne contenir  
danger de s'engloutir à chaque instant, ~~ne contenait~~ que des oiseaux. Pas  
des poules, <sup>pas</sup> des dindes, ~~pas~~ des oiseaux <sup>d'agrément</sup> de plaisir. : des rossignols, <sup>alors</sup> des  
loriets, des pouillots, des pies, des traquets pâtres, terriers, motteux, tro-  
glodites; des mésanges ~~bleues~~, des mésanges huppées; le lulu, le pipi des près  
~~XXXX~~, le stigitaire, l'argus géant, la pénélope, etc. Mais j'oublie mille per-  
ruches (bleues, jaunes, roses, etc), <sup>(et autres naturellement)</sup> puis <sup>(polyglotes)</sup> cinq à huit cent perroquets de toutes  
les statures et de toutes les couleurs et sachant toutes les langues; en-  
fin des échassiers, des cygones, <sup>(etc a)</sup> enfin toute une fortune. On les voyait  
en partie noyés dans leur cage et l'autre piaillant, braillant, ciclant sous  
le coup de l'épouvante. Et il y avait de quoi. La mer leur tombait des-  
sus, se retirait, recommençait: une <sup>glaciale</sup> affreuse eau froide rougeatre. Que fai-  
re? Ouvrir les cages? Il n'y avait pas de temps à perdre à cela. D'un  
moment à l'autre, je le répète, cette fortune pouvait s'engloutir et com-  
promettre l'existence de ceux qui se seraient commis à la sauver. Et puis  
il y avait autre chose à sauver: un homme, un seul, debout: le proprié-  
taire de ce navire et de tous ces biens, et cet homme était un Chinois.

Probablement avait-il y avait un équipage <sup>ou deux</sup> et ~~il~~ s'était  
perdu en essayant de japper les côtes <sup>par</sup> des esquifs. Il n'y a ~~pas~~  
d'écue nulle part à <sup>simple</sup> cent mille vers le sud ou porte le courant; et dans  
l'île non plus on n'a ~~rien~~ rien retrouvé.

Ajouté peine ~~On réussit à sauver~~ à sauver le Chinois. C'était <sup>d'une manière inouïe.</sup> un homme

## Un trois-mâts en perdition...

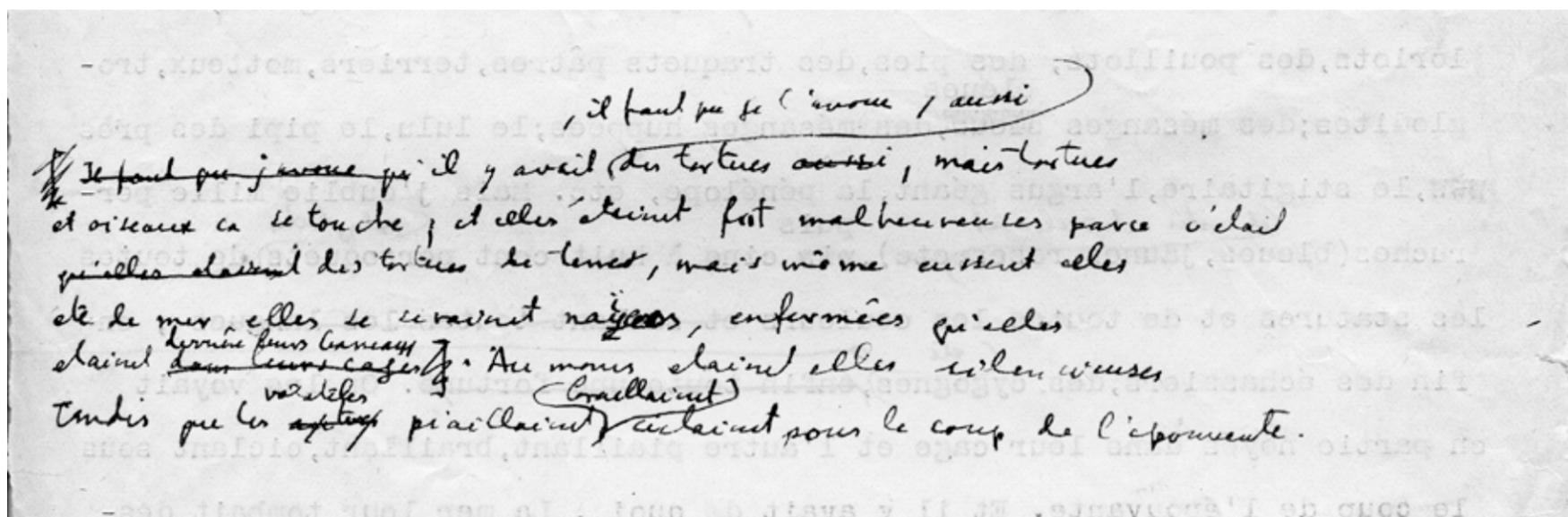
Un trois-mâts en perdition avait été signalé au large de la petite île de Saint Louis de Marignan située sur [les] enrochements ferrugineux des atolls secondaires de la petite baie de Saint Louis de Marignan, île située à quelques milles de distance de la côte atlantique sud de l'incommensurable Brésil, et des équipes s'étaient portées à son secours. Ce fut laborieux, héroïque et réitéré. Bien surprenant devait être le résultat. L'épave, fort secouée et en danger de s'engloutir à chaque instant, semblait ne contenir que des oiseaux. Pas de poules, pas de dindes, des oiseaux d'agrément : des rossignols alors, des loriots, des pouillots, des pies, des traquets pâtres, terriers, motteux, troglodytes ; des mésanges bleues, des mésanges huppées ; le lulu, le pipit des prés, le stipiture, l'argus géant, la pénélope, etc. Mais j'oublie mille perruches (bleues, jaunes, roses, et vertes naturellement), puis cinq à huit cents perroquets polyglottes de toutes les statures et de toutes les couleurs ; enfin des échassiers, des cigognes etc. Il y avait, il faut que je l'avoue, aussi des tortues, mais tortues et oiseaux ça se touche; et elles étaient fort malheureuses parce [que] c'étaient des tortues de terre, mais même eussent-elles été de mer, elles se seraient noyées, enfermées qu'elles étaient derrière leurs barreaux. Au moins étaient-elles silencieuses tandis que les volatiles piaillaient braillaient cyclaient sous le coup de l'épouvante. Et il y avait de quoi. La mer leur tombait dessus, se retirait, recommençait : une eau glaciale rougeâtre. Que faire ? Ouvrir les cages ? Il n'y avait pas de temps à perdre à cela. D'un moment à l'autre, je le répète, cette fortune pouvait s'engloutir et compromettre l'existence de ceux qui se seraient commis à la sauver. Et puis il y avait autre chose à sauver : un homme, un seul, debout : le propriétaire de ce navire et de tous ces biens, et cet homme était un Chinois.

Probablement devait-il y avoir un équipage et ce dernier s'était perdu en essayant de gagner les côtes par des esquifs. Il n'y a d'accès nulle part à plus de cent milles vers le sud où porte le courant ; et dans l'île non plus on n'a rien retrouvé.

A grand peine on réussit à sauver ce Chinois. C'était un homme d'une majesté inconcevable.

Charles-Albert *CINGRIA*

Inédit datant de 1953, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/365/1). A paraître, dans une version annotée et commentée par Marie-Laure König, dans le deuxième volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).



## Absolument indispensable

par  
Pierre-Alain TÂCHE

Nous disions : « Charles-Albert », lorsque nous évoquions Cingria aux tables des cafés, comme si nous l'avions, de longtemps, fréquenté – nous autorisant, du même coup, une familiarité que nous n'aurions même pas osé envisager à l'égard d'autres écrivains que nous admirions ! J'avoue, au demeurant, qu'une telle pratique me paraissait parfaitement légitime ; et peut-être n'était-elle pas si désinvolte ou si légère qu'il n'y paraît. En effet, si je ne connaissais guère qu'*Enveloppes* (pure merveille enrichie, par Mermod, d'un portrait de l'auteur signé Modigliani) et *Bois sec Bois vert* (dans l'édition de 1948) que, pour trois sous, j'avais récupéré dans le bac d'un bouquiniste, on trouverait bientôt *La Reine Berthe*, *Le Bey de Pergame* et *Florides helvètes* dans mon petit bagage cingriensque ; et il n'en fallait pas plus pour justifier une adhésion joyeuse, un bonheur complice, qui pourraient expliquer cette privauté. C'est que l'on était ici à contre-courant ; et j'y respirais mieux. Je ne vois pas, d'ailleurs, où j'aurais trouvé un autre exemple d'une telle liberté d'écriture dans un pays où le ton était plutôt à la réserve, à la sévérité, voire à la contrition ! Et voici que ces précieux petits livres me donnaient à penser que la célébration était possible, que l'érudition pouvait être, tout à la fois, profonde, vive et sans lourdeur. J'appréciais aussi que chez Cingria le carcan des genres, souverainement aboli, laissât le champ libre à une parole protéiforme, certes, souvent discursive, mais toujours soucieuse de précision. Une parole à laquelle nous accédions avec un incroyable appétit. Nous en tirions le sentiment d'une licence généreusement concédée, dont nous nous promettions de faire bon usage.

Le « nous » peut surprendre. Il tient au fait qu'en ce temps-là (soit au début des années soixante), la littérature était affaire largement partagée dans les journaux, les revues et, comme en écho, dans les conversations de bistrot – et jusque dans les actions qu'il convenait d'entreprendre de toute urgence ! Les jeunes loups disputaient, échangeaient, avec passion. Il leur fallait, très tôt, choisir leur camp – et l'anathème était fréquent ! Nous parlions, bien sûr, de nos grands aînés : Roud, Jaccottet, Mercanton, Chappaz ; mais aussi des poètes français qui comptaient pour nous, tels Ponge, Grosjean, Leiris, Guillevic ou même Char (dont les oracles me fascinaient – contre tant d'avis tranchés !). La poésie sera toujours restée notre terre première ; et Cingria l'avait pratiquée, à sa manière, si bien qu'il n'était jamais très loin d'être au centre de nos débats.

Alors, Jacques Chessex menait le bal. Il avait sur nous l'avantage d'avoir passé par Fribourg, où il avait étudié au collège Saint-Michel. (Il m'écrivait, peu avant sa brusque disparition, qu'il avait un pied chez Calvin et l'autre chez Ignace de Loyola.) Et cela était loin d'être sans portée quand il évoquait l'auteur de *Musiques de Fribourg*. On aurait juré qu'il avait suivi Charles-Albert à la trace, dans la ville des Zähringen dont il connaissait bien, lui aussi, les hauts lieux et les bas-fonds. Ses commentaires, ses récits, étaient alors d'une irrésistible drôlerie. Et puis, quant au fond, il avait une bonne longueur d'avance sur ses auditeurs, car il préparait, à l'époque, le petit livre paru en 1967 dans la célèbre collection « Poètes d'aujourd'hui » de Seghers. Mais un Bernard Christoff n'était pas en reste, bien qu'il fut, à l'époque, le bouillant thuriféraire d'un Maurice Blanchot que je n'avais pas lu. C'est ainsi que, dans la lumière de ce dernier, il reconnaissait à Cingria le don d'élever le projet de l'œuvre à l'universel et la faculté de mettre en question la finalité de la parole. J'insistais, pour ma part, plus modestement, sur l'aisance, la mobilité, la richesse des formes dont usait Charles-Albert et qui faisaient qu'avec lui, comme il l'écrit d'ailleurs, « l'écriture est un art d'oiseleur » où « les mots sont en cage avec des ouvertures sur l'infini ». Nous échangeions, donc – et le sujet était inépuisable.

L'idée s'imposa bientôt, comme une évidence, de consacrer un numéro spécial de *La Revue de Belles-Lettres* (que je dirigeais à l'époque) à notre auteur. Ce qui fut fait en 1966. (On y trouve, entre autres, une note savoureuse de Jean Follain et un très beau témoignage de Georges Borgeaud au sujet de l'ami qu'il compare volontiers à un chat, en le qualifiant par ailleurs de « prince oriental » et « nomade ».) C'était à quelques mois de la publication, par L'Age d'Homme, du premier tome des *Œuvres complètes* ; notre délectation n'aurait plus de limites, désormais, ni de fin.

Avec quels effets ? Il serait trop facile (et, qui plus est, aussi présomptueux que ridicule) de revendiquer une influence. Pour autant, je ne puis taire souhaiter parfois, secrètement, que l'un ou l'autre de mes lecteurs fasse, à l'occasion, un furtif rapprochement – comme s'il subodorait qu'il m'arrive, conduisant le poème à son terme, de me souvenir de Cingria. Mais rien de plus ! Alors que reste-t-il du choc provoqué par une adhésion sans partage ? C'est très étrange (et cela peut même sembler paradoxal) : si j'y pense, je me suis trouvé sous l'emprise d'une pensée et d'une écriture qui, l'une et l'autre, se sont très vite révélées libératrices d'être fortes d'une différence. Comme si le catholicisme solaire et volontiers franciscain de Charles-Albert ou même son byzantinisme exquis m'avaient préservé de la tentation même d'imiter l'inaccessible ou l'inimitable. Alors disons que Cingria m'a donné de l'espace et de l'assurance, bien que j'aie su d'emblée que je ne serais ni capable, ni même susceptible de me conformer aux réquisits de sa propre vocation. Il me suffirait d'être son lecteur. Et ce n'était pas peu, car il y avait, dans le riche vivier de ses livres, des pages qui m'ont fait rêver ce que je n'aurai pas risqué, me permettant d'être ce voyageur libre comme le vent que je ne serais jamais ou ce musicien savant que je ne pouvais prétendre devenir. J'aurai donc vécu beaucoup de choses merveilleuses, par procuration. Je fus (un peu ? parfois ? – mais qu'importe !) un *autre*, grâce à lui. (Et Rimbaud seul, jusqu'alors, m'avait offert cela.) C'était inéluctable autant que délicieux – car je tiens de Cingria lui-même « que c'est agréable quand précisément cela que l'on pensait devoir arriver arrive ». Et ce qui arrivait, c'était que sa prose correspondait à une attente intime que ma propre écriture, je dois bien le constater, n'est certes jamais parvenue à combler, mais qui reste pourtant dans l'ordre apaisant d'un idéal que l'on sait inatteignable. Je n'ai donc, à ce titre, aucun regret. J'ai même appris qu'il y a des sortilèges dont il vaut mieux ne pas songer à se déprendre !

La nouvelle édition complète que nous attendions nous réservera assurément quelques belles découvertes. Elle sera pour moi l'occasion, j'en suis sûr, de vérifier l'inclination gourmande qui me reconduit, invariablement, aux écrits de Cingria. Vérifier, vraiment ? Je sais déjà que son œuvre gardera intacts ses pouvoirs et qu'elle me restera absolument indispensable. J'y vois une bonne raison pour inciter quiconque, aujourd'hui, manque d'air à y aller voir sans délai.

P.-A. T.

## Dans les hautes herbes

par  
Corinne *DESARZENS*

En un mot ? En un seul mot ?

Dansant, car l'oreille émue par la musique, l'oreille reliée à l'œil par les partitions de mélodies occitanes et de chants grégoriens à Saint-Gall, avec ces bizarres notes en forme de carrés ou de losanges poinçonnant les portées. Dansant car la narine frémissante, alertée par un soupçon de menthe sur le rocher que rendent ruisselant les lézards. Dansant car la main toute prête à s'emparer, pour Naples ou pour l'Espagne, de cette valise de toile cirée rouge qui ne contient qu'une orange et un caleçon de bain.

Le voilà à Rome. Les marches, papales, inclinées, sont un peu en pente l'une sur l'autre. Cingria n'a rien contre les grosses pierres, les gros angles, les palais colossaux. Si indispensables au familier, qu'il dit. Les escaliers, il les aime. Car entre les marches... Surtout si... Entre elles il y a une tendre herbe qui rend amoureux les rapports et tout ce qu'il y a de tenu et de vibrant que font les voix excessivement loin des bêtes en l'air. Ah ! l'herbe ! Rome fut primitivement un sacrifice et un lieu d'herbe.

Nous y voilà, oui.

L'herbe.

Le contraire du verbalisme acide.

La déclaration d'amour, dans une œuvre où pas une ligne ne parle d'amour. Jamais. Comme chez les plus grands. Ou alors chacune, mais autrement.

Car tout est herbe ici : herbe et eau, plutôt que pensée.

(...) chars, roues, rails, cithares, suave emploi de l'herbe, des graines, des gerbes ; des bêtes portées dans de petits bras.

(...) les miroirs, l'astuce, le divin ; le héron, l'oignon, le serpent, le disque, le roi ; la tiare, le portrait, l'abri, la tente ; une frêle petite herbe ployante ; le cœur attendri ; la nuit.

J'ai mis longtemps à me remettre de ce choc de chlorophylle.

La réussite ? Rien d'autre que de faire entendre une voix unique. Une manière toute fraîche et totalement désarçonnante. Comment ressortir indemne après avoir refermé *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof, quitté *La Belle de Joza* de Kveta Legatova, navigué sur terre comme au ciel avec Jon Kalman Stefansson ? Fêté, bien plus récemment, les quatorze ans des fragiles et chavirantes luronnes de Silvia Avallone, dans *D'acier* ?

Lui, c'est lui.

Le chat qui dit je et qui a décidé depuis longtemps de ne plus monter aux arbres, même si l'agace tellement cette impunité parfaite de trop d'oiseaux grassouillets sur les hautes branches de ces superbes verdure.

Lui, c'est lui. Le seul à parler comme ça.

Le seul qui décrive Genève en parlant de cacas d'éléphants.

Genève. Son herbe.

A Genève, Plainpalais, une place si grande que les indigènes l'appellent plaine, a la forme d'un losange où, chaque année, vient se planter le cirque national.

Plainpalais : ah mais cette herbe surtout, cette courte herbe ; l'automne, par un petit froid qui s'accroît insensiblement chaque jour de plus que durent les représentations de ce cirque, tandis que fument plus fort les volumineux cacas des éléphants.

Genève, oui, peut être aussi ce losange d'herbe sauvage dans l'écrin du confort. Ce fumet fauve, à l'approche de l'hiver, et cette dissonance, aujourd'hui encore, domine les tonnes de documents diplomatiques crachés par les imprimantes.

De même que les Japonais distinguent les catégories de neige, pas seulement selon ses couleurs, la neige mauve de la bleue, de la noire, pas seulement selon sa consistance, où les Inuits du Québec risquent bien de les détrôner, mais aussi selon ses époques, une neige médiévale par exemple, les sens de Cingria perçoivent l'herbe. Toutes les sortes d'herbe.

L'herbe historique. Ses yeux rivés sur ce qui correspond aux pointillés disparus de la carte, sur (...) cette ancienne route qui est dans l'herbe, que maintenant il faut deviner où passèrent les Savoyards décidés à prendre Genève qui s'acheminaient, faisant se glisser dans le trèfle leurs longues échelles perfectionnées.

L'herbe romaine. Celle qui s'additionne à la pierre, ce côté chevelu qui a su séduire Piranèse, mais aussi l'herbe des quartiers neufs qui, avant le ciment, compose avec l'éternité. Attention, neuf chez Cingria ne veut pas dire moderne. Neuf, c'est grisant, ça débouche sur les roseaux, comme dans *La Dolce Vita* de Fellini, c'est vraiment neuf, alors que moderne charrie de troubles intentions, remugles d'arrière-pensées de ces architectes toujours à deux doigts de basculer dans une survolonté d'avenir. Neuf, oui, ça l'intoxique. Un terrain vague. Un vague chemin. Des roseaux, pleins de merde sur des sentiers. Des endroits où il se rappelle le pain qu'il mangeait, avant, un pain plat, et son enfance, verticale, amère, elle.

L'herbe. Deux autres mots ?

Vert. Solaire. Parce qu'en dépit, ou en contrepoint de cet amour avoué pour l'herbe, Cingria reste levantin, attaché au sud. Au caractère latin, espagnol de Fribourg. Il se réjouit de la succession de cinq évêques maltais à Genève, autant que de la colonie de Nova Friburgo qui parle portugais, au Brésil. Ailleurs, enchanté par ce midi à Payerne, gagné par son désencombrement calciné, il affirme

le persil journal le persil

que le terroir, bien plus déterminant que la nation, offre beaucoup plus de possibilités d'accéder à ce qui est dans l'air.

Voilà ce que je retiens. Malte. Les Savoyards cheminant dans le trèfle. Les possibilités. Et les cacas d'éléphants. Que ce promeneur jamais rassasié, touché par l'esprit de l'herbe, aime passionnément Genève, cette ville pourtant livrée aux sorcières qui distillent le bacille antidote du poète, ce cratère froid plein de ces dames qui téléphonent. Déjà, déjà. Qu'il est des gazons si ras, si drus, qu'on peut les manger des pieds en buvant le ciel. Mais la guerre ? Mais les guerres ? Eh bien, même les guerres ne peuvent rien contre ce lyrisme végétal, prétend Cingria. Ni la mitraille ni les discours. Rien.

L'herbe.

Véhémente, qui revient chaque printemps. Flexible. Forte. Plus forte que la violence qui naît de la frustration. Pas pittoresque, cette herbe, jamais l'otage de quelque séduisant arrière-pays niçois dans un délire d'abeilles et de beaux papillons. Chez Cingria, d'ailleurs, le papillon est sauvage, nocturne, blasonné, avec des dessins bouleversants sur les ailes. Son herbe, c'est de l'eau, comme le corps, fragile comme lui, citadine, ce que le rat est au ruisseau invisible, le sanglot à l'amour, le tag au mur, le café au croissant, la sève au probable, une odeur avant-coureuse, lui qui trouve la paille douce, le fumier violent, le sol tendrement noir. Un raccourci de l'instant présent. Une courbe de santé. Parcimonieuse ou abondante, la petite plante non ligneuse dont les parties aériennes meurent chaque année pousse, mystérieuse, derrière une porte cochère où s'activent des religieuses courbées. Gratuite, elle passe inaperçue. C'est agréable, ces choses comme ça qu'on touche, sur quoi on marche, si on veut, qui ne sont pas surveillées. Parce que c'est inutile.

L'herbe valaisanne, follement aromatique où éclatent les sauterelles.

Celle de Saint-Paul-hors-les-murs. Celle des bords de la Loire.

Les herbes hautes où se coule le chat, le chat qui dit je et qui n'est autre, sous sa peau, sa peau de chat si couillon, si sage, si paresseux, si avisé, si voluptueux, que Cingria. Ce chat qui retrousse ses babines sur ces quatre phrases qui n'en font qu'une, mémorable : Il y a les choses que l'on cherche et que l'on trouve. D'autres que l'on trouve et que l'on ne cherche pas. D'autres que l'on cherche et que l'on ne trouve pas. D'autres enfin – et ce sont les plus reposantes – que l'on ne cherche pas et que l'on ne trouve pas.

**Corinne DESARZENS**

Variante de l'auteur sur « De l'herbe, encore », article paru pour la première fois dans la rubrique l'« Air du temps » de *La Nouvelle Revue française* (Paris, n° 559, octobre 2001).

## Préférences

par

**Laurence CHAUVY**

Il a fallu consulter des ouvrages de formes, formats et registres différents, et parfois des éléments de récits se sont retrouvés ici et là, par exemple l'allusion aux chats, aux chiens, à leurs attrait respectif, dans les minuscules *Petites Feuilles*, dans le plus robuste recueil accolant à *La Fourmi rouge*, dont la couleur déteint sur la page de titre (précisément sur les joues rebondies de l'auteur), le « Grand questionnaire », enfin dans l'imposant volume qui reproduit et réunit les numéros de la revue *Aujourd'hui*. Là se trouve l'original, en fac-similé tout de même, d'un résumé succinct des avantages du chat, doté « de solides qualités morales », par rapport au chien : « et puis il ronronne. – Et le chien ? – Le chien ne ronronne pas. »

Il a fallu ? Quel plaisir ce fut. Consulter ? Comment consulter seulement, sans lire plus avant ? C'est chose faite et les préférences se sont fixées (momentanément fixées, peut-être : nos préférences changent comme on change, c'est-à-dire un peu, mais pas beaucoup). Numéro un, la veine fantastique de *La Fourmi rouge*, qui évoque l'enfermement intérieur et une certaine liberté de décision : d'un simple geste il reste possible de faire tomber les murs comme on se défait d'un manteau, en redressant les épaules. Numéro un bis, le morceau des *Impressions d'un passant à Lausanne* qui concerne l'accueil chaleureux de boy-scouts zurichois jouant à Robinson Crusoe dans un delta perdu du Tessin, et leur invitation à manger.

Un ouvrage, le premier de « La Merveilleuse Collection » de L'Age d'Homme, est couvert d'une jaquette vieux rose. Ce livre imprimé en Suisse (c'est là qu'on imprimait encore) porte un numéro tamponné sur une portée nombreuse, qui excède de beaucoup les cinq lignes réglementaires. Merveilleux Cingria. Quelque page qu'on ouvre – mais on n'ouvre pas une page, on ouvre un livre à une page –, cette page, à son tour, s'ouvre sous vos yeux et c'est un monde qui s'offre à vous. Merveilleuse écriture, lancée par poignées, comme on sème un champ.

Lapalisse dirait que ces textes ne sont pas linéaires. Leur apparence consiste à sauter du coq à l'âne, à épouser la voie sinueuse des digressions qui se présentent à l'esprit. (Et quel esprit primesautier.) Explorateur à Lausanne, l'auteur y quête Genève, *Saigon*, les forêts alentour, la Polynésie, Thomas Platter, l'étymologie de la Maladière, l'originalité d'un original (« Un homme avec tous ses cheveux »). Cette œuvre, par quel bout la prendre ? Elle a coulé de toutes parts, le flot déborde ... Vécues ou rêvées, car il arrive souvent qu'on écrive avant de vivre, qu'on écrive avant même de penser, les expériences qui forment la matière de ces écrits nous sont racontées par Cingria, Charles-Albert Cingria. Il nous revient d'empoigner l'extrémité de ce fil rouge et de ne pas le lâcher.

**L. C.**

## Quelquefois on aime éperdument un livre...

Quelquefois on aime éperdument un livre, et puis on le perd ou on le prête... et on ne le retrouve jamais. Car il ne faut pas croire qu'un imprimé est moins précieux qu'un manuscrit. Toute l'époque est là pour le démontrer : de splendides écrits disparaissent ou s'épuisent, et ils resteront introuvables malgré la fièvre des éditeurs à réimprimer l'essentiel ; mais ils ne savent pas ce qui est l'essentiel, ou ils sont mal guidés, et cela par quoi ils commencent – des classiques qu'on a déjà, ou de la curiosité dans le goût du jour, ou n'importe quoi qu'une camaraderie leur fait trouver sublime – le prouve assez.

Et puis il faut se souvenir des titres, des noms d'auteurs... et ce livre avait la première page arrachée !

C'était le récit de quelqu'un en Bretagne. L'écriture était extraordinairement concise et ardente. On eût pu la traduire dans toutes les langues tant il y avait de passion dans cela de sobriement ordonné mais de tout à fait juste qu'elle faisait éprouver. Chaque sentiment, bien à sa place, dictait un mot, et ce mot pouvait avoir son synonyme dans une autre langue, mais pas son remplacement, tant c'était contrôlé par l'esprit et le sens, et ce sens était poétique au-dessus et au-dessous et au-dedans des mots, dans le tempérament même nettement perceptible de ce fantastique auteur.

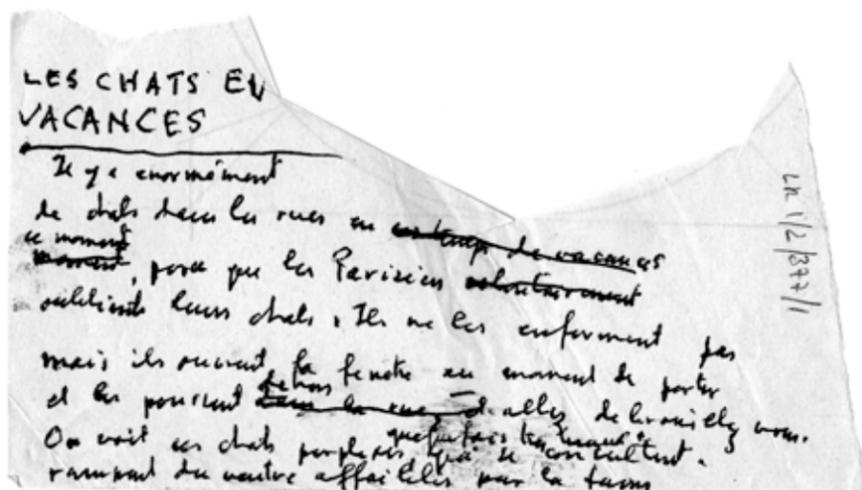
Il s'agissait d'un port et de voiliers dans une rade par un ciel gris. D'un hôtel, de sa fenêtre, le poète regardait charger des milliers de troncs d'arbres qui tombaient avec le bruit du tonnerre dans des coques qui s'enfonçaient. C'était une cargaison de madriers pour soutenir des mines – des couloirs ou corridors de mines – et la commande était faite pour Cardiff en Angleterre, à deux jours de là si le vent était bon ; et ce garçon s'était laissé fasciner des heures par cet extraordinaire spectacle et surtout par cet extraordinaire bruit, ce fracas inouï de ces troncs happés par les grues et tombant avec violence dans ces grandes coques sonores ; puis, causant avec les hommes et buvant avec eux, il avait tout oublié. Le navire, qu'il visitait, avait pris le vent et, aucune embarcation ne pouvant le ramener à terre, il avait après deux jours pris pied sur le sol de l'Angleterre au milieu d'une fête foraine. Londres n'était pas loin. Il vit Londres ? Non. Il ne vit que les diligences partant en très bel ordre pour cette capitale. Autrement, il vit son cœur et explora son être comme jamais il ne lui avait été donné de le faire si bien. Mais cela, je ne puis le redire, tant c'est sublime à cause de la force extraordinairement sobre et incolore des termes qu'il emploie. Je voudrais citer, me souvenir. Rien. Ce livre est perdu. Personne n'y a sans doute jamais fait attention. Mais le récit, la suite ? Est-ce que je me souviens ? Il manquait encore des pages. Il y avait là le secret d'un grand style. Et quelle âme, mon Dieu ! Quel inconcevable ami ce fut pour moi ! Quel crime d'avoir prêté ou égaré ce livre !

Mais enfin le récit, l'histoire, la suite ? Oh rien ! Il pénétra je crois dans un labyrinthe – un de ces labyrinthes anglais de villes pauvres où il y a des boas et des vélocipèdes – et ne reprit connaissance qu'en pleine mer alors que déjà les promontoires de Bretagne entamaient les étoiles.

Charles-Albert *CINGRIA*

Inédit non daté, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/430/1-2). A paraître, dans une version annotée et commentée par Marie-Thérèse Lathion, dans le deuxième volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).

## Les Chats en vacances



Il y a énormément de chats dans les rues en ce moment, parce que les Parisiens oublient leurs chats. Ils ne les enferment pas mais ils ouvrent la fenêtre au moment de partir et les poussent dehors – allez débrouillez-vous. On voit ces chats perplexes quelquefois très beaux qui se consultent, rampant du ventre affaiblis par la faim.

Inédit datant vraisemblablement de la fin des années 1940, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/377/1). A paraître, dans une version annotée et commentée par Marie-Thérèse Lathion, dans le deuxième volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).

« Parlons plutôt du liquide, car manger sans boire n'a décidément aucun sens. La carte est devant vous, que choisir ? Eh bien le meilleur de ce qui s'offre, et, dans le doute, les conseils du garçon ne sont pas à négliger. D'abord le vin des régions que nous traversons ? Je ne sais pas. Je pense au Valais, plutôt. Non, peut-être. D'abord des vins vaudois, et il y en a de résolument fameux. Ensuite, peut-être aussi, du Neuchâtel noir qui est tellement dictant de noblesse et de fine calme douceur, comme est cela à quoi convie son étrange lac au ciel bas – triste et bas. Ensuite, alors certes, subitement du Valais. Du Sierre ou de l'Ardon sec, muscat, pierreux, célébrant, fusillant, sublime. »

(«Le Wagon complainte», 1947)

## Abracadabra, Charles-Albert Cingria !

par  
Jean-Dominique HUMBERT

« Mon âge : douze ans et demi et trente-six mille ans. Mes origines : le paradis terrestre. »

Que voulez-vous, c'est ainsi chez Charles-Albert Cingria ! A peine avez-vous poussé chez lui la porte d'une page que vous voilà emporté dans l'aventure. Joyeusement sonné par ce temps qui bat au génie de l'enfance, celle qui guette de partout la vie – et cet autre qui concurremment se souvient, respire aux lointains âges de l'histoire et des civilisations.

Vous avez poussé la porte et déjà ça déménage. Ça vous requinque. Ça vous remet. Ça vous découvre comme jamais. Ça vous dit la vie à bout portant.

Allez, vous voyez bien. Vous courez des mondes. Voilà vous y êtes. Là, avec *Brunon Pomposo*, vous n'avez de cesse. Vous grimpez dans les jours. Et tenez, vous passez même les plus cocasses frontières, avec un balluchon rempli de « neumes » qui dérivent en « nomes » et en « aunes » dans les voix du douanier sarde et du suisse et qui trouvent cela très bien...

Une autre fois, vous êtes dans *Le Canal exutoire*, dans ces pas, dans ce regard : « De frêles actives vapeurs, un peu plus haut que la terre, roulent votre avance givrée. Je comprends que pour se retrouver ainsi supérieurement et ainsi apparaître et ainsi passer il faut ce transport, cet amour calme, et ce lointain feutré de bêtes, ce recroquevillement des insectes et cette nodosité des vipères dans les accès bas des plantes... »

Un autre jour, vous refilez aux *Florides helvètes* et vous n'y serez pas entré que le plus sérieux novembre s'en trouvera démuné. Comment résisterait-il à la dame russe de Genève, à l'explication des « trois fatidiques coups frappés à la porte », aux magasins de Berne, et à tout ce qui court dans ces pages, qui vibre et étincelle – et par exemple dans cette description des langues et du dialecte bernois. Comme dans ce réveil terrifié par un bruit. « Mais c'était peu de chose en comparaison de ce bruit. Ici c'est du bronze, du fort métal, et puis c'est des coups que ne peut pas donner un homme. C'est une machine, alors ? Non. Ça a une intelligence, vous comprenez, un désespoir, une volonté surhumaine et ardente de vaincre. Et quoi ? Je suis obligé de faire un effort pour deviner, mais j'y suis : c'était une volonté surhumaine et ardente de vaincre un obstacle privé de joie et d'accès vers la vie. »

Au guet de la vie, ces autres fois, où Charles-Albert Cingria vous a-t-il emmené ? Dans quelles chroniques ? Par quelles clartés dérobées, par quels festifs méandres ?

Mais à l'instant vous vous seriez arrêté à Pétrarque, dont Charles-Albert Cingria dit : « Quand Rossignol tombe, un ver le perce et mange son cœur. Mais tout ce qu'il a chanté s'est duréfié en verbe de cristal dans les étoiles ; et c'est cela qui, quand un cri de la terre est trop déchirant, choit, en fine poussière, sur le visage épanoui de ceux qui aiment. »

Vous lisiez cette « fine poussière » et vous vouliez alors revenir aux *Musiques de Fribourg* et à sa traversée enchantée qui se termine avec l'évocation de cet « homme qui, écrit Charles-Albert Cingria, aimait les roseaux, comme moi, les cailloux, les îles et les grèves de rivière. Et puis un jour il partit pour l'Inde. Il y avait plus de cent personnes à la gare pour l'accompagner. Et l'on ne sut rien depuis, plus jamais rien. Il a dû se dissoudre ou monter en fumée sur quelque tertre craquelé au chant des hymnes. Jusqu'au jour où il retombera en pluie d'or, et nous comprendrons beaucoup mieux tant de choses. »

J.-D. H.

« Je ne puis supporter les bruits périodiques. Quelquefois cela ne vient pas de vous ni de votre engin. Ce peut n'être simplement que quelqu'un qui marche, ou le maillet de quelqu'un qui pour les enfoncer frappe avec insistance sur des tuteurs dans les vignes. Une fois aussi il m'arriva de croire que mon pneumatique était sorti de son enveloppe et allait éclater. C'était un petit cri que j'entendais, un petit cri comme d'un lièvre blessé à mort qui est sur le point de rendre l'âme. Ce qu'il y a de mieux c'est que ce n'était pas mon pneu, mais effectivement ce lièvre. »

(*Le Parcours du Haut-Rhône*, 1944)

## Cingria, poète du détail

par  
Cyrille FRANÇOIS

Comme beaucoup, sans doute, je suis longtemps passé à côté de Cingria en le prenant pour un érudit épris de musicologie et d'histoire médiévale qui publie des textes abscons partiellement en latin, ou peut-être pour un écrivain-cycliste qui parcourt la Suisse à vélo la plume à la main. Je ne sais plus exactement quelle image réductrice j'avais de lui, mais je me rappelle la surprise que j'ai eue en lisant *Bois sec Bois vert* d'un œil un peu plus averti. Je me souviens particulièrement du début passionnant de « Recensement », le texte qui ouvre ce recueil :

Cette phrase : *On cire à la perfection un soulier mais pas deux*. Fallait-il une virgule avant mais ? Non, car cela est pensé (part et aboutit) d'un seul trait. La ponctuation doit être rythmique, respiratoire, gymnique, stratégique, anagogique, paragogique, topologique, logique, sophistique, philosophique, poétique. A la fois ? Je ne nie pas que chacune de ces initiatives ne contredise l'autre.

J'aime cet incipit pour plusieurs raisons. La première tient au rythme si particulier de l'écriture de Cingria. L'étude de ses manuscrits montre à quel point l'auteur est sensible à cette question, ajoutant et supprimant des virgules, retournant les phrases, usant et abusant du point-virgule. Le recours aux listes, comme ici, participe de cette recherche constante du rythme juste qui donne à son œuvre une dimension poétique très caractéristique. Je ne peux m'empêcher de mettre en relation les considérations de cet incipit avec la pensée de Meschonnic : « La ponctuation dans la poétique d'un texte est sa gestuelle, son oralité » (*La Rime et la vie*, Gallimard). Dans le début de « Recensement » comme dans les autres textes, qu'il s'agisse de « récits », d'« essais » ou de « propos » (pour faire référence aux titres des volumes à paraître à l'Age d'Homme), je retrouve cette unité de l'œuvre portée par le rythme.

Ce que j'aime, ensuite, c'est cette manière de commencer un texte, et *a fortiori* un livre dans ce cas précis, par des réflexions sur le travail de l'écrivain – travail stylistique ici, mais aussi travail matériel, plus loin, avec des considérations sur le papier, l'encre, le buvard, la machine à écrire, etc. Cingria s'intéresse à tous les détails de son quotidien et a la capacité de porter au rang d'œuvre d'art des objets aussi incongrus que l'emballage d'un sac de « Sciure pour petits animaux », comme dans « Arrivée à Paris ». Nombre de ses textes se présentent sous la forme d'un récit à la première personne où l'auteur lui-même semble raconter son quotidien : il écrit sur ses amis, son appartement, ses voyages. On pourrait ainsi regrouper les récits sur la Suisse, ceux sur la Haute-Savoie, ceux sur Paris et la région parisienne, et avoir l'illusion de suivre Cingria comme dans un carnet de voyage. Ces textes ne sont toutefois pas des mémoires ou un journal : l'auteur ne décrit pas sa vie, mais s'en inspire pour créer des œuvres littéraires qui sont bien moins autobiographiques qu'il n'y paraît.

Une suite de textes, publiée dans les *Œuvres complètes* à paraître, me semble à ce propos très intéressante, car elle montre de quelle manière Cingria écrit en s'appropriant les sujets qui lui sont imposés. Le 4 avril 1952, Albert Mermoud, directeur

de la Guilde du Livre, demande à l'auteur un court texte sur le thème de la « gare » (ou « avenue de la Gare »). Cingria lui envoie « Arrivée à Paris », qui développe surtout celui de l'arrivée. Il n'offre pas de description de la gare elle-même, mais expose plutôt ce qu'elle symbolise pour lui, l'écrivain suisse installé à Paris depuis des années qui retrouve sa capitale après quelque voyage en Suisse ou en province. Dans ce dessein, Cingria utilise une anecdote dont la valeur ne réside pas dans sa fonction testimoniale, mais dans la capacité qu'elle a d'illustrer à quel point l'auteur est toujours prompt à s'émerveiller devant les moindres détails de la vie quotidienne et à redécouvrir Paris avec le même plaisir après toutes ces années. Le sac de sciure décrit dans le texte est l'un de ces détails qui font que, quarante ans après s'être établi à Paris, Cingria peut encore écrire qu'« il n'y a pas de lieu pareil sur le globe ». En somme, l'arrivée dans la capitale est bien plus qu'un déplacement géographique, c'est un changement de paradigme.

Ce très beau texte qu'est « Arrivée à Paris » n'est pas exactement ce que Mermoud attendait, car Cingria a oublié (ou omis le fait) qu'il était destiné à un livre sur *Lausanne* (mélange de photographies d'Henriette Grindat et de textes d'écrivains connus, à paraître à la Guilde du Livre). L'éditeur lui répond le 17 avril 1952 : « Je suis à la fois ravi et consterné en recevant votre beau texte. Ravi, parce que ce texte ne se peut comparer qu'aux meilleurs de ceux que vous avez produits, mais consterné parce qu'il concerne "Paris" et non, comme je vous l'avais demandé : LAUSANNE. » Pour honorer la commande, Cingria envoie alors un texte sur la gare de Lausanne, non titré et encore inédit de nos jours, qui débute comme terminait « Arrivée à Paris » : sur le peintre Auberjonois et des peintures de chats. Une ébauche de ce texte est écrite au dos même de la lettre de Mermoud. Et s'il parle bel et bien de la gare de Lausanne, il s'agit là encore davantage d'un récit d'impressions que d'une description de l'édifice : Cingria y évoque, comme dans plusieurs autres textes, la blondeur « celtique » des enfants et son ami Auberjonois. Grindat ne trouvant cependant pas de photographie pour illustrer ce texte « de manière satisfaisante », l'éditeur demande à l'auteur une nouvelle production, pour servir cette fois de légende à une série de photographies imposées. Ce sera « *Veni, vidy, vici* ». « Arrivée à Paris » a quant à lui été publié l'année suivante dans le *Bulletin mensuel de la Guilde du Livre*.

Dans ses écrits les plus personnels comme dans les textes de commande, Cingria s'inspire des détails de sa vie quotidienne, de ses voyages, de ses amis, mais il parvient toujours à rendre son expérience universelle. C'est pour moi un *poète du détail*, et il faut le prendre très au sérieux lorsqu'il écrit :

Qu'on excuse ces détails, mais, dans le fond, cela n'en est pas : c'est l'essentiel. Je veux dire que ce qui aux gens apparaît détail est ce qui pour nous répond à la plus stricte notion de l'essentiel. (« *Chronica viridis* »)

C. F.

Les trois textes évoqués (« Arrivée à Paris », « *Veni, vidy, vici* » et l'inédit « [Quelqu'un qui dans ce bas siècle...] ») sont à lire, enrichis de notes et de commentaires, dans le premier volume de *Récits des Œuvres complètes* à paraître (l'Age d'Homme, 2011, pp. 827-831).

## Chronique caniculaire

Est arrivé dans ma chambre quelque chose comme un avion cette nuit. J'ai réfléchi que cela devait être un de ces noirs insectes énormes attirés par la lumière. Et je n'ai même pas regardé. Ah mais le lendemain quand le soleil déjà cruellement dardait, quelle chose lamentable s'est offerte à ma vue! Oui, c'était bien une démesurée cétoine, le dos renversé, donc les pattes en l'air et bougeant encore au milieu d'un peuple de sales hideuses petites fourmis qui s'acharnaient pour lui ôter le fil de vie. Et elles paraissaient y réussir – oui réussir cette chose injuste et monstrueuse – lorsque je compris que j'avais un rôle à jouer oui un rôle de géant, de géant de Gulliver. Je pris l'insecte par le dos et le nettoyai sous le robinet. Cette eau dut lui faire du bien après toutes ces brûlures entre les pattes et les plis de la tête et partout. Mais il était à la mort et ce que je faisais était peut-être inutile. Je n'en continuai pas moins, outré contre les fourmis et plein de déférence pour ce noble animal. Et quand je l'eus rendu à sa dignité et remis dans sa position normale et capable de défensive – s'il en avait encore le sens – j'allai le placer sous les branches d'une plante à l'abri du soleil qui l'aurait encore fait souffrir, et je retournai aux fourmis qui étaient encore massées en quantité innombrable à l'endroit où avait commencé de se perpétrer ce hideux drame. J'étais le géant dans Gulliver. J'empoignai mes savates à semelles de caoutchouc et les exterminai toutes. Pas une ne devait subsister – pas une. Cela me prit au moins dix minutes, mais j'y eusse dépensé une heure et plus s'il eût fallu, tant la révolte contre un procédé pareil avait envahi mon âme! Car c'est superbe un de ces coléoptères comme celui-ci, superbe et de grande taille et noble – noble, je le répète – et digne en tout point de compassion et d'extinction de tout autre sentiment devant des circonstances surtout comme celle-là.

**Charles-Albert CINGRIA**

Inédit datant de 1953, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/369/1-2). A paraître, dans une version annotée et commentée par Pierre-Marie Joris, dans le deuxième volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).

## Copyright by...

Un jour, j'avais pris le train, et après bien des tours et des tours de roues, et des tours de roues et des tours de roues, j'étais arrivé à Francfort-sur-le-Main.

J'étais moulu et rompu mais ravi.

A côté de la gare il y a ce grand frais qu'est cette cathédrale, avec ces juges à cannes qui sont les suisses, en manteaux qui traînent de pourpre sombre. Et j'avais entendu les doux confidentiels de l'orgue, et des voix finalement d'enfants qui étaient pures. Et puis j'avais vu une grande place carrée avec une population éclatante. Et puis je m'étais répandu vers des ruelles évidemment en descente vers le fleuve, ce fleuve, le Main ; et, là, dans un vieux coin aux poutres brunes piquées de vers qui sont des chrysalides de papillons dévolus à la joie, on m'avait servi ce que je voulais : effectivement un très long poisson bien pointu, bien immobile, bien sec, avec du sel gros sur le dos et dépassant de six fois au moins l'assiette qui lui servait de support.

J'étais enchanté de ce dirigeable et de la vie et de l'Allemagne, décidé que j'étais à adopter n'importe quelle patrie, étant donné que j'étais tout neuf dans l'univers.

Je mangeai très lentement ce poisson. Et je l'arrosais avec quoi ? De la bière ? Non. J'aime beaucoup la bière mais pas le matin. Je l'arrosai avec un superbe cordial clair qui est des caves de ces lieux, qu'on m'avait servi d'autorité.

N'est-ce pas que c'est beau, et que je devrais m'arrêter là, car il n'y a aucunes considérations ultérieures, surtout pas politiques ? Je ne m'apercevais d'ailleurs pas que j'étais en Allemagne : je m'apercevais que j'étais sur la terre et que la vie ainsi belle est un des plus suaves étonnements de l'être.

**Charles-Albert CINGRIA**

Inédit datant de la fin des années 1920, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/246/1-3). A paraître, dans une version annotée et commentée par Aline Berger, dans le premier volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).

# Grimoire

A un faux jeune.

Monsieur, bien cher Monsieur

J'ai eu un peu de peine à lire votre lettre à cause d'une écriture qui ressemble à tout autre chose que ce qui est en droit de s'appeler une écriture – plutôt une véritable moulinet de moustiques. J'ai néanmoins cru deviner que vous reprochiez à quelqu'un (évidemment pas à moi) des contradictions dans un texte livré aux presses.

Voulez-vous avoir mon sentiment là-dessus – je veux dire sur les contradictions ?

Quelqu'un, disons le roi Salomon, a non seulement le droit mais aussi le devoir de se contredire s'il a la corpulence morale et physique de le faire. Un autre par contre n'a absolument pas le droit de dégager d'une pure logique ce qu'il s'autorise à appeler la vérité. Ou s'il le fait, il ne mérite que le silence. Il n'y a pas de mérite sans talent et pas de talent sans être.

Avant tout ce qui importe c'est le soupègement d'un être. Je veux dire si quelqu'un a ce potentiel et ce poids ou s'il n'en a pas.

Pour revenir à cette question de pattes de mouches, c'est à savoir d'écriture telle qu'est la vôtre, je vous conseillerais beaucoup d'apprendre à former des lettres. C'est si simple et guère épuisant ! Je ne veux aucunement vous offenser mais je ne puis m'empêcher de constater que ceux qui écrivent mal (je veux dire qui n'apportent aucun soin à être intelligibles dans l'arrondissement des lettres) semblent désirer le mépris plus qu'autre chose. Il y a dans leur grimoire comme une intention de masquer le vide qu'accorde la prolixité : ce n'est, bien entendu, pas ce que je vous reproche à vous ; mais essayez ce que je vous dis. Commencez par a, par b, en y mettant de l'amour. Les facteurs – car la Poste est honnête – vous comprendront et beaucoup de vos lettres, dont vous vous étonnez qu'elles restent sans réponse, parviendront à leurs destinataires sans encombre. Mais, je vous en prie aussi, éclaircissez un peu votre pensée et ne me posez pas des questions de savoir-vivre aussi élémentaires que celles qui font l'objet de votre dernière lettre.

Néanmoins tout à vous.

C.-A.

P. S.

Pourquoi ne vous achèteriez-vous pas une machine à écrire ? Mais encore là, j'aurais bien des recommandations à vous faire ! Ne prenez pas un horrible papier – un papier qui sent le cabinet, comme vous ne manquerez pas de le faire – et observez des marges, et donnez aux alinéas l'espace voulu. Enfin changez le ruban dès qu'il pâlit. Dois-je vous avouer que, rédigé à la main ou à la machine, l'art de l'écrivain réside surtout dans ces questions de chancellerie. Il faut qu'apparaisse le goût – eh certes, il y a un goût – même si une déperdition de temps y est affectée. J'abomine le désordre et ce genre têtes de linottes de trop de gens qui prétendent à s'imposer dans le monde alors qu'à ce moment surtout il n'y a guère de place. Véritablement, ceux qui font comme vous (qui écrivent si mal pour exposer prolixement l'injustice dont ils sont victimes étant donné l'inconstable génie dont ils sont pourvus) on les expédie, comme vous semblez le mériter, d'un ample solide coup de pied dans le derrière.

**Charles-Albert CINGRIA**

Inédit datant de la fin des années 1940, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/65/3/2). A paraître, dans une version annotée et commentée par Daniel Vuataz, dans le deuxième volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).

---

« Il faut sans retard que je dise que j'adore les vieilles dames russes. C'est prodigieux ce confort d'âme – et physique aussi – qu'elles réussissent à réaliser, positivement avec rien. »

(*Florides helvètes*, 1944)

« Je suis à Berne au buffet de la gare. Je comprends que c'est ici et pas ailleurs qu'est le centre du monde : le vrai lieu de l'authenticité. »

(« La Grande Ourse », 1927)

## Il n'y a qu'à se promener

par  
Agnès *DARGENT*

Les sacoches lestées de vivres et de *lectures* – là se trouve quelque drame sur lequel il me faudra revenir un peu plus tard –, jupette ras le bonbon voletant sur mes cuisses – vous n'ignorez pas qu'un short, pire, un cuissard, ruinerait mes espoirs d'amadouer ce chat sauvage, fin civilisé amateur de gambettes –, ainsi donc, lestée de bagages et court vêtue, je pars cycler vers les pentes du Salève, espérant toujours tomber sur mon rouleur mirifique, solfieur de cantilènes, mon pneumatique poète.

Ne me rappelez pas, chagrinés comme vous êtes, qu'il chemine depuis belle lurette sur d'autres voies lactées et jusque dans les jardins d'Eden, c'est de lui que je tiens en si précieuse estime la sensation, l'instant et sa révélation, sa promesse de résurrection. Avec cette foi chevillée au corps et à l'âme, chaque route qu'emprunte mon vélo peut être un chemin de Damas, ou, affamée, en quête de côtelettes et de bière, chaque étape, Emmaüs.

Nul besoin de l'avoir rencontré rue Bonaparte, au buffet de la gare de Berne, vrai ombilic du monde, ni à l'auberge de l'Onde, inutile d'avoir descendu en sa compagnie quelques décis, ou, en hasardeuse glissade, une levée de terre et de graviers non loin d'Angers, je suis née trop tard, je ne suis pas vaudoise ni levantine, mais du Comtat Venaissin, l'Enclave des Papes qui n'était pas la France. Dans mes veines coule un sang tout provençal, d'un grenache rouge sombre. La langue de Sordel chante à mes oreilles, et on ne compte plus chez moi les félibres honorés à Orange, tous disciples de Pétrarque et de Mistral... Par ailleurs, je suis coutumière de départs inopinés, cyclopédiques et contemplatifs, n'est-ce pas là une autre raison d'espérer un miracle ?

Vous savez, je l'ai déjà aperçu au loin, coiffé de son béret basque, les poches de son veston bourrées d'agrestes poires pour la soif, courbée sur son vélo au guidon retourné sa silhouette, immarcescible et furibonde, d'une énergie bridée de grosse machine qui m'intimide et me donne à réfléchir sur mes propres forces, assez risibles ainsi chargée et livrée à l'exigence de la pente.

J'ai souvent admiré son allure de centaure, d'homme-auroch combiné à cette allégresse de mouvement dans le bas du corps, une surprenante agilité de jambes, celle de l'hippopotame qui traverse en dansant sur ses pointes de petit rat de l'Opéra le fleuve Bandama ou le Nil des gracieuses fresques Pompéiennes.

A ce point de mon petit récit, nous devons revenir au drame suggéré plus haut : ces fameuses *lectures*, emportées pour mon voyage en montagne, aussi indispensables que les victuailles. Or, le livre le plus nécessaire à cette expédition, *Pendeloques alpestres*, restait introuvable dans ma bibliothèque, sous mon lit, sur la table de cuisine encombrée de toutes sortes d'objets, et, en dépit de fouilles méthodiques, je ne pus mettre la main dessus. Désespérée, il fallait me résoudre à partir sans ce petit bijou, jurant de ne plus jamais, au grand jamais, prêter à un indélicat celui des livres auquel on tient beaucoup plus qu'aux boucles d'oreille, très anciens camées finement ciselés en profils d'impératrices romaines, héritées d'une mère modestement coquette.

Chemin faisant, grim pant dans le Bugey, je ronchonne sous les grands sapins, taraudée par l'absence dans ma sacoche des *Pendeloques alpestres*, épuisé qui plus est, perdu à jamais, et tout en pédalant avec rage dans le col du Cendrier, je fulmine tant et plus !

Mais, quel est là-bas ce cycliste ? Je vous l'avais prédit, justement le voilà, quelques lacets plus haut, donnant du Josquin des Prez à pleine gorge ! Tel qu'en lui-même enfin, l'éternité le change en troubadour de haut lignage c'est avec aisance et noblesse qu'il fourbit au soleil *ses jantes en duralumin*.

Surexcitée, je passe une couronne, puis deux, enfin tout le braquet possible, debout sur les pédales il faut rattraper cet inestimable compagnon de route avant qu'il ne bascule de l'autre côté et ne disparaisse, encore une fois, dans une vallée noyée d'ombre...

Il est toujours là, trois contours plus haut, il s'élève régulièrement, peut-être sent-il qu'il est suivi – tout le monde connaît cette sensation, un cycliste, un chien, du genre saint-bernard, qui restent à bonne distance derrière vous, toujours la même, avec obstination, et vous avez beau vous arrêter pour voir ce qu'il en est, en avoir le cœur net de cette agaçante filature, le suiveur s'assied, prend l'air détaché, et s'ébranle à nouveau dès que vous repartez, furieux, méditant quelques jets de pierres.

Peut-être va-t-il se retourner, poser pied à terre et me crier une invitation aussitôt balayée par les palmes des sapins, ou, insensiblement ralentir sa cadence et me laisser le rejoindre ?

C'est là mon désir le plus cher, je monte au train, appuyant de toutes mes forces sur les manivelles... Voilà, la jonction est faite, le souffle court, je le salue comme si on s'était quittés la veille et on roule en silence, fantômes filant dans les avoines folles pour des siècles et des siècles.

le persil journal le persil

Après le Bugey et le Salève il m'emmène zigzaguer lentement dans les lacets des routes valaisannes, on dort dans un train qui berce de pleins wagons de zouaves, on va glisser sur les bords sablonneux de la Loire à peine éclairée par la lune, ou on reste des jours entiers assis dans le trèfle à regarder des petits riens dans sa lorgnette – le petit bout offre aussi quelques observations saisissantes, d'infimes variations et le tournis quand on pense aux chambardements apocalyptiques que Dieu s'ingénie à nous mitonner...

On note sur une portée musicale les crissements d'élytres dans les herbes hautes et les triolets que font, depuis la berge, quelques facétieuses rainettes, on s'enivre de l'odeur d'huile que la burette a déposée sur nos chaînes.

Nous rions, au plus fort d'un orage littéralement fracassant, de la piteuse déconfiture d'un angora sourd comme un pot, surpris par les trombes d'eau, sa fourrure toute raplapla.

Attablés au café des Philosophes, en buvant du Dezaley, on se gausse de *la volonté d'être moderne* avec cette futilité à ce point de commande affichée haut et fort partout autour de nous.

Parfois, nos vélos couchés dans un buisson d'épines – il faudra marquer d'une croix l'emplacement sur la carte d'état-major pour les retrouver, prier pour que les chambres à air ne soient pas percées – on marche à travers vorgines, halliers embroussaillés, on longe des fonds de gorges aux calcaires feuilletés, griffés d'incunables qu'il m'aide à déchiffrer, l'index mouillé de salive.

Longues marches qui nous laissent exaucés de fatigue et font nos *fortifiantes délices*. Renversantes expéditions en liberté grande à travers ces territoires d'une sauvagerie inchangée depuis Mérovée, d'une incongruité folle si proches d'usines de décolletage, de stations-service et de zones artisanales aux hangars hauts comme des cathédrales.

Au bord de l'Arve, à la table d'un café restaurant, je l'écoute célébrer sangliers, lièvres experts à la nage et à la fuite, vipères et autres bêtes divinement pourvues de l'intelligence des gouffres, des courants et des pièges.

Avec l'opulent chat pêcheur de l'auberge nous partageons une assiette de friture et nous dégustons la part d'imprévu, d'ingratitude et d'indépendance que nous réserve notre convive dès qu'il a eu mangé assez d'éperlans. D'une formidable détente, il a voltigé par la fenêtre ouverte, faisant la preuve de ce sens du spectacle qu'ont les bêtes, de la dramaturgie aussi avec sa maîtrise du rebondissement dans le déroulement de notre festin de poissons, attraction d'autant plus récréative qu'il avait usé de poignantes précautions d'infirme, dignes d'un vieux comédien pour s'installer à table.

Enfin, lichotant un Cognac nous causons *avec un va-nu-pieds aux fines articulations tachées de mûres*.

Dans les alpages où se déroule la frise de millefleurs aux motifs d'arbrisseaux chargés de grives et de baies, il parle latin pour décrire la Chambre du Cerf, les rinceaux de vignes et de chênes, les rossignols en cage, la Rose d'Or au saphir, tandis qu'insensiblement, il gagne du terrain. Alourdie par notre banquet, transpirant pour traduire son récit, je peine à le suivre. Inexorablement, j'ai beau tendre l'oreille, sa voix s'amenuise, il disparaît peu à peu, comme à l'arrière du métro d'Ouchy il s'amuse de devenir toujours plus petit aux yeux de ceux qui le voient partir...

Restée seule dans le vent des hauteurs, sans mon petit livre ni mes pendeloques de corail tintinnabulantes à mes oreilles, je poursuis ma route et mes songes, munie comme d'un sacrement des joyaux de Cingria aussi minutieux que spirituels.

A. D.

## Funambule

par

Laurence CHAUVY

Morte de fatigue, rampant comme un serpent, j'ai voulu répondre à la demande...

Impossible. L'œuvre ruait dans les brancards, la personnalité du cocher échappait à toute évaluation.

Pourtant, les phrases sonnaient, légères, bribes, bribris rafraîchissants (les embruns emplissaient les yeux de tendresse et d'épouvante).

J'ai répondu à la demande et le texte sortait grave. Je me sentais du plomb dans l'aile – exactement l'inverse de la plume, voltigeant et exempte de grenaille.

Bon, ai-je dit à mon papier, allons-y. Il n'est pas question de toi, d'ailleurs (tu es trop blanc, trop doux), mais du papier vergé, jauni et grumeleux, d'une ancienne édition enrubannée, oh l'odeur de ce papier. D'ailleurs il n'était pas non plus question de ce papier (touché des doigts, avant moi, de mon grand-papa), hormis son contenu : illusion semblable à

l'illusion picturale induite par la perspective.

Je songeais à Charles-Albert Cingria comme à un funambule. Il allait sur son fil, là-haut, son corps épais, ses doigts de fée, jamais il ne tombait.

Ses mots, ses pensers, et autres insectes, descendaient vers nous, on aurait dit – des bulles de savon.

L. C.

« Je déteste prendre l'ascenseur avec quelqu'un, et qu'on se fasse des politesses. Or, précisément, devant la cage, il y a un jeune homme qui attend cet engin et l'occasion, à mon égard, de faire acte de solidarité. Je coupe court en lui déclarant que mon intention n'est nullement de prendre l'ascenseur, puisque j'habite au rez-de-chaussée, mais seulement de lire mon journal à cette place. »

(« Promenades dans Paris », 1929)

Charles-Albert au marché rue de Seine. Dessin de Géo Augsbourg, crayon sur papier, sans date. © Collection particulière.



Géo Augsbourg

CHARLES ALBERT  
Au marché rue de Seine

## Rue Cingria

par

Nicolas *LAMBERT*

J'ai dernièrement découvert, dans ce quartier de bistrots pris en étau entre la rue de Carouge et le boulevard de la Cluse, la rue Cingria. Non pas en Christophe Colomb, drapeau à la main – d'autres l'ont fait avant moi, sans parler des indigènes qui en connaissent les moindres recoins – mais en simple passant. Son nom m'était familier, à plusieurs reprises j'étais même passé devant sans l'avoir empruntée. Sitôt dit sitôt fait, j'avais devant moi un mois pour la rendre.

Ce fut en réalité largement assez tant elle était courte. C'est au prix de furieux raccourcis que la rue Cingria arrive à ces petites dimensions. « Ensuite j'allai au Collège. Ensuite je revins du Collège. Ma mère était affaiblie, mes frères à la milice, mes sœurs mariées. » Pas étonnant dès lors que la rue Cingria vous mène en quelques enjambées en Chine, ou à Pfiffi, ce qui revient au même car dans la lumière de cette ruelle la Suisse alémanique c'est déjà l'orient, exotique en ses villages nocturnes qu'on traverse à pied. C'est une rue sans voitures. Phénomène rare, même en zone piétonne, que cette douce absence du reflet métallique d'un ayant droit ou d'une camionnette de livraison ! N'y voyez pas de la nostalgie (je n'ai pas connu le temps des carrioles) mais une simple affaire d'esthétique, le goût pour ces bâtisses livrées entières à l'œil dans leur peau de pierre.

Bref, la rue Cingria vous mène vers une époque (je me plais à penser que c'est un endroit) pédestre, où l'homme, seul dans la grande nuit, sous la Grande Ourse, est en proie au fantastique. On y rencontre d'anciens amis morts depuis peu, d'anciens monarques venus saluer Beethoven, d'anciennes vues du Pont de la Machine.

Mais ces pérégrinations ne se font jamais dans la sueur de l'effort, ni dans celle de la chaudière de locomotive – j'ai fait une partie de la rue en train à vapeur, c'est vrai. On flotte de lieu en lieu, voyage elliptique qui malmène temps et espace pour accéder aux caprices d'une narration funambule, aux humeurs de l'imaginaire. « Je n'appelle pas ça des voyages, c'est de la rigolade. » C'est cela, des numéros de cirque qui font penser à du Devos, de l'humour fin et absurde : comme ces deux flèches, l'une empoisonnée, l'autre non. Mais laquelle ? « Toutes les deux ont des bouchons : la non empoisonnée autant que l'autre, de peur que ce soit l'autre la non empoisonnée... alors je ne sais... »

N. L.

## Cingria et moi

par

Claude *TABARINI*

Était-ce le lys rouge ? L'on dit de certains qu'ils ont la main verte ou le coup d'œil américain, moi ça serait plutôt le coup d'œil livresque qu'aussitôt relaie la main, dans le mouvement de la préhension, bien entendu. Ce qui conduit logiquement à m'attribuer aussi la capacité de la main leste (pour ce qui est de la main baladeuse c'est autre chose encore), l'essentiel étant de ne pas avoir les mains liées. Car le livre vaut infiniment plus que l'or ! Je devais avoir seize ans et tenais en main donc, ce petit volume tout ensemble noble et pauvre comme il convient à cet art, au titre énigmatique du *Camp de César* dont le lettrage rouge liséré de blanc répondait à l'écussonnée fleur. Les artisans vêtus de noir s'appelaient Charles-Albert Cingria et Géa Augsburg. Je le dégustai en pays de truites et chanterelles. Quelques maisons à peine portant le nom de La Bâtie où est un pont sur la Versoix. Venant du bois, l'étroite route en lacets conduit jusqu'au fond de la combe. Là est une auberge, quelque Relais des Chasseurs de livre d'images. Elle se tient là, quasi à cheval sur les eaux, à l'angle du vieux pont. Une étroite terrasse surplombe la rivière à l'endroit où elle atteint le pont. A la nuit tombée, dans la pénombre des lampions le rucher des conversations le dispute au chant de l'onde parcourue d'éclairs vifs comme des sauts de carpes. Peu à peu le froid monte de la rivière. On regarde les étoiles et le pas d'un sanglier bruit dans la nuit. Tout autour la forêt qui se presse sous la lune nous entoure de son ombre en collier. En face, de l'autre côté de la route est une vaste bâtisse qu'envahissent ronces et hautes herbes. De rares phares de voitures en trahissent la présence au sein du nocturne enchantement. Les sentiers sillonnent la campagne comme de secrets labours et s'enroulent en de cingriesques phrasés. Lucifer sous l'habit d'un œil de métal piqué de rouille promène son halo dans les grands bois tel un cyclope égaré. Au-delà de Bossy, de Sauvigny s'ouvre la France. L'on raconte que mon grand-père, fonctionnaire des douanes pêchait la truite de sa fenêtre et revenait parfois de sa ronde avec des vipères embrochées sur un bâton. Tout cela déjà est d'un autre temps et je me revois enfant dans le bus, avec ma grand-mère, bouche bée devant cet homme étrange, surgi de nulle part avec sa bicyclette. C'est bien plus tard, en voyant sa photo dans le volume que Pierre-Olivier Walzer lui a consacré chez Seghers, dans la célèbre collection « Poètes d'aujourd'hui » que je reconnus le foulard noué mi-pirate mi-ménagère assorti aux inénarrables blancs mollets. Entre-temps ma main leste et mon œil de lynx n'étaient pas restés inactifs, et c'est presque toute l'œuvre que j'avais acquise en éditions originales. Dans les années soixante on n'en trouvait guère d'autres. Depuis lors, éditeurs et universitaires de tous poils s'en sont occupés, allant partout vanter la selle Brooks aux craquements exquis. De temps à autres je reçois les *Petites feuilles*, comme directement tombées du ciel dans ma boîte aux lettres. Pourvu que ça dure, car pour ce qui est du bulletin de versement je suis un peu comme Charles-Albert, il m'en faut prier longtemps !

C. T.

LA 1/2/415/1

~~XXXXXXXXXXXX~~

NOMBRES INTERSIDERAUX

Nous étions dans un bureau, moi et un ami, et nous avions en tête une foule de projets non moins qu'une multitude de choses à dire, mais nous ne savions ~~pas~~ par quoi commencer.

- Vous devez être immensément fatigué<sup>s</sup>.

- Non, je baille parce que j'ai sommeil.

Et nous en étions là, lorsque cet ami eut la lumineuse idée de prendre un nombre très bel et très de cheveux souple et de se l'assujettir <sup>parfaitement sur</sup> ~~en équilibre juste au sommet de sa~~ tête. Il semblait alors avoir un bonnet de recteur d'université philadelpheenne ou de jésuite mandariné du Tribunal de mathématique de PÉKIN. Je le félicitai, mais il n'osait parler. Cet équilibre si parfait, il ne pouvait le concevoir sans une dépense d'imperceptibles et continuels mouvements compensateurs. Il ne s'en rendait pas compte, mais ce l'occupait et le grisait.

Désireux de participer à une joie aussi intense, je ne tardai pas à l'imiter. Des serviettes ou portefeuilles de ce genre, il y en avait en abondance dans ce bureau.

Ah quelle justification nous eumes ce jour là, et quelle victoire sur le cartésianisme! Nous étions comme deux masques vibrants et frémissants de châtaigner argente. Nous donnâmes probablement de grandes satisfactions à des anges citharides du grand ciel empirique, lesquels, <sup>(bien que)</sup> ~~n'en~~ bénéficiant pas, à cause de ~~leur~~ <sup>la</sup> libération de la pesanteur, ne purent que approuver chez les humains de tels <sup>(exceptionnels)</sup> moments de réassujettissement de l'être à ses primordiales données. Ce que nous faisions, sans mot articuler, était une danse et, dans le même temps, une prière du plus <sup>argente)</sup> ~~beau~~ vif.

## Nombres intersidéraux

Nous étions dans un bureau, moi et un ami, et nous avions en tête une foule de projets non moins qu'une multitude de choses à dire, mais nous ne savions par quoi commencer.

– Vous devez être immensément fatigué ?

– Non, je baille parce que j'ai sommeil.

Et nous en étions là, lorsque cet ami eut la lumineuse idée de prendre un sombre très bel étui de chevreau souple et de se l'assujettir parfaitement sur sa tête. Il semblait alors avoir un bonnet de recteur d'université philadelphienne ou de jésuite mandariné du Tribunal de mathématique de Pékin. Je le félicitai, mais il n'osait parler. Cet équilibre si parfait, il ne pouvait le conserver sans une dépense d'imperceptibles et continuels mouvements compensateurs. Il ne s'en rendait pas compte, mais ça l'occupait et le grisait.

Désireux de participer à une joie aussi intense, je ne tardai pas à l'imiter. Des serviettes ou portefeuilles de ce genre, il y en avait en abondance dans ce bureau.

Ah quelle justification nous eûmes ce jour-là, et quelle victoire sur le cartésianisme ! Nous étions comme deux masques vibrants et frémissants de châtaignier argenté. Nous donnâmes probablement de grandes satisfactions à des anges citharèdes du grand ciel empirique, lesquels, bien que n'en bénéficiant pas, à cause de la libération de la pesanteur, ne peuvent qu'approuver chez les humains de tels exceptionnels moments de réassujettissement de l'être à ses primordiales données. Ce que nous faisons, sans mot articuler, était une danse, et, dans le même temps, une prière du plus argenté feu vif.

Charles-Albert *CINGRIA*

Inédit non daté, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/415/1). A paraître, dans une version annotée et commentée par Marie-Thérèse Lathion, dans le deuxième volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).

---

## Un fou rire mémorable

par  
Isabelle *RÜF*

Les amoureux de Cingria forment un petit cercle qui veille jalousement sur le culte de l'écrivain et dont les membres se reconnaissent entre eux. Ils peuvent citer des passages entiers de leur auteur fétiche, gloser à perte de vue sur tel ou tel aspect d'une œuvre qui compte tant de registres ! Au début de 1991, au Centre Culturel suisse de Paris, une table ronde réunissait la fine fleur de ce club presque secret. Jugez-en : venus de Suisse, Nicolas Bouvier et Jean Starobinski ; le poète Jacques Réda, grand arpenteur des rues de Paris, l'écrivain d'origine valaisanne Georges Borgeaud, descendu de son nid de Montparnasse ; le comédien Fernand Berset. Ce fut, on peut l'imaginer, un assaut d'érudition et d'imagination. Il a été question de la civilisation de Saint-Gall et de l'inventivité scientifique de Cingria, qui n'hésitait pas à sacrifier la vérité historique à la beauté de la démonstration. On a loué son écriture, évidemment, savante, toujours surprenante. Chacun y est allé de son hommage, exemples à l'appui.

C'est alors que Jean Starobinski a voulu citer un texte narratif dans lequel Cingria raconte les préparatifs d'une balade à vélo. Je serais bien incapable de donner les références de ce fragment, je ne fais pas partie du cercle des intimes, mais tout véritable amateur l'identifiera sans peine. Il me semble l'avoir croisé dans le volume de la collection « Poche Suisse » paru à L'Age d'Homme, l'éditeur à qui l'on doit les monumentales *Œuvres complètes*.

Dans ce passage, le départ du promeneur est sans cesse remis pour toutes sortes de raisons, et ces incidents minuscules sont détaillés avec la verve, la précision, l'emphase et la noblesse qui sont la marque du style de Cingria, ce qui suscite un de ces décalages dont il a le secret. Jean Starobinski commence à lire le texte, et peu à peu, le fou rire le gagne. Il rit, il rit, tente de se ressaisir, reprend sa lecture, est à nouveau étouffé par le rire ! Dans cette assemblée solennelle, l'hilarité du grand critique genevois était la plus belle démonstration du génie de Cingria.

I. R.

On peut encore rire avec Staro : des extraits de cette soirée ont été diffusés sur RSR (Espace 2) le 22 janvier 1991. On en retrouve la trace dans les archives sur le site de Memoriav, sous la cote « Vocs 001 665 ».

[http://ead.nb.admin.ch/html/imvoes\\_f\\_Cingria.html#Cingria](http://ead.nb.admin.ch/html/imvoes_f_Cingria.html#Cingria)

« J'adore le vieux français qui énerve et fait bâiller les gens à la page surtout de nos contrées. Je déciderai un jour de ne plus écrire qu'en gothique, non que je pense que ce soit raisonnable, mais tellement je déteste cette aversion. »

(« Pérégrination vitriale » 1938)

## Propos d'un insecte romaniste

par  
Alain CORBELLARI

Cingria aime égratigner les « insectes romanistes », et autres « messieurs à faux-col » qui, dans leur volonté positiviste de retrouver le passé « tel qu'il a été », désenchantent l'histoire et réduisent la philologie à de stériles ratiocinations sur des langues d'autant mieux dissécables qu'elles sont réputées mortes. Faire de Cingria un ennemi unilatéral des érudits de son temps n'aurait pourtant aucun sens : sa documentation foisonnante en fait foi, qui comprend toujours les livres les plus sérieux – et, partant, dans bien des cas, les plus arides – consacrés aux sujets qu'il traite. Mieux : on a des preuves non équivoques que ses rapports avec quelques-uns des plus éminents romanistes des universités suisses furent empreints de cordialité. Arthur Piaget, professeur à Neuchâtel, n'hésite par exemple pas à lui confier, en 1940, les « bonnes feuilles » de son édition à paraître des poèmes d'Othon de Grandson ; et Gianfranco Contini, professeur à Fribourg avant de poursuivre une prestigieuse carrière dans son Italie natale, a annoté la traduction cingrienne du *Novellino* sans même daigner y remarquer les innombrables erreurs de traduction commises par l'enthousiaste vulgarisateur. Il est vrai que, s'il aime passionnément l'érudition, Cingria n'en applique guère les méthodes avec toute la rigueur que l'université en attend. Là encore, pourtant, ce serait faire fausse route que d'assimiler sa désinvolture à du mépris ; emporté par son élan, il mélange sa documentation, peine à déchiffrer ses notes manuscrites et commet des fautes d'inattention qu'il est le premier à déplorer lorsqu'il lui arrive de les remarquer.

C'est ici qu'intervient le double noir de l'érudit : son éditeur. Comme on le sait, il y a éditeur et éditeur, mais l'un comme l'autre peut s'avérer le pire ennemi de l'écrivain : l'éditeur commercial peut le gruger ou le trahir, l'éditeur scientifique peut, plus sournoisement, l'enterrer sous une tombereau de notes soi-disant « scientifiques » d'où il n'a guère de chance de ressortir vivant. Cingria n'a personnellement connu, pour s'occuper de son œuvre, que les premiers, et l'on sait qu'il n'en fut que fort rarement satisfait. Visant une coquille sur un jeu d'épreuves de *La Reine Berthe*, il écrit : « Merde pour celui qui a fait cette correction stupide », et sa correspondance n'est pas avare de plaintes sur les éditeurs et protes négligents qui ont supprimé des virgules dans ses textes, négligé ses recommandations de mise en page ou défiguré sa pensée. A la fin de *La Reine Berthe*, un minuscule erratum ne signale qu'une seule coquille, apparemment bénigne (« Alémanie » pour « Alamannie »), mais dont Cingria s'excuse avec véhémence, promettant de surcroît pour la prochaine impression un errata plus fourni. *La Reine Berthe* ne fut hélas jamais rééditée du vivant de Cingria, et les choses en restèrent là. Or, la confrontation de l'édition courante du texte avec son manuscrit, avec les documents utilisés par Cingria et, parfois, tout simplement avec le bon sens ont de quoi faire se dresser les cheveux sur la tête. Entre alors en scène l'éditeur scientifique. On nous accuserait d'attribuer à celui-ci un trop beau rôle en affirmant que Cingria n'a rêvé que de le rencontrer et qu'il aurait applaudi des deux mains à l'actuelle entreprise des nouvelles *Œuvres complètes*. Néanmoins, il nous paraît insoutenable d'imaginer que Cingria se serait opposé à une telle entreprise. Depuis qu'elles ont paru, les grandes monographies savantes de Cingria n'ont généralement recueilli de la part de la critique spécialisée qu'un silence sourdement méprisant. On n'oubliera certes pas qu'en le citant abondamment dans *L'Amour et l'Occident*, Denis de Rougemont a largement répandu les idées de Cingria sur les troubadours. Mais qui prend au sérieux, scientifiquement, *L'Amour et l'Occident* ?

Certes, il est peut-être utopique d'espérer que *La Civilisation de Saint-Gall* ou le *Pétrarque* trouveront enfin, grâce à leur nouvelle édition, des lecteurs directement intéressés par les théories qui y sont développées ; du moins l'excuse de l'inutilisabilité des documents cités leur sera-t-elle désormais refusée. Et on mettra volontiers ici au défi un partisan du non-interventionnisme éditorial absolu de nous démontrer que nous avons, en corrigeant les données factuelles, ôté un gramme de la poésie du texte cingrien. Notre facétieux auteur aurait-il transformé en « Spire » le nom de l'érudite *Spon*, dans *La Reine Berthe*, pour fait résonner dans son nom celui d'une ville d'empire plutôt qu'un halètement de cornemuse enrôlée ? Mais il suffit de griffonner négligemment le nom de *Spon* sur un brouillon préparatoire pour immédiatement comprendre que Cingria a ici tout bonnement échoué à relire correctement sa propre écriture. Il est vrai que notre civilisation perdue d'informatique s'est déshabituée de réfléchir aux errances de la main écrivante ! Autant dire que Cingria a transformé en « Cordy » le nom d'Aglaé de *Corday* pour faire une allusion ironique à une célèbre chanteuse populaire (laquelle n'avait pas encore entamé sa carrière en 1947 !)...

Mais les noms propres ne sont pas seuls à subir les outrages de l'entropie éditoriale. A propos du texte du chroniqueur Liutprand, Cingria écrit, du moins si l'on en croit l'édition courante de *La Reine Berthe*, que cet auteur « nous fait adorer le vrai climat de cette Italie lombarde-byzantine du X<sup>e</sup> siècle ». Quiconque a un tantinet d'éducation religieuse sait que le verbe

le persil journal le persil

« adorer » ne saurait être utilisé à tort et à travers par un Chrétien ; la faute de goût est flagrante et étonne de la part de Cingria. Or, il suffit de regarder attentivement le manuscrit pour constater que notre auteur n'a pas écrit « adorer » mais *odor*, terme pour le coup aussi éminemment cingriesque que subtilement rare, dont on comprend aisément que le prote des Editions des Trois Collines l'a remplacé par un terme moins déconcertant (principe philologique bien connu de la *lectio difficilior*). L'erreur, à notre connaissance, n'a pas été remarquée par Cingria, mais nous sommes toujours les plus mauvais relecteurs de nos propres œuvres et, une fois signalée, la faute lui serait apparue aussi évidente que la bêtise d'un espérantiste.

On résistera au plaisir cuistre de multiplier les exemples. Mon but ici n'est pas faire l'apologie de l'érudition ; plus important me semble de souligner que celle-ci n'est jamais, en soi, l'ennemie de la poésie : corriger les erreurs de dates ou les fautes de latin de Cingria n'est pas le trahir, puisque l'idée absurde que ces erreurs seraient secrètement voulues achoppe devant l'évidence du fait que le nonante-neuf pourcent des lecteurs n'est pas à même de les repérer. Par ailleurs, souligner et préciser en note les cheminements parfois tortueux qui, d'une source à l'autre, voire d'une erreur à l'autre, ont contribué à la construction du texte de Cingria, ce n'est pas davantage en tuer le mystère, mais bien plutôt en déployer les conditions de possibilité, à l'image même de ce que Cingria ne cesse, au fond, de faire, à savoir nous révéler les mystérieuses correspondances du passé et du présent dans un univers où tout se tient et qui n'en est pas moins toujours essentiellement nouveau et inattendu.

A. C.

« On vit en effet de ce petit caca glacé et consterné partout maintenant dans l'absurde société affectée d'un retard de trente-cinq ans qu'on est obligé de subir. On philosophe, on ésotérise, on kafkaïse, on kierkegaardise, on proustige, on gidise, on montherlandise ; on rugit d'extase devant des cathédrales ou des châteaux de la Loire ou la nature – la Loire elle-même qui se fout bien de vous dans des effets qu'elle produit qui ne sont que pour de rares lyriques infiniment humbles et solitaires. »

(« [J'ai énormément admiré ce passage...] », 1949)

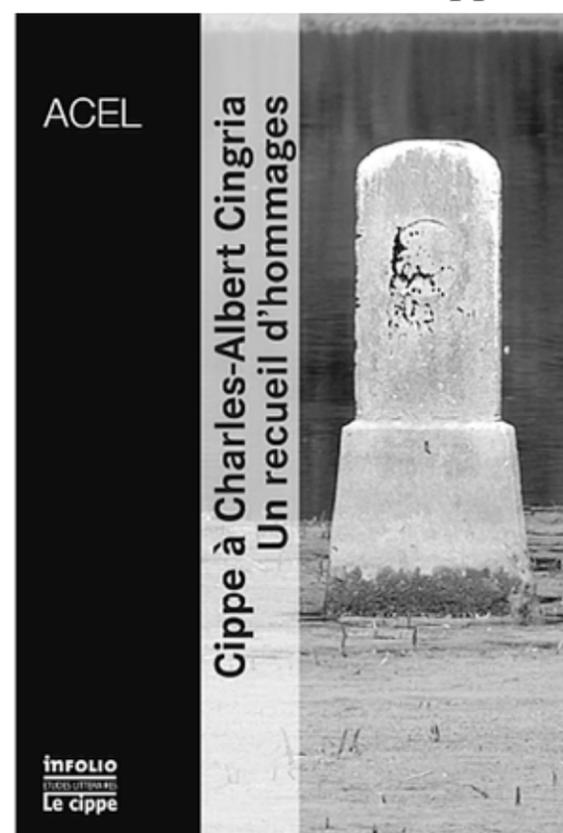
*La collection « Le cippe », fondée et dirigée par Patrick Amstutz, propose des monographies de poche destinées aussi bien à un large public qu'à des connaisseurs. Elle est diffusée dans la francophonie. Elle rend intelligible et vivant le riche patrimoine littéraire suisse et francophone et l'offre à d'autres regards. Sans jargon, elle prolonge le plaisir de lire les livres que l'on a admirés et aimés. Ce sont des petites études, toujours bien étayées et originales, qui se lisent comme des romans. Un cippe était, dans l'Antiquité, une petite colonne tronquée qui pouvait servir de borne, d'humble stèle ou de mémorial. D'où le nom donné à la collection, chaque ouvrage étant comme une aide bienvenue, une pause récréative et informative sur le chemin aventureux des lectrices et des lecteurs, ainsi qu'un discret hommage aux autrices et aux auteurs traités.*

[www.lecippe.ch](http://www.lecippe.ch)



**Infolio**  
**fête**  
**Cingria**

2 cippes  
pour  
Charles-Albert



## La Femme qui chante

C'est littéralement insupportable. Je sais – rien qu'au timbre de sa voix – qu'elle tourne des robinets, fait sécher du linge, secoue des pommes de terre par la fenêtre – mais, entre-temps, n'arrête pas et c'est un paroxysme de « chatte en chaleur » – comme on dit – qui atteint les plus hautes régions du clavier vocal pour redescendre et remonter en faisant des roulades et des lenteurs caressantes d'une exhibition de vaginite ignoble qui n'a pas besoin de longs traités psychanalytiques à la merde pour se définir. Un diable escadron de Sénégalais en aurait tout de suite raison et nous un peu de calme. Cependant non : elle continue, elle ne se tait jamais. Tout l'immeuble doit la supporter. Elle sait peut-être qu'elle consterne d'horreur un entourage forcé – personne ne peut déménager à notre époque. Donc cela elle le sait, eh bien elle le brave – elle s'en fout. Son but est un jour ou l'autre de fuir sa triste condition et d'être idole sur une scène – elle a vu ça au cinéma.

D'ailleurs elle a la loi pour elle. Personne à aucun titre ne peut faire la moindre action contre cette impudence qu'elle érige. Le soir elle ne dépasse pas dix heures – à huit heures trente il y a belle lurette qu'elle est couchée. J'ajouterai que dans le supérieur ses notes sont claires et justes (mais périlleuses : un jour bienvenu entre tous elle se cassera l'entier registre vocal). C'est dans la basse que ses notes sentent un peu le grailon. Je pense qu'elle doit faire des sacrifices inouïs et prendre un minimum de leçons chez une maîtresse de chant un peu contrefaite (avec des peaux de léopards mités sur son être et des basquettes) et qui lui dit : « Ma chère enfant, etc. Et puis surtout si des voisins trouvent que vous marquez trop d'assiduité dans la répétition des mêmes exercices, n'en faites aucun cas. » Ces exercices c'est sol do mi sol fa ré si sol DO. Sol (dièse) do (dièse) etc. Et ainsi toute une gamme et si possible une double gamme. Puis la redescente. Puis la remontée avec des gruppetti et des arrêts caressants et silencieux. Et cela dure deux, trois, quatre, cinq heures. Et pendant ce temps les cerveaux sont obligés de s'abolir, la musique – la vraie musique – de tomber aux pieds de ce bordel. Non, mon ami, je n'achèterai point de planche ni rien qui pourrait accroître le confort que je me suis acquis ne prévoyant pas ce cataclysme bien pire que l'agréable bombe atomique. Je vais partir, mais je vous promets que je ferai payer son prix mon « pas de porte ». Jamais je n'ai été insulté à vif aussi impunément dans mon existence. Il faudrait pouvoir se venger : occasionner par des moyens magiques qui existent et en s'adressant auprès de compétences qui existent (j'ai leur adresse) une laryngite chronique impérieusement tassée chez la pintade en question. Mais cela coûterait fort cher. Mon « pas de porte » n'y pourrait pas suffire.

Charles-Albert *CINGRIA*

Inédit datant des années 1950, conservé à Lausanne, au CRLR (fonds Ch.-A. Cingria, LR 1/2/446/1/8/2-4). A paraître, dans une version annotée et commentée par Marie-Thérèse Lathion et Cyrille François, dans le deuxième volume de *Récits des nouvelles Œuvres complètes* (L'Age d'Homme, 2011).

---

## Cingria baroque : une esthétique de la liberté

par  
Bruno *ACKERMANN*

L'œuvre de Charles-Albert Cingria a souvent été qualifiée de baroque, tant au niveau du style, de l'esthétique que des thèmes qui en forment le corps.

L'homme Cingria, cet être errant et disponible, ouvert aux choses les plus invisibles et anodines, arrachées à la monotonie des jours et extirpées du fond des âges, attentif aux êtres croisés au détour des chemins, l'homme Cingria habité qu'il fut de sentiments et d'états d'âme en quête d'Absolu, n'était-il pas lui-même un esthète baroque ?

Mais Cingria baroque, qu'est-ce à dire vraiment pour qui découvre son œuvre ou pour celui qui relit ses écrits avec émerveillement ?

Le qualificatif *baroque* fut utilisé d'abord dans le domaine des beaux-arts au XVII<sup>e</sup> siècle et ne fut introduit que très tardivement dans la critique littéraire, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Assimilé au style qui a succédé à la Renaissance classique, le baroque est chargé

le persil journal le persil

d'un long passé de connotations négatives, signifiant tantôt l'extravagance et l'excès, tantôt le désordre général. Cela signifie-t-il que l'œuvre de Cingria s'inscrive dans une telle perspective, c'est-à-dire négativement ? Assurément non !

Tous les éléments de l'œuvre, la structure, le style et les thèmes portent la marque d'un esprit baroque, mais leur dimension est ici foncièrement positive et constitue une originalité essentielle de l'œuvre de Cingria.

La structure de l'œuvre baroque se démarque, en premier lieu, par son caractère non linéaire, aspect que nous observons d'emblée dans l'œuvre de Cingria. L'auteur manifeste en effet, par l'arrangement même de ses textes, une hostilité quasi sauvage à toute structure linéairement construite, où les éléments s'enchaînent logiquement et se déroulent dans une continuité temporelle. Au contraire, ici tout évolue dans un temps discontinu, dans la particularité de l'événement où Cingria s'offre somptueusement les fêtes d'un éternel présent. Les récits s'ouvrent brutalement : le lecteur est plongé sans détour ni préparation dans un univers inattendu et riche de sens, où les lieux sont empreints d'atmosphères propres à surprendre et provoquent dans son esprit un sentiment d'émerveillement : « Chaque lieu a un esprit » (*Le Canal exutoire*). Point besoin d'attente ou de sollicitudes de la part de l'écrivain ; la confrontation est immédiate, foudroyante de vérité :

« Je suis là depuis quatre heures », une petite gare, où Cingria, assis dans une salle d'attente, ne peut se rappeler s'il a dormi, ni à quoi il a pensé ou encore s'il n'a pas dormi (*Le Seize Juillet*).

« C'est une chambre comme une autre » au milieu de laquelle se trouve une chaise : « C'est là que je suis assis ; j'attends » (*La Fourmi rouge*). « C'était parce que notre Seigneur était miséricordieux et doué plus que tout autre de ce pauvre temps dans les voies de la commisération et de l'esprit que nous avons pu obtenir un sursis à la démolition de ce bain. J'étais mort et je voyais » (*Le Bey de Pergame*).

Etonnement et surprise s'entremêlent dans un feu d'artifice où le réel, le fantastique, l'imaginaire et l'insolite fusent de tous côtés.

A cette esthétique de la surprise, fondamentalement révélatrice de l'œuvre baroque, s'ajoutent des fins de récits qui ne s'achèvent jamais véritablement. Point d'accomplissement ; les dernières lignes d'un texte appellent toujours au-delà : « Il y aura autre chose » (« Graffiti ») ; exigent un dépassement ; obligent le lecteur à se rapporter à un fragment de texte à peine parcouru : « Mais je crois avoir déjà dit cela plusieurs fois » (*Le Canal exutoire*). Enfin, comble de l'audace, Cingria demande au lecteur de terminer l'histoire qu'il vient d'interrompre afin de passer à autre chose : « Croyez-vous peut-être que je vais terminer cette histoire. Vous en avez les éléments : terminez-la vous-mêmes », proposant de surcroît au lecteur de la « rechercher dans les gazettes » (*Le Canal exutoire*).

L'œuvre baroque se définit, dans un deuxième temps, par sa complexité structurelle et par le mouvement intérieur qui l'anime. Les récits de Cingria sont, à cet égard, exemplaires : successions de plans, glissements d'images, juxtaposition d'événements où fourmillent ici et là des détails surprenants et singuliers. Tout s'enchaîne dynamiquement. Chaque instant est prétexte à amplification. Chaque découverte suscite un développement. Cingria nous livre d'ailleurs le secret de sa démarche : « Il suffit d'un mot. Ce sont les registres que l'on tire » (*Le Canal exutoire*) et ce mot naît d'un regard, d'un souvenir, d'un *je-ne-sais-quoi* ramassé dans l'imaginaire ou d'une géniale étincelle qui surgit de sa mémoire.

Ainsi en va-t-il de la digression qui introduit dans le cours du récit des réflexions d'ordre presque philosophique (la vie, la peur, le rire ou la liberté), une anecdote incongrue ou encore une référence érudite. La digression, inhérente au personnage de Cingria, donne à l'œuvre un caractère d'ouverture, d'extension, de disponibilité. Elle rompt l'ordre du récit, mais en apparence seulement, car un désordre savamment organisé fonde la cohérence et l'unité de l'œuvre : « Ce récit doit suivre son ordre » ou « Je ne puis évidemment vous le dire tout de suite » (*Le Canal exutoire*).

Le mouvement qui, ici, n'est pas fuite, est enrichissement, approfondissement, regard autre et différent sur une même réalité. Le caractère significatif de la digression est la démultiplication des manières de percevoir les choses. Elle témoigne des rapports que Cingria établit avec le monde sensible, c'est-à-dire avant tout par associations d'idées et d'événements. Non sans humour Cingria s'excuse de sa conduite : « Je ne citais ce cas que pour montrer que... » (*Le Canal exutoire*).

La mise en mouvement de ces éléments, la structure éclatée de l'œuvre, participent à la quête perpétuelle de Cingria : la volonté de saisir le monde sensible qui l'entoure et cet effort sans cesse recommencé grave dans le texte même une revendication essentielle du héros baroque : le désir d'Absolu et l'ambition suprême d'embrasser le monde dans sa totalité.

Quête difficile et éprouvante qui met en lumière un état de tension de l'être, oscillant toujours entre deux pôles extrêmes : la démesure, le besoin d'élévation et de grandeur, l'affirmation d'un orgueil excessif d'une part, et un sentiment d'inquiétude, de petitesse humaine et d'humilité, la conviction d'être le plus misérable des êtres, d'autre part.

Cet état de tension nous indique dans le même temps une thématique baroque, celle de l'instabilité, de l'inconsistance de l'être, présente en d'autres endroits du texte, avec toujours l'affirmation forcenée des deux extrêmes entre lesquelles le héros baroque se meut et se cherche : « Il n'y a que nous [...] qui sommes dans la certitude absolue d'exister » (*Le Canal exutoire*) et plus loin : « Nous n'existons pas, nous n'avons point de visage, point de forme, point de membres, point de consistance » (*L'Eau de la dixième milliaire*). Ainsi s'affirme le mouvement de l'être, quasi perpétuel, qui repose sur la coexistence, chez le héros baroque, d'une inquiétude fondamentale et d'une affirmation absolue de l'existence qui est son complément. Mais l'être ne s'affirme avec force et puissance que dans la solitude, qu'isolé et souffrant, en marge du monde des hommes : « Tout plaisir [...] avec des autres est une descente. L'homme-humain doit vivre seul et dans le froid » (*Le Canal exutoire*). Confession douloureuse du poète, souvent marginalisé par la société de son temps alors même qu'il se proclame semblable aux autres hommes : « Je suis un être comme les autres », c'est-à-dire « un peu seul » (*La Fourmi rouge*). Cet aveu exprime peut-être une aspiration absolue, l'ambition suprême du héros baroque : sa foi en l'existence, bien plus qu'un état de souffrance : « [...] l'être au comble de l'affliction et de l'effroi sur lui-

le persil journal le persil

même finit par atteindre un point où il est libre et où il est pur » (*Le Canal exutoire*). Parti à la quête d'un Absolu, Cingria réalise son ambition suprême, grâce à son œuvre qui révèle alors l'essentiel : la liberté dans l'écriture et une écriture de la liberté.

Cependant, cette longue et troublante conquête traduit, dans le même temps, une préoccupation, voire une désolation de l'écrivain à ne pouvoir égaler la richesse du monde par le biais de la parole seule : « Je m'exprime encore mal [...] il n'y a pas de mots, il n'y en aura jamais » (*Le Canal exutoire*). Cingria bute même sur des mots : « Oui, on doit dire charme. C'est un mot insuffisant, que tout le monde répète. A défaut d'un autre ni d'aucun qui puisse rendre cela qu'on éprouve [...] il faut s'en contenter » (*Le Canal exutoire*).

Toutefois Cingria recourt à une gamme de procédés stylistiques, propre à rendre à l'œuvre une véritable texture baroque. Il *baroque*, selon l'expression de Jacques Chessex.

D'abord par le jeu des pronoms, multipliant les points de vue ; cette pluralité de perspective fonde l'œuvre baroque dans son originalité, notamment par l'impression de mobilité qu'elle dégage. Regards sans cesse renouvelés sur le monde, sur l'être en situation, aux prises avec des réalités changeantes et multiformes et contraignant le lecteur à suivre le héros sur les chemins sinueux de la découverte. Contrainte, mais le lecteur préserve l'entière liberté de participer ou non à l'expérience créatrice à laquelle Cingria le convie.

Le texte est marqué par la forte présence de Cingria. Le pronom *je* est ici, pour le héros, moyen de s'appartenir, de ne dépendre de personne, de revendiquer et d'afficher son indéfectible indépendance, de vivre de *soi* : « J'ai la conviction, moi, que [...] s'il y en a d'autres comme moi, ce que je ne sais pas » (*Le Canal exutoire*). Mais progressivement, l'écrivain nous invite à partager son expérience créatrice, que l'on discerne par l'emploi du pronom *on*. Dans ses promenades en Bretagne ou ses parcours romains, nous observons bien cette invitation : on est attentif, on va, « C'est Rome [...] un beau jour, on se réveille » (*L'Eau de la dixième milliaire*). Plus encore, l'utilisation du pronom *vous* et *nous* révèle profondément la volonté de Cingria à partager totalement avec son lecteur son expérience, à vivre dans une communion la quête essentielle de la liberté : « Maintenant vous allez collaborer » (*Le Canal exutoire*).

Un autre procédé, significatif de l'esthétique baroque, est le recours aux associations inhabituelles de mots et aux accumulations d'adjectifs. Ainsi, au terme d'une promenade, Cingria dévoile le sentiment qui brûle en lui, associant le lecteur à son extase : « [...] véhémence [est] votre âme [...], aimable votre marche, phosphorescente votre substance, métallique votre cerveau [...], féroce votre conviction, apaisé, concentré, métamorphosé votre être » (*Le Canal exutoire*).

D'autres correspondances singulières surgissent dans le texte, tel ce « sentier de lune » que le promeneur emprunte au crépuscule, obéissant à « ce cristal fatidique, à cet esprit de flûte de sang de la chouette » (*Le Seize Juillet*) ou encore à ce chien que le héros rencontre et qui « aboie à théoriques coups de crocs la neige véhémence qui tombe » alors que la « glace équipolle des fentes en craquements kilométriques » (*Le Canal exutoire*). Plus prodigieusement insolite enfin cette expression : « [...] l'âtre se fâche verticalement » (*Le Seize Juillet*).

Le style baroque, entretenu par l'idée d'une constante dramatisation, exige ainsi la multiplication des moyens d'expression et un vocabulaire presque arrogant qui déborde les frontières du réel. Le sentiment d'émerveillement, qui peut s'appliquer au baroque tout entier, qu'éprouve l'écrivain face à la richesse de l'univers se traduit dès lors par un jaillissement verbal incontrôlé et surprenant. Définie comme une esthétique de la surprise, l'écriture de Cingria, par sa matérialité même, se donne une raison d'être : la liberté.

Ainsi, le monde libre et insolite de Cingria est exprimé par des images de mouvement. Les plus significatives sont empruntées au registre de la nature, au règne végétal et animal, aux nuages, aux eaux courantes, à tout ce qui peut fournir des formes changeantes et volubiles.

Ce monde d'images, animé et concret, permet à Cingria de se *dire*, de se raconter, de dévoiler jusqu'au dénuement son tempérament et ses états d'âme : « L'eau est là. Point de courant. C'est moi qui suis le courant » (*Le Seize Juillet*). L'âme se cherche, se projette et s'affirme dans le fugace et l'insaisissable : « Je voudrais être partout et avant et ensemble comme les parties d'une fugue » (*Le Canal exutoire*).

Ces images de mouvement sont significatives. Elles nous indiquent la présence d'éléments fondamentaux qui forment l'univers baroque : l'eau, l'air et le feu. Ces éléments sont des lieux privilégiés.

« Un lieu – je dois le préciser – est un espace » (*Le Canal exutoire*). L'eau et l'air représentent en ce sens des volumes, des espaces immensément vierges dans lesquels l'homme peut se mouvoir librement, par opposition à la marche, à la surface qui, elle, est lieu de servitude, d'assujettissement au relief de l'écorce terrestre. Dès lors, l'eau (la nage) et l'air (le vol) sont des lieux qui permettent cette aspiration du héros baroque à la totalité de l'existence et situent la présence au monde de Cingria dans sa quête vers l'Absolu – quête rattachée cependant à l'élément du feu, de la flamme vacillante qui toujours révèle l'inconstance, la fragilité de l'être. La parenté entre le monde aérien et le monde aquatique s'inscrit avec force dans la nature : « Les arbustes s'évasent, font de larges brasses à leur base » (*Le Canal exutoire*), nature avec laquelle Cingria vit en totale symbiose. L'eau représente une image fuyante, car l'élément qui la constitue est voué par essence à l'évanouissement : « nous n'avons point de consistance » ou « je suis le courant ». L'eau est le lieu de toutes les inconstances de l'être Cingria. Rien de plus semblable et de plus juste à l'homme que ce qui se meut. *L'homme-humain* s'éprouve dans une nature qui se dérobe et s'écoule. L'eau alimente enfin tous les symboles de fluidité, d'inconstance, de mouvance, de formes changeantes. Elle est le lieu privilégié des reflets et des formes instables de l'être : « Car il y a dans l'eau des lieux, comme sur la terre. Constamment l'on passe de l'un de ces lieux [...] dans un autre » (« Grand questionnaire »).

Par ce biais, nous abordons un aspect essentiel de l'esthétique baroque : la métamorphose. Celle-ci trouve sa plus forte

le persil journal le persil

expression dans un lieu : « Ce lieu est la Dixième milliaire. [...] Le plus fort moment de Rome est effectivement la pluie » (*L'Eau de la dixième milliaire*). Ainsi, l'eau engendre la métamorphose de la ville éternelle. « Première bible qui [ait] été lue », l'eau est génératrice de vie et de civilisation : « Les eaux, qui furent ici [Rome] le début de tout ». Mais surtout, la pluie provoque la métamorphose de l'être, confronté soudain à un espace démesuré, mythologique. Le phénomène n'est pas seulement physique : « Vous participez dans le tremblement à un trajet d'oscillation amplificateur au-delà de tout ce qui est humainement prévu » (*L'Eau de la dixième milliaire*).

Un autre élément de la nature énonce le thème du mouvement et de la métamorphose : l'air. « [...] il me faut de l'air, incessamment et toujours ! Vous comprenez ce qui se passe. Vous comprenez que le cerveau se dénoue. Toutes les sensations deviennent plus aiguës, les précisions plus promptes » (*Le Canal exutoire*). L'air est ici espace de liberté et véritablement enseigne la grandiose de l'existence : « C'est généreux, l'air, ici [Rome]. C'est la jactance millénaire du peuple [...] qui laisse tant d'espaces libres à l'épanouissement des sentiments humains » (*L'Eau de la dixième milliaire*).

Le soleil, les nuages, la brume concourent également à la recherche des images de mouvement et de métamorphose, insufflant aux paysages et au monde des formes changeantes. Ainsi, lorsque le soleil à peine couché produit « avec [une] hâte alertée [un] foudroyant changement de décor derrière des toiles, toute la nature est modifiée [...]. Mais aussi, et surtout, les formes changent ; les intentions ne sont plus les mêmes ; [...] Vous marchez mal » (*L'Eau de la dixième milliaire*). Une autre métamorphose de l'être, sublime, révèle l'état de Cingria : « on devient fantôme » (*Le Canal exutoire*).

Tous ces éléments sont le reflet de l'instabilité du héros baroque. Ils sont la marque visible d'une sensibilité et d'une esthétique baroque et soulignent le caractère fondamental de l'œuvre : son unité mouvante, ensemble multiforme en voie de métamorphose d'un monde en effervescence et en mutation. Ce rapport au monde nous permet de saisir l'âme baroque de l'écrivain. Plusieurs signes nous en révèlent les traits. Le héros baroque est préoccupé par des questions métaphysiques. De l'œuvre se dégage une volonté d'approfondissement de la réalité humaine et elle s'exprime dans un mouvement significatif : le passage de l'homme, du passant et du citoyen à l'être. C'est bien à la recherche de l'être « libre [...] mais comme un prisonnier privé de lumière et enfermé à vie » (*Le Canal exutoire*) que Cingria se voue dans un sursaut d'humilité et d'orgueil. Mais sa quête ne peut se comprendre que dans le rapport étroit que l'écrivain entretient avec le monde sensible : « Le monde apparaît et disparaît à la naissance et à la mort de chaque être » (*Le Canal exutoire*).

**Bruno ACKERMANN**

Article paru pour la première fois en 1983 dans le numéro des *Cahiers de l'Alliance culturelle romande* consacré aux frères Cingria (n° 29, pp. 63-66). Nous le reproduisons avec l'aimable autorisation de l'auteur.

## Fugue

par

**Daniel VUATAZ**

**Genève. Train de nuit.** J'ai payé ma place 2 francs. La vieille fille, un peu derrière, tricote de l'orange aux petits crochets. Deux contrôleurs s'immiscent, doucement, parmi les cadavres de bouteilles : un homme très moustachu et un second qui le suit et qui compte. Je brandis la transparence, et me replonge, très vite, la vitre sur le front, dans la Grande Ourse qu'entourent d'autres étoiles. L'heure a changé, le monde avance un peu, et c'est le bleu, le noir et le rouge-or qu'on voit trembler sur la fin du Jura. Dans l'air le mouvement des aiguilles est une magie grise. Les vitres sont tellement propres que je ressens de la crainte : peut-être n'y a-t-il plus d'atmosphère ?...

Plus tôt dans le week-end, mon père a mis en terre, à cordeau égal d'une palissade et de sa véranda, un très jeune viorne obier. J'ai pris un sac et je me suis sauvé.

**Vevey-Chardonne.** Je prends le funiculaire – une seule ligne droite – pour cette autre colline remplie de vignes bleues où passent tant de chanoines à lunettes ferrées. J'appuie sur le métal tactile : Baume. Un jeune père fume de l'herbe à l'extérieur du wagon. Son gamin, très pâle et très docile, se tient assis juste à côté de moi, à peine plus lourd qu'un chiot, tout juste assez pour maintenir sa banquette abaissée. Le père a un pied dans le wagon, l'autre sur le quai, au-dessus d'une faille profonde de deux mètres cinquante : on aperçoit briller les câbles et le ballast huileux. Le père parle à son gamin, et la fumée de son joint, aspiré par la chaleur de la rame, tourne sous les grosses ampoules à lucanes et les bulbes noirs des caméras de surveillance. Le gyrophare s'enclenche et les portes automatiques se referment d'un coup. Le gamin a le front contre la vitre opposée, il ne regarde pas son père entrer, au tout dernier moment, dans le wagon qui s'ébranle et coulisse. Le joint, dehors, fume sous une poubelle alors que le lac penche contre le ciel. On s'élève : la croix et la bannière.

**D. V.**

Photographie anonyme, 1941. Fonds C.-A. Cingria, CRLR, Lausanne.



## Charles-Albert au Paradis

par  
Alain **HERVÉ**

Je n'accède jamais à Saint-Sulpice, venant de Saint Germain sans penser à la vespasienne circulaire de style chinois (?) établie sur le sable damé qui constituait encore dans les années 1950 le revêtement du sol de la place avant la construction du parking souterrain. Madame de Gaulle a obtenu que disparaissent de tout Paris ces édicules puissamment odorants qui permettaient aux chauffeurs de taxis et aux amateurs de perversions diverses de se soulager.

Charles-Albert descendant du train au petit matin aborde ce site historique à proximité de sa mansarde du 59 de la rue Bonaparte\* pour saluer un cheval qui tente de pénétrer dans l'édifice de tôle élégamment ajourée de la pissotière où sans doute son maître pisse.

Cette évocation d'un pôle métaphysique d'un univers aujourd'hui anéanti, apparaît au détour d'une page dans *Le Camp de César*. « Ce cheval attendait qui, attendait quoi ? » demande Charles-Albert. Vous le saurez en vous reportant au texte.

J'ai rencontré Charles-Albert en 1974 dans un pavillon russe de l'Exposition Universelle de 1867 qui avait été reconstruit dans le parc d'un château au nord de Paris. J'ai oublié le nom du château et de ses propriétaires. Mais j'ai

dormi dans ce pavillon et je me souviens que sur la table de nuit se trouvait un pot de crayons, un bloc de papier blanc et le volume de *Bois sec bois vert*. Ce fut un moment de bonheur qui m'a mené jusqu'au sommeil.

Je suis depuis devenu un lecteur permanent de cette œuvre mirobolante. Je ne voyage jamais sans mettre dans ma valise un volume de Cingria ou plusieurs. Et je les ouvre au hasard. Et je pratique leur lecture comme on nage entre deux eaux, en apesanteur, sans souci de savoir où je vais. Rarement j'ai autant joui de la fréquentation d'un auteur, quel que soit le sujet qu'il traite.

J'en suis venu à écrire que Cingria était sans doute un des plus grands auteurs contemporains de la langue française. J'arrivais après Jean Paulhan.

Je lui ai souvent, au fil des années, rendu hommage par l'écrit, en particulier dans *La Proximité folle du Paradis* (Actes Sud, 1991). Soit en paroles. Je me souviens d'une séance cingrienne en compagnie de Jacques Meunier et de Nicolas Bouvier, qui le considérait comme son maître. Où était-ce ?

Yves Scheller, dans une très pertinente introduction au volume des chroniques de Cingria publié par les Editions de la Différence sous le titre de *Lettre au vérificateur des eaux*, écrit : « (...) la langue de Cingria est un luna-park qui mène à la Jérusalem céleste. »

Pourquoi sommes nous sidérés par cette écriture ?

Nous en percevons les outrances, les dérapages, les égarements, les divagations, mais ce sont peut être ces illuminations, ces mises en vertige qui en font la qualité unique.

On ne se soucie plus du récit, de sa logique, de ses descriptions, de ses voyages, qu'importe où l'on va, on se laisse emporter par l'écriture elle-même. On navigue. Pour en finir, car personne ne parle mieux de Cingria que lui-même, je vous produis en vrac quelques citations de notre auteur :

... un crime, c'est à dire un acte d'héroïsme individuel...  
ce qui m'incendie le bulbe... à faire se détacher le fil de l'âme...  
Et à propos de Joyce : ... une sorte de baroque jaune qui doit être des colonnes torses d'éponges des sanctuaires d'anachorètes dans ses fjords...

A. H.

\* J'ai suggéré il y a quelques années aux Amis de Charles-Albert Cingria d'apposer une plaque sur l'immeuble. L'idée a été jugée intéressante. Mais je ne sais pas où on en est.

---

« C'est l'électricité peut-être qui fait cela, ou les manufactures, mais ce lieu est plus moderne, et moi, on sait, je déteste ce qui est moderne, surtout si le mot assume un sens de revanche impliquant un petit genre libéral, un petit genre esprit fort, qui, dans le peuple, par une impudeur barbare, très vite atteint son comble. Je dis cela sans documents. »

(« Ce pays qui est une vallée », 1931)

« Lausanne n'aurait que la moitié de son mystère si ce n'était pas une ville suisse. Il faut de la richesse et l'honnêteté qu'elle donne pour faire s'exercer une liberté cossue indispensable au fleur actuel du particularisme. »

(*Impressions d'un passant à Lausanne*, 1932)

## Lausanne

par

Daniel VUATAZ

Hier l'heure a changé et les rues sont encore pleines des grandes odeurs de l'après-midi. Les travailleurs passent par les rues larges, très rapidement, sous une lune entourée de ciel bleu. Les chemises se gonflent dans l'air qui circule depuis les vallons boisés du haut de la ville. On voit les montagnes bleues et plates collées contre la cathédrale au sommet de laquelle un léger drapeau claque. Les nuages passent en silence et dans certaines ruelles il y a encore de la poussière pour vibrer au tout dernier soleil. Les papillons sont lourds contre les sacs poubelle. On entend racler une grille, grincer un portail, tomber une grosse fleur de pommier.

A la Riponne, les hommes sont assis dans la marge, sur leurs demi-troncs, entourés de grands chiens divinement calmes. L'eau coule glacée du robinet sur les granits. Un barbu, en bras de chemise, écope à genoux le surplus d'une cuvette avec une boîte en fer. Deux femmes très molles sont endormies contre une façade poussée de lichens. Les chiens scrutent. Les hommes fument. Le ciel tourne.

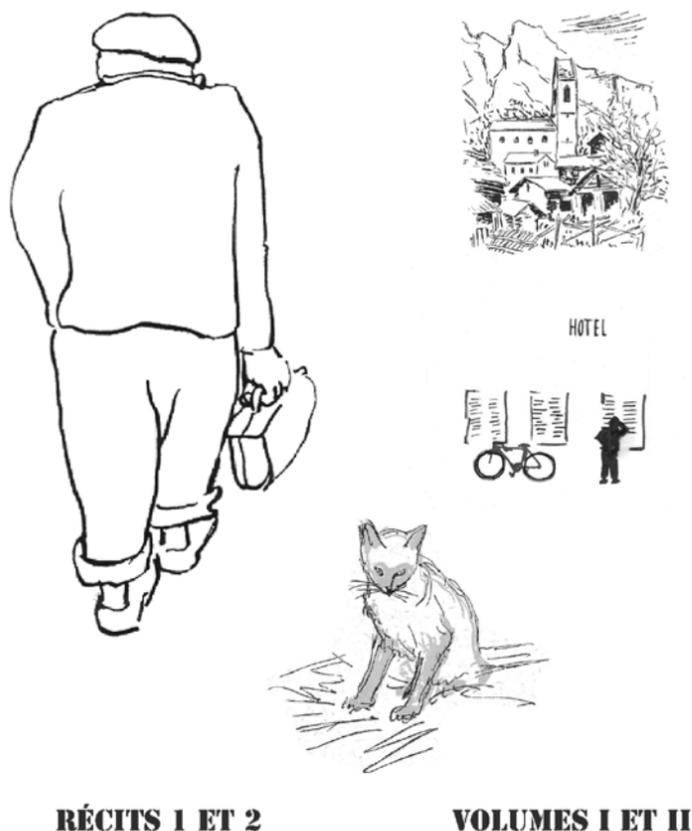
Les voilà qui se relèvent – la bande toute entière – en ovation pour le passage d'une ambulance qui lance ses gyrophares plein feu contre le lac – certains disent « à tombeau ouvert », d'autres « *gute Besserung* », ils blaguent, gueulent, chantent – et soudain, de l'autre côté de la cage de verre, cette cage à métro qui laisse voir les câbles et les poulies des ascenseurs chromés en léger filigrane gris-rose, une belle bagarre dégénère. Ils sont deux, plus un troisième qui se foule un poignet et se retire en jurant, et ils se tournent autour, frontalement hostiles, bavant, superbes au milieu des poussettes à moustiquaires protégeant des jumeaux, des triplés, des enfants confortablement négligés – mais il n'y a, pour l'heure, que ces hannetons venus des tilleuls de l'arrière-pays – et les deux types vocifèrent dans la lumière très longue parmi les passants dociles : fillettes qui rentrent de la danse ou vont chez leur grand-mère, clients débonnaires qui ont de l'électroménager sous le bras, pigeons comme des slips sur les balcons de faux marbre, municipaux à moustache, poètes en petits groupes devant des buanderies. Personne n'y entend rien, n'y prête attention, mais l'un des deux types, furibond, transpire à grands gestes coupants, menaçant de lancer le couteau qu'il tient sous sa manche contre la face de l'autre, qui passe son temps à esquiver dans le vide, à un bond de chat de distance. Le coutelier est très petit, très sale sous le soleil rasant, et le funambule garde ses deux paumes ouvertes en avant : le voilà qui se baisse, prend sa chaussure gauche dans la main droite, la brandit très haut derrière son épaule, ce qui a pour effet que l'autre, l'agresseur, tombe droit sur son cul – son Opinel s'é gare entre les grilles d'un égout lâche – et que les petites filles modèles, en tutu incarnat, leurs glaces mauves dans des cônes de biscuit, reprennent, avec le reste des spectateurs déçus, le chemin de l'escalator.

Je fais de même pour apercevoir le syndic qui paraît-il débouche son vin privé avec les dents. Il vient du château et se tient là, superbement coincé dans son boyau roulant, semblant goûter avec confort et connaissance le soulèvement de ses plus hauts bourrelets. Je me retourne mais la foule et l'obscurité m'empêchent de le voir s'extraire. Je cours : le métro crache déjà à quai. La barre centrale est très froide, un peu graisseuse. J'essuie mes mains contre mes pantalons. Un maçon raconte rougeaud à qui veut bien l'entendre son histoire, exquise et véridique, d'amputation dans l'étau snob des portes. Une poire enfle explosée contre la vitre avant de la rame. On sourit sans raison aux inconnus. Ce soir, je dors dans des draps rouges.

D. V.

le persil  
numéro  
cinquante

## La nouvelle édition des *Œuvres complètes* de Charles-Albert Cingria



RÉCITS 1 ET 2

VOLUMES I ET II

**Conduite par une équipe internationale de chercheurs dont les travaux ont été soutenus par le Fonds national de la Recherche Scientifique et par plusieurs institutions privées, la nouvelle édition des *Œuvres complètes* de Charles-Albert Cingria a été réalisée dans le cadre du Centre de recherches sur les lettres romandes de l'Université de Lausanne, où est conservée la plus grande partie des manuscrits de l'écrivain. Elle est dirigée par Maryke de Courten, présidente de l'Association des Amis de Charles-Albert Cingria, et éditée par L'Age d'Homme dans la prestigieuse collection « Caryatides ».**

Ses caractéristiques principales sont les suivantes :

– Pour la première fois, l'ensemble de l'œuvre de Cingria est prise en compte ; à la totalité des textes que l'auteur a publiés de son vivant et de ceux édités depuis sa mort, s'ajoutent un grand nombre de manuscrits restés jusque-là inédits.

– L'édition adopte des principes exigeants clairs et précis, aussi bien dans l'établissement des textes que dans leur accompagnement ; notes ponctuelles en bas de page, relevés de variantes, descriptions des manuscrits et des conditions éditoriales des textes, éclairages génétiques, éclaircissements thématiques constituent des informations parfois nécessaires et toujours fort utiles à l'abord d'une œuvre étendue et complexe.

– Soucieuse de refléter les différentes postures d'écriture de Cingria, qui aboutissent à des solutions stylistiques et génériques variées, la nouvelle édition ne se contente pas de suivre la chronologie de la production de l'écrivain, mais regroupe les textes selon trois axes justifiant les trois parties : les *Récits* (volumes I et II), où l'on observe comment Cingria est tenté par la fiction ; les *Essais* (volumes III et IV), qui réunissent les contributions historiques et musicologiques, érudites, portant essentiellement sur le Moyen Age ; les *Propos* (volumes V et VI) enfin, lieu d'une écriture davantage en prise sur l'actualité et souvent destinée à la presse périodique.

– Dans chaque volume, un cahier iconographique reproduit les illustrations de l'édition originale.

– Un système d'index et de repères permet de circuler d'un volume à l'autre et de s'orienter aisément, étant entendu qu'en outre le volume VI est équipé d'une chronologie de l'œuvre, d'une bibliographie générale et d'une « bibliothèque de Cingria ».

Complète et philologiquement rigoureuse, cette édition n'en demeure pas moins accessible à un public non spécialisé, étant donné que son souci de lisibilité a été constant. Elle est donc à même de mieux faire comprendre un des grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle dont elle contribue à prendre la mesure esthétique et intellectuelle et valorise, de manière exemplaire, un moment clé du patrimoine culturel suisse.



## De la nécessité pour un écrivain d'être artiste

Je n'aime pas me servir de ce mot : « artiste ». Cependant il est commode. De plus en plus désormais il faudra nous servir de termes commodes, faisant peu de cas des rictus de nausée qu'à bon droit ils provoquent chez les gens *à la page*. Voudrais-je acquiescer à ces aversions, je me priverais de dire en peu de mots quelque chose d'important. Eh quoi ? Eh bien que l'écrivain ne doit pas seulement être puriste et précis – de plus en plus puriste et de plus en plus précis. C'est une défaillance sans nom de sa part – et c'est la presque absolue généralité des cas dans notre littérature romande – que d'être amené à constater que l'écrivain n'est pas artiste, en d'autres termes qu'il n'a pas de goût et en somme aucun plaisir à ces natures mortes – vivantes, dois-je dire – que l'on fait avec les mots, les chiffres, les sentiments, les formes, les caisses, les mappemondes en écrivant. Ces textes soignés, de mieux en mieux pensés et de plus en plus puristes, sont mortels à la lecture. Et je comprends très bien que les Français, pour qui on fait cet effort, ne sachent pas l'apprécier. Ils voudraient dans nos revues et surtout celles-là dites de jeunes quelque chose de plus que ce glacis. Ils voudraient l'indice d'un peu de talent, d'un peu de lyrisme pur, mais surtout une non-peur – une hardiesse – dans les constructions et un sens de l'aventure des mots.

**Charles-Albert CINGRIA**

*Formes et Couleurs* (Lausanne, n° 2, mars-avril 1942)

---

***Le persil journal*, numéros 48-49-50, décembre 2011**

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *le persil*  
Marius Daniel Popescu  
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse  
Tél : 0041.21.626.18.79  
E-mail : mdpecrivain@yahoo.fr  
Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-  
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*  
Président : Daniel Rothenbühler  
Vice-président : Louis-Philippe Ruffy  
Secrétaire : Daniel Vuataz  
Caissier : Daniel Kamponis  
E-mail : lepersil@hotmail.com  
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié avec l'aide de :

**PRO HELVETIA fondation suisse pour la culture**, du **CANTON DE VAUD / Suisse**,  
de **LA LOTERIE ROMANDE / Suisse** et du **POUR-CENT CULTUREL MIGROS / Suisse**.

Imprimé en Roumanie par S. C. Tipotex S. A. Tirage : 1000 exemplaires.